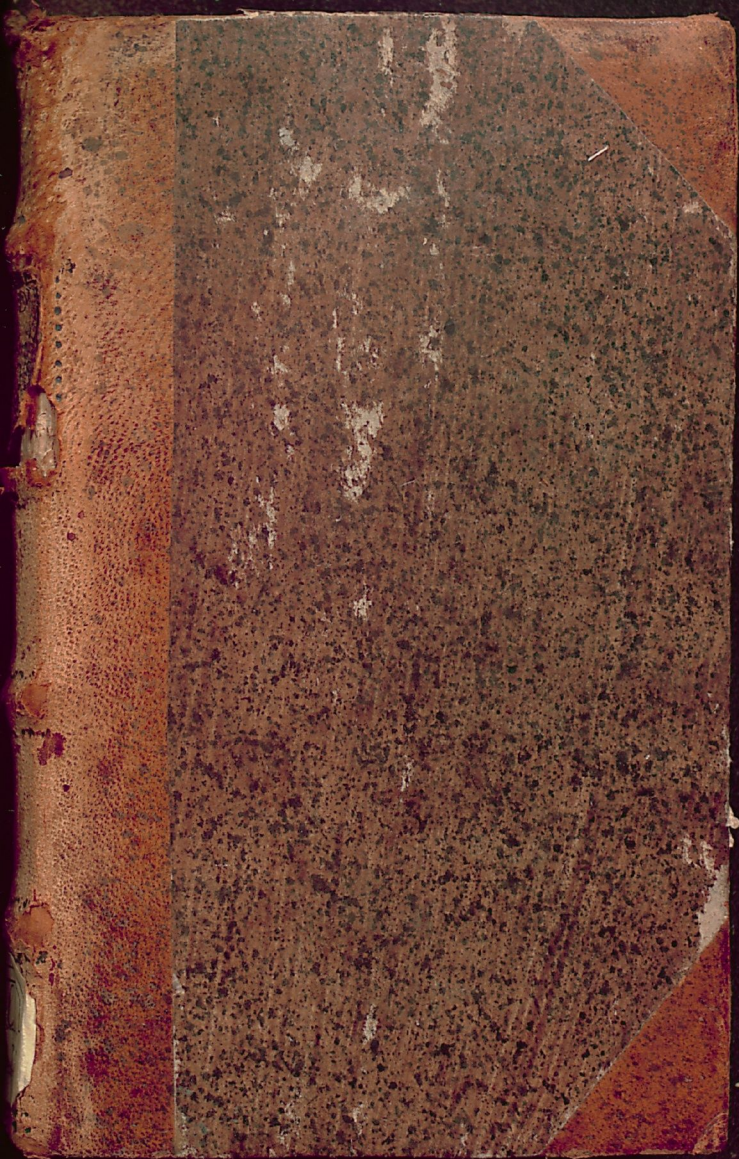
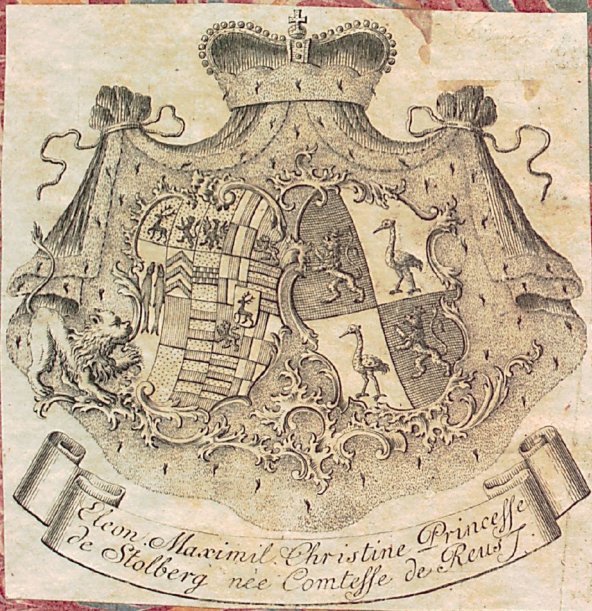






Erg. zur DL 1885

Be

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

D U

MERCURE DE FRANCE

ET DE QUELQUES AUTRES

OUVRAGES PERIODIQUES

AVEC

LE PRECIS DES NOUVELLES

ET ANECDOTES LITTERAIRES.



DIXIEME COLLECTION.

A E R L A N G

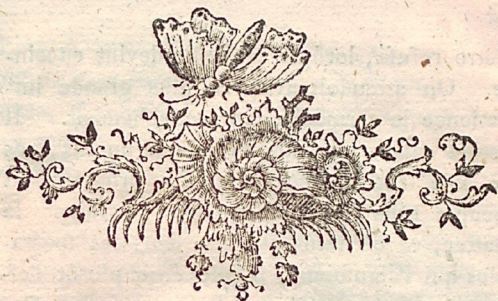
Chés WOLFGANG WALTHER. 1766.



De 1885 ✓
(10. 11. 12.)

AH

4



ARTICLE I.
PIECES FUGITIVES EN
VERS ET EN PROSE.

L'ORACLE.

ANECDOTE GRECQUE.

 **D**ORUS Roi de Lydie, gouvernoit d'immenses Etats; son peuple l'adoroit; rien ne manquoit au bonheur de ce Monarque, & à celui de ses Sujets, qu'un héritier du Trône, qui, élevé par un semblable père, pût un jour soutenir la gloire de son empire & faire espérer à son peuple un avenir aussi heureux que le présent.

C'étoit le vœu qu'il ne cessoit de faire,
& auquel le Ciel sembloit depuis long - temps
A 2 s'être

s'être refusé, lorsque la Reine devint enceinte. On attendoit avec la plus grande impatience le terme de son accouchement. Il arriva enfin; elle mit au monde un fils, & la joie fut universelle. On prodigua au peuple tous les plaisirs qui pouvoient le flatter, & on remarqua que dans les spectacles qui l'amusoient, sa joie étoit plutôt l'effet du sentiment que d'une curiosité stupide.

Tous ces divertissemens furent suivis d'une cérémonie plus auguste. On devoit présenter l'enfant au Temple & consulter les Dieux sur un héritier si cher à la nation.

Tout étant prêt pour cette pompeuse cérémonie, un peuple innombrable se rendit aux portiques du Temple. *Dorus* suivit de toute sa Cour, arrivé à la porte du Sanctuaire, prit son fils des bras de sa nourrice, & le remit au grand Prêtre, qui le plaça sur l'Autel. Cent taureaux tombèrent sous le couteau des Sacrificateurs, & mille cris de joie poussés jusqu'aux cieux, demandèrent pour l'enfant le destin le plus propice.

Alors le grand Prêtre monté sur les marches de l'Autel, & d'une voix que le Dieu fortifioit sans doute, prononça cet Oracle:

Le

Le Ciel t'aime, *Dorus* ; cet enfant précieux
Est un gage certain de la bonté des dieux.

Mais, fort cruel! - - - que vois-je? un des
tiens - - - le barbare!

- - - Qui retiendra le coup que sa main lui pré-
pare!

“ Dieux puissans! s'écria *Dorus*, détour-
nez ce fatal augure. - - Ah, cher enfant!
„ il n'en put dire davantage, & en s'appuy-
„ ant sur ses Officiers, il rentra tristement
„ dans le Palais.

Tous les plaisirs cessèrent; personne n'o-
soit se communiquer sa pensée. Ces mots,
un des tiens, épouventoient les Grands; ils
n'osoient s'envisager l'un l'autre: tous crai-
gnoient de rencontrer les yeux d'un traître.

Dorus, revenu de sa première douleur,
songea à prévenir le coup terrible qui me-
naçoit son fils; il passa chez la Reine. Il
la trouva dans un état qui faisoit tout crain-
dre pour ses jours. L'Oracle terrible qui
menaçoit la tête de son fils; étoit parvenu
jusqu'à elle. Ah! cher époux, s'écria-t-
elle d'une voix foible & languissante; le Ciel
en menaçant les jours du fils, vient d'abrég-
ger ceux de la mère. - - Madame, lui dit
Dorus, en soupirant, peut-être peut-on le
sauver: cet enfant est moins à nous qu'à
l'Etat; éloignons-le des inhumains qui le

menaçent: ma Cour fans doute les recelle; qu'il soit à l'abri de leurs coups, du moins pendant quelques années: le temps & la bonté des Dieux nous inspireront peut-être par la suite les moyens de le conserver pour toujours à mon peuple. L'état où se trouvoit la Reine l'empêcha de répondre; elle tomba dans un épuisement qui présageoit sa mort, & les Médecins obligèrent *Dorus* de se retirer.

Il aimoit tendrement son épouse; il alloit la perdre; cette idée déchiroit son cœur. Mais un soin plus important le rendit bientôt à lui-même. Il ne vit plus que son fils expirant, & son peuple qui lui demandoit compte de ses jours. Il fait appeller *Orxus*, *Orxus* tendrement chéri de son Maître, autrefois Compagnon de ses travaux militaires, connu par sa valeur & plus encore par une expérience consommée dans les affaires de l'Etat.

Né avec un esprit ambitieux, il s'étoit élevé par grades jusqu'au rang de premier Ministre; la fortune avoit toujours favorisé ses projets; & l'on ne pouvoit lui reprocher que de se servir quelquefois de moyens trop violens pour parvenir à ses fins.

Viens cher appui de ton Maître! s'écria *Dorus* en le voyant, viens m'éclairer sur le
par-

parti que je dois prendre. Tu connois l'Oracle affreux qui menace mon fils : je voudrois, s'il se peut, le soustraire aux coups de l'ennemi secret qui m'épouvante; dis-moi quel lieu t'y paroît le plus propre: l'autre le plus profond n'a rien qui m'épouvante s'il y peut-être en sûreté. Seigneur, reprit *Orxus*, ce parti me paroît prudent: il est dans un bois sacré & respecté par les temps une habitation qui n'est connue que de moi seul. Ce fut jadis la retraite d'un sage: que votre fils, avec sa nourrice & deux femmes y soit conduits dès cette nuit: je me charge d'être son guide.

Au moment où le Roi marquoit à son Ministre qu'il approuvoit son dessein, des cris dont retentissoit le Palais leur annoncerent que la Reine venoit d'expirer.

Dorus, pénétré de la perte qu'il venoit de faire, se reprochoit d'avoir abandonné la Reine dans ses derniers momens; lorsqu'il apprit que cette Princeesse, après avoir fait retirer tout le monde, excepté la nourrice de son enfant, avoit eu un entretien secret avec le grand Prêtre, & qu'à peine étoit-il parti, qu'elle étoit expirée.

Cette fatale journée, qui coûtoit tant de larmes à tout l'Empire, commençoit à finir, quand *Orxus* à travers des sentiers

inconnus à tout autre que lui, conduisit le jeune Prince & sa petite suite, composée de sa nourrice, de deux femmes pour la servir, & d'un enfant du même âge du Prince, dont la nourrice étoit mère, dans cette retraite qui devoit pour un temps receller l'héritier du Trône.

Plusieurs années s'écoulerent; *Dorus* occupé des soins de son Empire, dont *Orxus* lui aidoit à supporter le poids, alloit souvent avec lui dans le bois sacré. Là, débarassé de la pompe ennuyeuse de son rang, il goûtoit tranquillement le plaisir d'être père, & se livroit à tous ces mouvemens de tendresse dont les Grands sentent si peu les délices. Il prodiguoit à son fils les plus tendres caresses; cet autre enfant, compagnon des premières années du jeune Prince, y avoit aussi beaucoup de part: il les méritoit par les plus aimables qualités; il ne lui manquoit, pour qu'on en connût tout le prix, que les yeux d'un père. La plus tendre sympathie, lioit ces deux enfans; on ne pouvoit les séparer sans larmes; aucun amusement ne les réjouissoit qu'autant qu'ils le partageoient.

Le Prince touchoit déjà à sa quinzième année, & *Dorus* songea qu'il étoit temps de le faire venir à sa Cour; d'ailleurs son
peu-

peuple commençoit à murmurer, & demandoit fans cesse à le voir: il falloit le satisfaire ou craindre un mécontentement général. Le peuple, toujours borné dans ses vûes, approfondit peu celles de ses Maîtres; & s'ils cachent leurs démarches, il est toujours prêt à les interpreter finistrement.

Le tems avoit même en partie effacé les impressions de l'Oracle funeste qui menaçoit le jeune Prince, & *Dorus* dans une Cour paisible, sembloit en craindre peu l'effet. Il annonça donc que dans peu l'on verroit son fils.

Venez mon enfant! lui dit-il, il est temps que vous vous montriez au peuple sur lequel vous devez un jour régner: venez, en obéissant à mes loix, apprendre l'art de commander aux autres. Ah mon père! s'écria le Prince, en embrassant ses genoux, je suis prêt à vous suivre; vous ne m'abandonnerez pas dans la nouvelle carrière où je vais entrer; & j'ose me flatter que vous ne me séparerez point de mon cher *Agénor*. Non, mon fils, que ton ami te suive & soit à jamais digne de ton attachement.

On fit monter le jeune Prince & *Agénor* dans un char brillant, & l'on prit la route de la Capitale, où le peuple le reçut avec

des acclamations & des transports de joie inexprimables.

Dorus songea sérieusement à l'éducation de son fils; il choisit avec discernement dans tout ce que la Cour renfermoit de personnes éclairées dans tous les genres, & il en forma celle de son fils. Il le voyoit avec plaisir répondre ardemment à ses soins: le jeune *Agénor* ne lui cédoit en rien; & l'émulation qui les animoit l'un & l'autre, leur fit bientôt acquérir ce que leur première éducation n'avoit pas permis de leur donner.

Le Roi voulut aussi associer son fils aux travaux de son premier Ministre; & *Orxus*, flatté de ce nouvel honneur, n'oublia rien pour rendre sa maison agréable au Prince. Mais elle ne le devint bientôt que trop pour son repos.

Orxus n'avoit d'autre enfant qu'une jeune fille nommée *Osmire*, qui joignoit aux grâces de la figure tous les agrémens de l'esprit. Née avec un cœur tendre, elle ne put long-tems résister aux charmes de l'amour. Le jeune Prince enchanté, oublia bientôt le premier motif qui le menoit chez le Ministre; & *Agénor* non moins sensible cachoit soigneusement toute la passion qu'*Osmire* lui inspiroit. La facilité que ces amans avoient de s'entretenir, & les occasions réité-
rées

rées que l'ambitieux *Orrus* faisoit naître, nourrissoient leur amour de tout ce qu'il a de plus séduisant.

Au sortir de chez son amante, le Prince transporté ne connoissoit d'autre plaisir que celui d'en entretenir *Agénor*. Qu'elle est belle! cher *Agénor*, lui disoit-il. Conçois l'excès de mon bonheur, si j'en étois aimé? - - - Mais, grands Dieux, si elle étoit insensible! - - - si son ame, encore dans ce calme où je languissois ci-devant, ne partage mes feux, je suis le plus malheureux des mortels. - - Qu'en dis-tu, qu'en penses-tu, mon ami? crois-tu qu'*Osmire* soit sensible à mon ardeur? ah, parle! ne me cache rien; puis-je risquer de la demander à son père, ou d'en parler au mien? ne fera-ce pas offenser l'objet de ma tendresse? - - - Ah, cher Prince! reprit *Agénor*, désespéré de voir l'excès de son amour; vous aimez trop *Osmire* pour qu'elle puisse être insensible. Eh bien, courons, volons, mon cher ami! viens être le témoin de mon aveu: viens l'appuyer toi-même, & que je doive à l'amitié une partie de mon bonheur. Le Prince étoit dans cette douce yvresse de l'amour heureux qui va revoir l'objet qu'il aime; *Agénor* dans un état qu'il démêloit à peine. Il adoroit *Osmire*, il falloit qu'il y

re,

renonçât, & il croyoit y renoncer avec plaisir en faveur de son ami. Le Prince avoit sur lui des avantages qu'il ne pouvoit se déguiser; il se flattoit pourtant d'avoir entrevu dans les yeux d'*Osmire* qu'elle avoit découvert l'état de son cœur; ils sembloient lui avoir dit: que n'êtes-vous le Prince? que nous serions heureux! Belle *Osmire*, lui dit le Prince, en arrivant chez elle, je ne sçais si mes soins, si mes regards vous ont fait pressentir tout ce que mon cœur ne sçauroit vous cacher plus long-tems; mais l'instant où je vous vis pour la première fois, fut celui qui vous l'attacha pour jamais. Oui, Madame, j'ai connu l'amour en vous voyant; vous me voyez à vos genoux: mon sort est dans vos mains; & cet instant va me rendre ou le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. Levez-vous Prince, reprit vivement *Osmire*, en voulant se retirer, votre aveu a de quoi m'étonner & je ne dois pas en entendre davantage. Vous voulez donc ma mort, adorable *Osmire*, s'écria le Prince, en la retenant? je ne puis vivre plus long-tems, si vous m'ôtez jusqu'à l'espérance. Seigneur, songez que votre rang, que votre naissance. - - Ah! Madame, ces obstacles ne sont rien, si je puis me flatter d'être aimé. J'attends tout des bon-

bontés de mon père, & le Trône est à vous: daignez l'accepter. Avance cher ami, joins tes instances aux miennes. Madame, il connoît mes sentimens - - - c'est un autre moi-même; il sent tout le prix de votre cœur, & combien je suis incapable de vous tromper. A ces mots *Osmire* baissa les yeux & rougit. Madame, lui dit *Agénor* embarrassé, les sentimens du Prince sont aussi purs que votre ame; confident de son amour je connois ses desseins; vos vertus méritent toute la gloire qui vous attend. Il suffit, interrompit *Osmire*: je ne suis point le prix de la grandeur; & je ne connois d'autres loix que celles que me dicte le devoir.

Elle se retira, en finissant ces mots, & laissa le Prince dans le plus grand accablement.

Quelques flatteuses que fussent pour *Agénor* les dispositions du cœur d'*Osmire*, il ne vit dans ce moment que la douleur de son ami; son état le touchoit trop pour que tout autre sentiment pût entrer dans son cœur. Cher Prince, lui dit-il, je ne vois rien dans la réponse d'*Osmire* qui doive tant vous allarmer; son devoir a probablement triomphé de son penchant. Considérez qu'*Osmire*, née pour être un jour votre sujette, risqueroit trop à répondre à votre tendresse.

se. Elle sent la distance qui vous sépare, & le danger d'un aveu qui pourroit un jour faire sa honte. Obtenez-la d'abord du Roi; il vous aime assez pour vous sacrifier une alliance qui pourroit étendre ses Etats; il est assez grand pour être sans ambition: une fois sûr de son aveu, vous verrez *Osmire* moins timide ou moins fière, répondre à une flamme que peut-être elle partage déjà. Tu me flattes peut-être, mon ami, mais je me livre à cet espoir; je vais trouver le Roi, lui déclarer tout ce que je sens pour *Osmire*. Sa beauté, ses vertus, les services de son père, le toucherront sans doute, & j'attens tout de sa bonté.

Quelques grands que fussent les projets de *Dorus* sur l'alliance qu'il vouloit faire contracter à son fils, il ne put résister à ses larmes, & trop sage pour le sacrifier à une ambition qui en le rendant plus puissant ne pouvoit le rendre plus heureux; il lui accorda *Osmire*. Son cœur bienfaisant trouvoit un plaisir bien doux à satisfaire un fils qu'il aimoit tendrement, & à s'acquitter envers *Orxus* des services qu'il avoit rendus & rendoit tous les jours à l'Etat.

Orxus apprit cette nouvelle du Prince même; sa politique l'empêcha d'abord d'y
pa-

paroître aussi sensible qu'il l'étoit effectivement. Prince, lui-dit-il, le Roi votre père comble tous ses bienfaits par une faveur d'un si haut prix; mais je crains que l'amour étant le seul motif qui vous engage à une alliance que vous préférez à celle de cent Rois, ne soit pas assez durable pour que vous ne soyez pas dans le cas de regretter un jour tous les avantages que vous sacrifiez à ma fille. - - Arrêtez *Orxus*, interrompit le Prince: je ne sçaurois condamner votre zèle; j'y reconnois le fidele Ministre, prêt sans doute à sacrifier sa gloire à celle de son Prince: mais je ne vois plus dans *Orxus* qu'un second père, & je le prie d'agir en conséquence. Seigneur, reprit *Orxus*, je ne sçai qu'obéir; ma fille instruite de l'honneur qui l'attend, y répondra sans doute avec l'empressement que mérite l'amour de son Prince. Je vais l'en prévenir. Daignez, dans quelques instans, passer dans son appartement; vous m'y trouverez avec elle.

Orxus, très-convaincu que sa fille partageroit avec transport toute la joie dont il étoit enivré, arrive chez elle, lui annonce le triomphe de ses charmes, & voit avec étonnement combien elle y est peu sensible.

Que

Que vois-je? lui dit-il, vous pleurez! l'honneur que nous recevons l'un & l'autre est-il pour vous un motif de douleur? - - Expliquez-vous; rassurez un père qui vous aime, & qui s'offense de vos pleurs. Ah, mon père! gardez-vous de croire que votre fille soit indigne de votre amour; votre volonté sera toujours ma loi. Je sens, ainsi que vous, tout l'éclat d'une alliance à laquelle tout me défendoit de prétendre. Mais la grandeur a pour moi peu de charmes. Pardon, Seigneur! mais un amant, quel qu'il soit, s'il a d'autres droits que ceux que l'amour donne, devient bientôt un tyran odieux.

Le Prince, incapable de résister à son impatience, entre dans le moment. L'air embarrassé du père, & les pleurs de la fille, dont il n'entrevoit que trop la cause, lui laissent à peine la faculté de s'écrier: ah, Madame! je ne le vois que trop; vous dédaignez ma flamme; je suis le plus infortuné des hommes. - - & la mort seule. - - Arrêtez Prince, s'écria *Orxus*; où vous emporte un aveugle désespoir? il n'est pas fait pour vous: ma fille, toute ingrate qu'elle est, connoîtra son devoir; je vous ai donné ma parole, je la tiendrai. Non, *Orxus*, reprit le Prince, vous n'userez point de votre

tre pouvoir: je ferois un monstre aux yeux d'*Ofmire*: je perdrois jusqu'à ma vertu. Non! le temps & mes soins la convaincront peut-être mieux de mon amour - - - foyez tranquille, belle *Ofmire*, votre père n'abusera point de ses droits; & s'il prétendoit vous contraindre, j'opposerois tout mon pouvoir au sien.

Le Prince, en finissant ces mots, se retira. Il sentit moins dans le moment tout ce qu'avoit de cruel le refus d'*Ofmire*: il venoit de lui prouver combien son amour étoit généreux; mais bientôt tout ce que cette idée avoit de consolant, disparut comme l'ombre; il ne la vit qu'insensible à ses feux, & à l'offre du Trône même.

L'ambitieux *Orxus* ne put retenir sa colère; il accabla sa fille de reproches. Sans pouvoir pénétrer le vrai motif de ses refus, il conçut cependant qu'une inclination secrète pouvoit seule balancer dans l'ame de sa fille tout ce que l'hymen proposé avoit de flatteur pour elle. Ses soupçons une fois fondés, il ne chercha plus qu'à les éclaircir; il sentit qu'*Ofmire*, amoureuse, avoit sans doute une confidente parmi les femmes qui la servoient. Il la connut, & sçut bientôt que sa fille aimoit *Agénor*. Dès cet instant, il résolut sa perte.

Rec. X.

B

Ce-

Cependant le Prince étoit tombé dans une mélancolie qui lui faisoit éviter tout ce qui pouvoit l'en distraire; il ne paroïssoit à la Cour que lorsque le devoir l'y appelloit. *Agénor* étoit sa seule compagnie, & la chasse le seul plaisir qu'il pût goûter. Un jour, qu'écarté de sa suite, il se promenoit tristement avec *Agénor*, quatre inconnus tombent sur eux les armes à la main, tandis que l'un des quatre s'écrie: *Agénor, c'est toi que nous servons, seconde nos efforts.* - - La défense fut aussi prompte que l'attaque. *Agénor* qui ne connoît & qui ne voit que le danger de son ami, le couvre de son corps, fait des prodiges de valeur, met en fuite les assassins, sauve le Prince, & le ramène au Palais de son père.

Ah, cher ami! lui dit alors le Prince, tu as des ennemis aussi secrets que redoutables: cet événement me le prouve, & je crains pour tes jours bien plus encore que pour les miens!

Ces mots n'étoient pas achevés, qu'on vint arrêter *Agénor*. Le Prince prétendit en vain s'y opposer. Seigneur, lui dit le Capitaine des Gardes de *Dorus*, c'est le Roi, c'est votre père qui l'ordonne. Si *Agénor* est innocent, sa résistance le rendroit coupable. Le Prince, en gémissant, embrassa son ami, & courut chez son père.

Viens

Viens mon fils! s'écria *Dorus*, en le voyant, les Dieux te rendent pour jamais à ton père; l'Oracle est accompli, & le traître qui vouloit t'affaîner périra des coups qu'il te réservait. Oui, mon fils! en naissant, le destin menaça tes jours; les Dieux consultés répondirent par leurs interprètes, qu'un monstre nourri dans mon sein pourroit en abrégger le cours. Mais leur colère est apaisée, & je cesse de trembler pour toi. Aveugle & vaine prévoyance! je t'ai long-temps caché dans le fonds des déserts pour te livrer aux coups de ton ami! d'un malheureux que je faisois élever avec toi! - - - oublions pour jamais les dangers que tu as courrus, & que le coupable pérille. Ah mon père! s'écria le Prince, ah, Seigneur! on vous trompe. On veut la perte d'*Agénor* - - - qui lui! qui lui, Seigneur, en voudroit à mes jours? lui qui vient de les défendre au péril des siens mêmes? non, Seigneur, non, je connois mon ami: son mérite est trop grand pour n'avoir point blessé les yeux de quelque monstre peu fait pour en connoître tout le prix, & je me rends garant de l'innocence d'*Agénor*.

Tandis que ce généreux Prince défendoit ainsi son ami, le bruit du crime d'*Agénor* s'étoit répandu dans la Ville; le peuple en foule en demandoit justice; & le Roi, pour

calmer les transports de ses Sujets, fit annoncer que le coupable subiroit bientôt toute la rigueur des Loix.

Os mire, retirée dans les lieux les plus secrets du Palais de son père, fut la dernière à apprendre une nouvelle qui l'intéressoit plus que personne; on craignit d'abord pour sa vie. Mais bientôt rappelant ses esprits, & présumant de qu'elle main partoît le coup qui menaçoit l'objet de sa tendresse, elle ne vit plus *Agénor* que sur un échafaut. Il va périr, s'écrioit elle, & c'est moi qui en laissant paroître un fol amour, lui plonge un poignard dans le sein; - - Non, cher amant! tombe sur moi la colère des Dieux; mais tu ne feras pas immolé à l'ambition d'un barbare. Mille images affreuses achevent de la troubler; elle oublie ce qu'elle doit à son sexe, à son rang, à la bienséance: ce n'est plus la sage & vertueuse *Os mire*, c'est une lionne en fureur, qui court à la prison où son amant est renfermé, & qui se sert du nom de son père même pour pénétrer jusqu'au fond du cachot, où gémissoit le trop malheureux *Agénor*. Reconnois-moi, cher amant! lui dit-elle - - dans ce moment terrible je te dois cet aveu; ton malheur t'en rend digne, & je viens expier le crime de mon père! - - c'est lui, oui, c'est lui-même - -

me - - - son ambition prétend te livrer à la mort pour me faire monter sur un Trône que je déteste; lui seul a pû séduire, lui seul a fait parler les assassins que ton bras a mis en fuite. Son sort est en tes mains: j'ai fait ce que j'ai dû - - - mais songe cependant, songe *Agénor*, que ce cruel n'en est pas moins mon père. Ah! Madame, tout cruel qu'il est, je veux, je dois le respecter. Ce secret découvert au Roi, nous perdrait l'un & l'autre; la honte au moins en rejailiroit à jamais sur vous: je veux l'emporter au tombeau. - - - Le barbare! c'étoit trop peu pour lui d'assurer ses projets par ma mort, il vouloit encore que les loix la rendissent honteuse. - - Ah! belle *Osmire*, oubliez un amour né sous de trop noirs auspices: vivez pour être heureuse, & regnez avec un Prince aimable & digne d'être votre époux.

Cependant le conseil assemblé, avoit d'une voix unanime condamné le prétendu coupable à périr sur un échafaut, par la main du grand Prêtre, comme une victime sacrifiée au salut de l'Etat; *Orrus* avoit fait entendre les assassins, qui s'étoient dits gagnés par *Agénor*; & l'accomplissement de l'Oracle, qui sembloit avoir prédit un attentat de cette espece, ne laissoit plus de doutes sur la réalité de cet affreux complot. Le Prince

enfin put à peine obtenir que l'exécution de l'Arrêt fût retardée jusqu'au lendemain.

Au sortir du conseil, ce tendre ami désespéré remplit le Palais de ses cris, s'en prend à la nature entière, s'offense de la joie qu'il voit sur tous les visages. Barbares Citoyens! s'écrie-t-il, qu'elle joie cruelle vous transporte? si je vis encore, à qui la dois-je cette vie? à mon ami, à mon libérateur; & vous le traitez comme un assassin! - - Ah! s'il faut qu'il périsse, c'est vous qui ferez mes bourreaux; les coups que vous lui porterez iront jusqu'à mon cœur.

Son désespoir le mène à la prison. Il court au cachot, où *Agénor*, consolant *Osmire*, l'engageoit à sortir d'un lieu où il étoit indécemment qu'elle restât plus long temps. Le Prince veut se jeter dans les bras de son ami - - mais il apperçoit *Osmire*. - - Un froid mortel circule dans ses veines; sa langue se glace; ses yeux égarés peuvent à peine percer le nuage qui lui dérobe ces fatals objets; un silence terrible augmente encore l'horreur qui les environne. Enfin, d'une voix dont la douleur resserroit les organes, il s'écrie - - - *Agénor!* - - - *Osmire!* - - - Dieux puissans, quels soupçons affreux! - - - Madame, quel puissant intérêt vous amène dans ce séjour d'horreur? qu'y cherchez-vous? - - - Ciel! me trahiriez-vous tous deux? & quand je viens

ou sauver mon ami, ou périr avec lui, ne rencontré-je ici que des perfides? - - Arrête Prince! s'écrie *Agénor*, laisse périr un malheureux sans l'offenser. J'allois à la mort sans regret - - - je sens maintenant qu'elle est affreuse: je meurs coupable à tes yeux. Oui, cruel, j'aime *Osmire*: voilà mon crime - - - mais dans quelques instans tu n'auras plus à redouter un rival odieux, & que peut-être en ce moment tu crois ton assassin. Un jour viendra pourtant où tu plaindras le trop malheureux *Agénor*. Tu connoîtras toute la rage de mes ennemis: mais mon destin cruel veut que je laisse au tems le soin de te montrer mon innocence.

Cependant *Dorus*, instruit de la démarche de son fils & de celle d'*Osmire*, avoit chargé un Officier de les faire sortir de la prison. Cet Officier arrive au moment où le Prince dans les bras d'*Agénor*, lui demandoit pardon de ses soupçons injurieux. L'affreuse situation de son ami avoit fait évanouir par degrés tous les motifs de jalousie que la présence d'*Osmire* lui avoit d'abord inspirés. Il le baignoît de ses larmes; il demandoit à *Osmire* quels moiens il pouvoit employer pour le sauver. Mais *Osmire*, accablée tour à tour par le désespoir de voir périr son ^amant, & par la honte de s'être vue surpr ⁱse

dans la prison par le Prince, étoit hors d'état de répondre. L'Officier cependant les presse d'obéir aux ordres du Roi. *Agénor* les en sollicite lui-même. Allez, leur dit-il, seuls objets que mon cœur regrette, & gardez-vous de rien tenter qui puisse offenser *Dorus*. Tel est le triste sort des Rois! les meilleurs peuvent être trompés. Mais que m'importe ce que pense de moi l'Univers, si vous me croyez innocent?

Déjà le jour qui devoit éclairer le supplice d'*Agénor*, étoit parvenu au milieu de sa carrière; déjà l'autel sur lequel la victime devoit être sacrifiée, étoit élevé au milieu de la place publique. Le peuple, toujours avide de ces tristes spectacles, en remplissoit l'enceinte, & attendoit avec impatience le moment où il verroit paroître le coupable. Des cris tumultueux annoncent qu'il arrive. Il paroît enfin sur un char lugubre, entouré des Ministres de la mort. Parvenu au pied de l'échafaut, le malheureux *Agénor* y monte d'un pas ferme, & d'un œil assuré. Un silence général succède tout à coup aux cris de la populace; tous les yeux sont fixés sur le coupable; lorsqu'un grand bruit se fait entendre au loin, & parvient bientôt jusqu'au lieu de l'exécution. C'est une troupe de guerriers, qui, le casque en tête, la visière baissée,

sée, s'ouvre passage les armes à la main, & arrive au pied de l'échafaut, en criant: arrêtez barbares! ou craignez notre fureur. A ces mots; leur Chef monte, écarte le grand Prêtre & ses Ministres, brise les liens d'*Agénor*, & veut le forcer de le suivre.

Dorus, instruit de cet attentat, donne ordre à sa Garde de fondre sur les rebelles.

Le combat ne fut pas long; aux premiers coups, le Guerrier qui paroissoit le chef des séditieux, tombe; les autres, désespérés de sa perte, se laissent désarmer sans résistance, en s'écrians: ah! malheureux! qu'avez-vous fait? vous voyez à vos pieds le fils de votre Roi!

On se jette sur le cadavre; on lui ôte son casque; on reconnoît le Prince; des cris affreux annoncent au peuple que l'héritier du Trône est sans vie, & l'on court en foule au Palais annoncer à *Dorus* cette épouvantable nouvelle. - - Dieux barbares! s'écrie-t-il, votre colère est-elle satisfaite? vous m'enlevez mon fils; & c'est ma main que vous choisissez pour lui percer le flanc! - -

Il court en frémissant, & arrive à la place publique, suivi de toute sa Cour. *Orxus*, le coupable *Orxus* marche à ses côtés. La présence du Roi, change les cris en pleurs & en gémissemens; il voit son fils étendu sans vie. - - Ah, malheureux, s'écrie-t-il, en

se jettant sur ce corps sanglant, quelle aveugle fureur t'a fait courir à la mort? - - trop fatale amitié! tu prétendois sauver ton assassin, & c'est toi-même qui pérís! - -

Le grand Prêtre alors perçant la foule, s'avance jusqu'à l'endroit où *Dorus* tenant toujours son fils embrassé, sembloit vouloir le suivre au tombeau. Il attire l'attention de tous les yeux; il fait signe de la main qu'on lui prête silence; & en s'adressant à *Dorus*; grand Roi, sèche tes pleurs, lui dit-il, ton fils respire encore: celui que ton cœur regrette & que tu tiens collé sur ton sein, est un étranger que les Dieux ont bien voulu prendre pour victime. Il tire alors un billet de son sein: tiens, lui dit-il, reconnois ces augustes caractères. Le Roi interdit, ouvre le billet: Il reconnoît la main de la Reine. Ah, chere épouse! s'écrie-t-il, vas-tu donner une nouvelle vie à ton fils? il ouvre le billet, & lit ces mots: *Cher époux, je n'emporte au tombeau que la crainte du péril qui menace mon fils. Soit sagesse, soit imprudence, j'ai engagé sa nourrice à élever deux enfans, dont l'un est un infortuné, dont les parens sont inconnus. Elle a dû faire passer celui-ci pour le Prince, tandis qu'elle élevait votre fils comme son propre enfant sous le nom d'Agénor. J'ai remis ce billet au grand Prêtre, avec ordre de ne découvrir*
cet

cet important secret que lorsqu'il le trouveroit convenable. Oui, Seigneur, reprit le grand Prêtre, j'ai cru devoir le garder jusqu'à cet instant. Chargé de cet odieux sacrifice, jugez si ma main eût frappé la victime: je sçavois que ton fils n'étoit point criminel; mais les Dieux ne peuvent se tromper; & j'ai cru devoir attendre qu'ils se déclarassent eux-mêmes. Il leur falloit une victime; c'est à l'amitié qu'ils la doivent, & ton fils t'est rendu pour jamais.

Agénor, à ces mots, se précipite aux pieds de *Dorus*. Ah, mon père! s'écrie-t-il, s'il m'est permis de vous appeller d'un nom si doux, daignez entendre un fils qui ne seroit pas digne de ce titre, si vous pouviez encore le soupçonner coupable. Ma délicatesse en gémit en vain: écoutez moi, grand Roi! connoissez la vérité; il est temps qu'elle éclate: je la dois à vous, à votre peuple, aux mânes de mon ami; je la dois à moi-même. Prêt à subir une mort infame, je mourois innocent; je mourois la victime d'un Ministre perfide; j'étois sacrifié à son ambition barbare. Oui, traître, s'écria-t-il; en se retournant vers *Orxus*, que ta confusion soit le châtiment de ton crime. Seigneur, j'osois aimer sa fille. *Osmire* parut assez sensible à ma tendresse, pour me préférer à celui que vous regardiez comme votre fils, & qui de

VQ.

vosre aveu lui présentoit & sa main & le Trône. *Orxus* voulut nous en punir, il résolut ma perte; il corrompit des malheureux, il apposta des assassins dont il me fit le chef; & pour comble d'horreurs, il a voulu que vosre bras servît sa barbarie, en frappant l'innocent. Parle, *Orxus*; répons, si tu le peux, à ces affreuses vérités! - - -

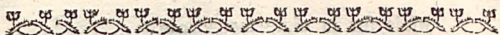
Tous les regards étoient fixés sur le Ministre, qui après un instant de silence, tirant tout à coup son poignard, & faisant quelques pas vers le Roi: *Dorus*, dit-il, ma fille est innocente, & moi je me punis.

Le peuple voulut se jeter sur son corps: le Roi voulut qu'on respectât les vertus d'un Ministre, qu'il regrettoit encore en détestant son crime. La joie de trouver dans *Agénor* un fils si digne de sa tendresse, succéda bientôt à l'horreur qu'avoit excitée cette scène vraiment tragique.

Le Prince fit enfermer le corps de son ami dans un superbe tombeau, qui fut élevé sur la place même où il avoit perdu la vie en voulant sauver la sienne. Il employa tout ce que l'amour a de charmes pour consoler *Osniere*, qui dès que la décence le permit, combla ses vœux par un hymen qui fit longtemps leur bonheur mutuel, & la félicité de leurs Sujets.

Par M. F. D. L. J * * *

A



A M. le Comte DE MONTMORENCY-LA-VAL, âgé de treize ans, sur un exercice soutenu par lui au Collège Mazarin le 6 Février 1766.

O D E,

IMITÉE de l'Ode latine de M. l'Abbé Guyot, Professeur audit Collège, composée sur le même sujet, & distribuée dans l'assemblée qui assista audit exercice.

SAVANTES filles de mémoire,
 Accourez; & vous, Dieu des vers,
 Pour assurer votre victoire,
 Préparez vos brillans concerts.
 Par les doux sons de votre lyre,
 En ce jour soutenez la voix
 D'un tendre Elève qui n'aspire
 Qu'à faire triompher vos loix

A ses vœux, de votre suffrage,
 Muses, tout promet les douceurs;
 Ses talens, sa grâce, son âge,
 Sont le gage de vos faveurs.
 Du docte laurier du Parnasse
 Venez ceindre son jeune front,
 Et, d'avance, marquez sa place
 Sur le sommet du double Mont.

Mais

Mais sur la cîme menaçante,
 De mille rochers fourcilleux,
 Quel palais pompeux se présente
 Et touche la voûte des cieux?
 Quelle redoutable cohorte,
 Des monstres les plus inhumains,
 Sans cesse veillant à la porte,
 Par - tout en défend les chemins?

Je vois l'infâme calomnie,
 L'amour (écueil des plus grands cœurs)!
 Le trépas, la haine, l'envie,
 En faire un théâtre d'horreurs.
 Par eux, dans les profonds abymes,
 Pour prix d'incroyables travaux,
 Je vois des milliers de victimes
 Périr sur les pas des héros.

N'en doutons point, de tels spectacles
 Annoncent la gloire à mes yeux;
 La vertu seule, sans obstacle,
 S'ouvre ce temple radieux;
 Ce temple où, près de la Déesse,
 Et sur mille lauriers assis,
 Entre *Bellone* & la *Sagesse*,
 Brillent tous les *Montmorency*.

Séjour, où bientôt sur la trace
 De tes magnanimes ayeux,
Laval, digne en tout de ta race,
 Tu vas t'élever avec eux.

Dé-

Déjà de la sage *Minerve*
 Ton cœur docile entend la voix ;
 Le haut rang qu'elle te réserve
 Peut honorer les plus grands Rois.

Déjà de ta tendre jeunesse
 Secondant les nobles transports,
 Je vois tous les Dieux du Permesse
 Vers elle guider tes efforts ;
 Que dis-je, avides de l'étendre,
 Des cieux j'apperçois sur tes pas
 Tous les Dieux en foule descendre,
 Excepté le Dieu des combats.

Ainsi donc, frémissant de rage,
 (Dit-il) une ingrate maison,
 Quand sa grandeur est mon ouvrage,
 Dédaigne mon culte & mon nom !
 Ainsi d'un Enfant, l'espérance
 D'un peuple fier & belliqueux,
 Les plus beaux jours vont pour la France
 Se perdre en ces frivoles jeux !

L'art de renverser des murailles
 Fut-il jamais l'art d'*Apollon* ?
 Celui de gagner des batailles
 S'apprend-il au sacré vallon ?
 De leur pays fi tes ancêtres,
 O mon fils, furent les remparts,
 Ils n'eurent jamais de tels maîtres ;
 Tous leurs exploits font dûs à *Mars*.

Que

Que par ses frivoles ramages
 Le timide Chantre des bois,
 Au sein des tranquilles bocages,
 Fasse briller sa foible voix ;
 Mais l'aigle superbe & rapide
 Doit porter la foudre des Dieux,
 Et par son courage intrépide,
 Etonner la terre & les cieux.

Crois-moi, laisses-là cette lyre,
 Les chastes Sœurs, & leurs appas :
 Prends mes traits ; un puissant Empire
 T'appelle --- & réclame ton bras ;
 Avec *Mars* vole à la victoire,
 Monte sur mon char, à ton tour ;
 Efface, s'il se peut, la gloire
 Des héros dont tu tiens le jour.

O mon fils ! au nom de mes larmes,
 Répondit *Minerve* à ces mots,
 De l'inflexible Dieu des armes
 Fuyez les dangereux drapeaux.
 Il peut, à travers mille orages,
 Rendre vos jours plus glorieux :
 Mais si *Minerve* a vos hommages,
 C'est pour les rendre plus heureux.

Condé, Frédéric & Turenne
César, & tant d'autres guerriers,
 Ont souvent des eaux d'Hypocrène
 Arrosé leurs sanglans lauriers.

Si

Si jamais la main de *Bellone*
 Donna des honneurs immortels,
 C'est quand la mienne la couronne
 Des guirlandes de mes autels.

Des traits de sa foudre enflammée,
 Le Dieu qui régit l'univers
 N'a pas toujours la main armée;
 Le printemps renaît des hivers.
 Enfin la nature respire;
 Et l'aquilon, fuyant les mers,
 Cède au doux souffle de zéphire
 Le paisible empire des airs.

Vils mortels, dont l'âme flétrie
 Sous le poids d'un honteux repos,
 Opprobre de votre patrie,
 Frémit au seul nom de travaux;
 C'est à vous de craindre les Muses
 Et leurs immortelles chansons:
 Votre honte vous sert d'excuses;
 L'avenir apprendroit vos noms.

Mais vous, mon fils, qui de la France
 Etes né pour fixer les yeux;
 Vous, dont la noble impatience
 Brûle de suivre vos ayeux;
 Pourriez-vous des dons du génie
 Dédaigner la célébrité?
 Eux seuls mettront à votre vie
 Le sceau de l'immortalité.

Rec. X.

C

L'a-

L'avengle & féroce courage,
 Seul, a perdu bien des Etats.
 Le plus grand héros le partage
 Avec le moindre des soldats.
 Mais une valeur éclairée,
 Dont je régle tous les desseins,
 De l'Europe en vain conjurée
 Peut braver tous les Souverains.

Faut-il aux annales obscures
 De la suspecte antiquité,
 Rechercher les preuves trop sûres
 De cette grande vérité ?

Non. - - Voyez ce Roi qu'en mon temple
 Tous les beaux arts ont couronné :
 Dans le Nord en donner l'exemple
 Aux regards du monde étonné.

Voyez dans les plaines sanglantes
 De *Laufeldt* & de *Fontenoy*,
 Par moi trois nations tremblantes
 Fuir à l'aspect de votre Roi.

Du François, quand je suis son guide,
 Voyez la valeur, en trois mois,
 Soumettre en sa course rapide
 L'*Elbe* & le *Weser* à ses loix.

Mais, hélas ! de votre patrie
 Retraçant ici les succès ;
 Dois-je dans votre âme attendrie
 Réveiller de justes regrets !

Fau-

Faudra-t-il toujours voir la gloire
 Coûter des larmes aux vainqueurs?
 Et dois-je peindre une victoire,
 Source éternelle de vos pleurs?

Dieu trop fatal à cette race!
 Ta main, pour la gloire des lys,
 Ne fera-t-elle jamais lasse
 D'immoler des *Montmorencis*?
 Mon fils, que rien dans la carrière
 N'arrête vos pas généreux;
 Cueillez la palme héréditaire,
 Prix des travaux de vos ayeux.

Sur ce temple, immortel partage
 De tant de héros glorieux,
 Que leurs vertus, que leur courage
 Attachent sans cesse vos yeux!
 Apprenez de ces grands modèles,
 Que pour jouir de tant d'honneurs;
 Vers ces demeures éternelles
 Il n'est aucun chemin de fleurs.

Mon fils, interrogez l'histoire,
 Les temps, les peuples & les mœurs;
 Vous apprendrez d'eux que la gloire
 Toujours vendit cher ses faveurs:
 Qu'on ne fixe point sa tendresse
 Entre les bras du doux repos,
 Et que du sein de la mollesse
 Jamais ne naquit un héros.

Si dans la France consternée,
 O *Mars*! rallumant tes fureurs,
 Ta main, de la paix fortunée
 Venoit lui ravir les douceurs:
 Que *Laval* te prenne pour guide,
 Dieu cruel; mais dans les combats,
 Permets que ma puissante égide
 Par-tout le couvre sur tes pas.

*Par M. D * * *. Capitaine au Régiment
 de Cavalerie de Conty.*

*Suite des lettres originales de HENRT IV,
 communiquées au Mercure de France par
 M. le Président HENault.*

ONZIEME LETTRE.

 J'ATANS votre fylz quy nest loyn;
 toutes foyz ce quy l a afère est le
 plus dangereux. Il s'accompagnera de quel-
 ques troupes quy me vyent. Nous som-
 mes devant *Pontoyse*, que je croys que nous
 ne prandrons pas; lon la attaqué contre mon
 opynyon: les plus vyeus ont esté crus, jay
 peur quyls révoient. *Hautefort* fut tué
 hyer, quy est perte pour la lygue. Les
 enemys & nous avons esté an bataylle tout
 cejourd'huy pêle mêle, la *ryuyere* antre
 deus, leurs troupes ne sont éguals aus nô-
 tres

tres, ny an nombre, ny an bonté. *Lysle-Adam* cest randu aussy, qui est un pont sur la ryuyere d'*Oyse*; jy voys loger demayn: il ny aura plus deau antre M. *Dumeyne* & moy; il est à St. Denys. Nous nous joyndrons aus *Souyces* dans sys jours; M. de *Longuevyle* & de *Lanoue* les meynent. Bien que nous foyons jour & nuit à cheval, sy et-ce que nous treuvons ceste guerre bien plus douce; lespryt y est plus contant. Devantyer je fys voyr mes troupes au Roy. Passant sur le pont de *Poyffsy*, je luy montré douze cens mettres & catre myle Harquebusyers. Mon cœur, janragé quant je voys que vous doutés de moy, & de dépyt je ne tâche poynt de vous oster ceste opynyon; vous avés tort, car je vous jure que jamays je ne vous ay aymée plus que je foy, & aymeroy myeus mouryr que de manquer à ryen que je vous aye promys. Ayés ceste créance, & vyvés asseurée de ma foy. Bon foyr, mon âme; je vous bése un mylyon de foy. Ce 14^{me} Juylet, du camp à *Pontoyse*.

DOUZIEME LETTRE.

MON cœur, cest merveylle de quoi je vys au travayl que jay; Dieu aye pytyé de moy & me face miséricorde. Bénysant mes la-

beurs comme il fayt au despyt de beaucoup de gens, je me porte bien & mes afayres vont bien, au pris de ce que pansloyent beaucoup de gens. Je pryns hyer *Eus*; les enemys, quy sont fort au double de moy asteure, my pansloyent atraper. Ayant fayt mon antreprynse, je me suys raproché de *Dyeppe* & les atans à un camp que je fortyfye. Ce fera demayn que je les voyrray, & espere, avec layde de mon Dieu, que syls mataquent ils san treuueront mauués marchans. Le porteur part par mer; le vant & mes afayres me font fynyr, an vous bésant un mylyon de foys. Ce 9^{me} Septambre, dans la tranchée à *Arques*.

TREIZIEME LETRE.

MON âme, depuis le partement de *Lycerace* jay pryns les vyilles de *Cés*, *Argentan* & *Falése*, où jay atrapé *Bryssac*, & tout ce qu'il avoit mené de secours pour la Normandie. Je par demain pour aller ataqer *Lysyeus*, en maprochant du Duc de *Mayene*, qui tyent assiyégé *Pontoyse*. Mes troupes sont crues depuys le despart de *Lycerace* de bien fys cens Gentyshommes & deus mylle hommes de pied, de fasson que par la grace de Dieu je ne crayns rien de la lygue. Jay fayt la sène anuyt, que je ne pansoys pas

pas fayre an Normandye il y a un an. Je vous désespècheré dans troys jours un de mes laqués par mer, car je suys sur le bort. Certes je foys bien du chemyn, & voys comme Dieu me conduyt, car je ne fay jamais ce que je doys fayre au bout: cependant mes éfets font des myracles, ausly font-yls conduyts du grand Mettre. Je nayme ryen que vous, & an ceste résolytyon je mourray sy ne me donnés ocafyon de changer. Je me porte très-bien, Dieu mercy, fort à votre service. A Dieu, mon cœur, je te bése un mylyon de foys. De *Falèse*, ce 8me Janvyer.

En achevant ceste lettre ceus de *Bayeus* mont aporté les clés, quy est une très-bonne vylle.

ANECDOTE traduite de l'Anglois.

VERS la seconde année du gouvernement de *Richard II*, Roi d'Angleterre, qui régna si malheureusement, c'est-à-dire, en 1383, il se passa dans ce Royaume un événement qui présente un beau trait d'honneur & de fidélité. Le voici tel qu'il est consigné dans l'Histoire:

Dans les guerres que les Anglois eurent à soutenir contre les Espagnols, sous la con-

C 4

dui-

duite du fameux *Edouart*, surnommé le *Prince Noir* *, deux braves Ecuyers, nommés *Robert Haule* & *Jean Scakel*, avoient eu le bonheur de faire prisonnier le Comte de *Dena*, Grand d'Espagne. Il leur avoit rendu les armes de bonne foi, & les avoit suivis en Angleterre. Peu de temps après il traita avec eux de sa rançon, partit pour aller chercher en Espagne de quoi y satisfaire, & leur laissa son fils aîné pour ôtage. De retour en sa patrie, le père ne songea plus à sa rançon, & mourut peu de temps après. Sa mort fit passer tous les honneurs & toutes les charges dont il étoit revêtu sur la tête du jeune ôtage, qui étoit toujours en Angleterre. Le Roi *Edouard*, qui régnoit alors, & le Prince son fils, sollicitèrent vivement les deux Gentilshommes de relâcher cet Espagnol, par le moyen duquel on espéroit que le Duc de *Lancastre*, troisième fils d'*Edouard*, trouveroit des facilités pour parvenir à la Couronne de *Castille*, sur laquelle il avoit des prétentions. Mais les deux Gentilshommes, loin de laisser partir leur prisonnier, ne voulurent pas même découvrir l'endroit où ils le tenoient caché. Le Roi, indigné de leur refus, les fit reserrer dans
la

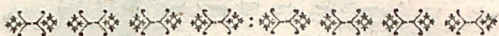
*) C'est le même qui gagna la bataille de *Poitiers* & qui facilita la prise de *Calais*.

la tour de Londres, d'où ils trouverent le moyen de s'échapper, & de se réfugier dans l'Abbaye de *Westminster*, qui, comme toutes les autres maisons religieuses, étoit alors un asyle inviolable. Ils y restèrent jusques à ce que le Duc de *Lancastre*, ayant appris le lieu de leur retraite, forma le dessein de les en faire sortir. Il envoya pour cet effet cinquante hommes d'armes, qui s'emparèrent de *Scakel*, & le traînèrent pour la seconde fois à la tour. Quant à *Robert Hau-le*, il s'étoit retiré au fond de l'Eglise vers l'autel, où il étoit entouré & défendu par les religieux: ce qui n'empêcha point les soldats, après l'avoir sommé inutilement de les suivre, de l'attaquer & de le poignarder au pied de l'autel même.

L'Archevêque de Cantorbery, averti de ce qui s'étoit passé, lança sur l'heure les foudres de l'excommunication tant contre ces violateurs du sanctuaire que contre le Roi même, la Reine-mère, les oncles du Roi, & notamment le Duc de *Lancastre*. Cette affaire, au bout d'un an, ayant pourtant été arrangée par le crédit de graves & vénérables personnages, il fut convenu que *Scakel* sortiroit de la tour; qu'il découvreroit où étoit le Comte de *Dena* & le mettroit en liberté, sous condition que le Roi lui don-

neroit des terres pour la valeur de cent marcs de revenu annuel, lui paieroit cinq cents marcs comptant pour tenir lieu de la rançon si long-temps attendue; & qu'en outre, Sa Majesté, pour réparation du tort fait à l'Eglise, fonderoit à perpétuité une Communauté de six Prêtres, chargés de prier pour le repos de l'âme du *martyr* que ses Officiers avoient massacré. Mais lorsqu'il fut question, de la part de *Scakel*, de représenter son prisonnier, on fut bien étonné de le retrouver dans la personne du domestique qui servoit depuis long-temps ce même Gentilhomme Anglois, & qui malgré la dureté de son maître, non seulement n'avoit point voulu manquer à la parole qu'il lui avoit donnée, mais l'avoit constamment & suivi & servi, tant dans la tour de Londres que dans l'Eglise, où il avoit été forcé de chercher un asyle conjointement avec *Robert Haule*.

Le mot de la première E'nigme de la neuvième collection est *l'illusion*, celui du Logogryphe est *veau*, duquel la tête, qui est *v*, ôtée, il reste *eau*.



E' N I G M E S.

Air: *Réveillez-vous belle, &c.*

JE suis d'une taille légère;
J'ai le corps presque transparent;
Je passe pour être la mère
Et du plaisir & du tourment.

Je ne suis guères sans compagnes;
Chacune d'elles vaut son prix.
On me voit peu dans les campagnes:
De moi les grands sont plus épris.

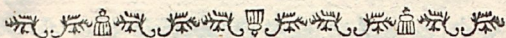
Me livrer à qui me desire
Est mon ordinaire façon:
Mes amans sont comme en délire,
J'en tire de l'or à foison.

Pour jouir de ce que l'on aime
On risque, & souvent il en cuit;
Je cause joie ou peine extrême
A qui passe avec moi la nuit.

Par M. le CH. H. - -



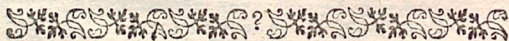
BOUTS



BOUTS RIMÉS EN ENIGMES.

Je suis composé de deux - mots,
 Je fais l'amusement des - - fots,
 Quelquefois celui du - - génie.
 Eh! dans quelle étrange - - manie
 N'ai-je pas plongé l' - univers?
 Je suis une aimable - - folie
 Synonyme de mauvais - - vers.
 C'est moi qu'un Poète - - pervers,
 Par une piquante - - ironie,
 Joua dans une - - Comédie,
 Puisse-t-il être après sa - - vie,
 Pour avoir montré mes - - travers,
 Bien houspillé dans les - - enfers!

Par le même.



ARTICLE II.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

DICTIONNAIRE portatif des Arts &
 Métiers, contenant en abrégé l'histoire, la
 description & la police des Arts & Mé-
 tiers

tiers, des Fabriques & Manufactures de France & des Pays Etrangers; deux volumes in-8. A Paris, chez LACOMBE, Libraire, 1766: avec approbation & privilège du Roi. Prix 9 liv. relié.

LES arts & métiers sont d'une si grande utilité dans la société; nous en retirons tous les jours tant d'avantages & tant d'agrémens nous avons si souvent besoin de leur secours, qu'il n'est personne qui ne desiré connoître leur origine, leurs progrès, leurs divers établissemens, les procédés qu'ils emploient pour satisfaire nos goûts & nos besoins, & même les réglemens qui ont été faits pour assurer une bonne fabrication & mettre les acheteurs à l'abri de la fraude. Tels sont les motifs qui ont donné naissance à ce Dictionnaire, qui renferme les descriptions de plus de deux cents arts, traités avec plus ou moins d'étendue, suivant leur importance ou leur utilité, ou suivant la nature des secours qu'on a été à portée de se procurer.

On trouve dans la préface une indication des ouvrages qui ont été consultés, ainsi que les noms de plusieurs savans & amateurs qui ont contribué à l'exécution de ce Dictionnaire. Nous ne pouvons nous arrêter sur la mul-

multitude de choses auffi curieufes qu'utiles qu'il renferme; ainfi nous nous bornerons à tracer une esquiffe de l'art de faire la Porcelaine, par où l'on pourra juger de la marche générale de l'ouvrage. Cet article eft de la compofition de M. *Baumé*, Apothicairre à Paris, qui a eu occafion de faire des travaux particuliers fur cet art & fur beaucoup d'autres. Ce Savant a fourni tous les arts qui dépendent de la Pharmacie & une grande partie de ceux qui tirent leur origine de la Chymie; les excellents ouvrages qu'il a donnés fur ces deux fcienccs, & qui ont été fi bien accueillis du public, font de fûrs garans de l'exaétitude qui doit régner dans fes descriptions.

Les Orientaux, dit M. *Baumé*, font depuis très-long-temps en poffeffion de l'art de faire la vraie Porcelaine, qui fuivant la définition qu'on en trouve ici, doit être regardée comme une poterie de terre blanche & demi-transparente. C'eft au Japon que l'on a excellé dans cet art; c'eft de là qu'eft fortie la plus belle Porcelaine; & en effet, l'ancienne Porcelaine du Japon eft celle qui eft encore la plus eftimée.

On a été long-temps à travailler en Europe, pour imiter la Porcelaine des Indes; mais on a d'abord formé des poteries qui n'avoient que l'apparence de la Porcelaine.

Ce

Ce n'est que depuis environ un siècle qu'on est parvenu, dans certaines parties de l'Europe, à former de la Porcelaine aussi belle & aussi bonne que celle des Indes.

Il paroît que ce sont les Saxons qui, en Europe, ont fait les premiers de la vraie Porcelaine, mais qui néanmoins est d'un autre genre que celle des Indes, quoiqu'assez bonne. Dans certains endroits de l'Allemagne on en fait qui imite assez bien celle de Saxe, quoique souvent inférieure en beauté. A leur imitation les François ont établi plusieurs manufactures de cette magnifique poterie. Jusqu'à présent, il n'en existe aucune dans laquelle on fasse de la Porcelaine qui soit semblable pour la solidité à celles de la Chine, d'Allemagne & de Saxe. Celles qui se fabriquent à Saint-Cloud, à Chantilly, à Villeroy, à Orléans, ne sont que du verre tendre, mêlé de matières terreuses blanches, dispersées & mal combinées dans le verre fondu; elles sont d'une très-grande fusibilité au feu. Mais les nouvelles expériences que M. *Macquer*, de l'Académie Royale des Sciences, a faites par ordre du Roi, dans la manufacture Royale de Porcelaines de France, établie à Sévres, donnent la certitude que cette manufacture, dont les ouvrages surpassent en beauté tout ce qui a été fait jus-

jusqu'à présent, aura dans peu une Porcelaine égale en solidité à celles du Japon, de la Chine & d'Allemagne.

Après ce détail historique sur les manufactures de Porcelaine, M. *Baumé* examine les qualités intérieures & extérieures qu'elle doit avoir pour être réputée parfaite. Il remarque que les qualités intérieures ne sont sensibles qu'au vrai connoisseur. Il faut, pour les appercevoir, dépouiller pour ainsi dire, la Porcelaine de tout ornement extérieur, & en examiner les fragmens dans leur cassure. La plus estimée, & qui mérite la préférence à juste titre, est celle dont la cassure présente un grain très-fin, très-ferré, très-compact, qui s'éloigne autant du coup d'œil plâtreux & terreux que de l'apparence de l'émail fondu.

La belle Porcelaine doit avoir une demi-transparence nette & blanche, sans cependant être trop claire; il faut qu'elle s'éloigne totalement de l'apparence du verre & de la girasole. Elle doit avoir un enduit dur & brillant, que l'on nomme *couverte*, & qui n'est qu'un crystal net, pur & transparent.

Les qualités extérieures qu'on desire dans la Porcelaine sont une blancheur éclatante & agréable; des couleurs vives, fraîches & bien

bien fondues, des peintures élégantes & correctes, des formes nobles, bien proportionnées & agréablement variées; enfin de belles sculptures, dorures & gravures & autres ornemens de ce genre. Les Porcelaines de la manufacture Royale de France possèdent ces qualités supérieurement à toutes les autres.

La bonne Porcelaine doit soutenir alternativement, sans se casser ni se fêler, la fraîcheur de l'eau prête à geler, & le degré de chaleur de l'eau bouillante, du café, du bouillon, du lait bouillant qu'on y verse brusquement. Elle doit rendre, quand on en frappe des pièces entières, un son net & timbré qui approche beaucoup de celui d'un vase de cuivre ou d'argent. Ses fragmens jettent sous les coups de briquet des étincelles vives & nombreuses, comme le font les pierres à fusil. Enfin elle soutient le plus grand degré de feu, celui d'un four de verrerie, par exemple, sans se fondre, sans se boursoufler, sans y devenir sèche & friable, en un mot, sans être altérée d'une manière sensible.

Ainsi la Porcelaine diffère essentiellement de la faïence, 1). par sa dureté & sa solidité; 2). par sa pâte qui est parfaitement blanche & demi-vitrifiée; 3). par sa trans-

Rec. X.

D

pa-

parence; 4). par sa couverte qui est cristalline & transparente, au lieu que celle de la faïence n'est que de l'émail blanc, comme on peut le voir dans ce Dictionnaire, au mot *Faïancier*, où l'art de fabriquer la faïence est expliqué dans toutes ses parties.

Il n'entre qu'un petit nombre de matériaux dans la bonne Porcelaine; celle de la Chine n'est composée que de deux substances, l'une que l'on nomme *kaolin* & l'autre *pétunt-sé*. Ainsi, pour pouvoir fabriquer ici de la Porcelaine semblable à celle des Indes, il falloit commencer par étudier la nature de ces deux substances & examiner s'il s'en trouve de semblables en France. Les Naturalistes ont été la-dessus fort partagés d'opinions. M. *Baumé* fait voir, d'après les expériences, que le kaolin de la Chine est semblable en tout aux argilles blanches que l'on trouve en France, mais qui sont rarement assez exemptes de matières étrangères pour demeurer très-blanches malgré l'action du feu. Le pétunt-sé est un vrai *spath fusible*, de même nature que ceux qu'on trouve en quantité dans différens endroits du Royaume. Ainsi nous avons en France les vrais matériaux de la Porcelaine des Indes; mais pour imiter parfaitement la transparence de la Porcelaine du Japon & de

de la Chine, il faut ajouter à ces matériaux une certaine quantité de fable, de caillou, ou de quartz. La pâte de Porcelaine doit être faite de la manière suivante.

Pour débarrasser l'argille blanche de son fable & des autres matières étrangères, on la délaye dans un baquet avec une grande quantité d'eau, en l'agitant avec un bâton, on la laisse reposer un moment, afin que le plus grossier tombe au fond du baquet: on passe l'eau trouble & comme laiteuse au travers d'un tamis de soie moyen: on reverse de l'eau sur le marc qui reste dans le vaisseau, & on l'agite comme la première fois. On passe ensuite la liqueur de la même manière, & on continue ainsi de suite jusqu'à ce que l'on ait tiré toute la partie fine de l'argille; alors on laisse reposer toutes ces liqueurs troubles: on rejette l'eau comme inutile lorsqu'elle s'est bien éclaircie. On ramasse ensuite l'argille qui s'est déposée, & on la fait sécher.

On broye le *spath-fusible* ou *pétunt-sé* dans un moulin, entre deux meules de grès, avec de l'eau; lorsqu'il est suffisamment broyé on le lave comme l'argille, afin d'en séparer les portions grossières qui auroient pu échapper à la meule, & on le fait sécher.

On prépare le sable, les cailloux & le quartz de la même manière que le pétunt-sé, si l'on veut faire entrer de ces matières dans la Porcelaine.

Lorsqu'on a ainsi toutes les matières lavées & broyées, on les mêle ensemble dans des proportions convenables, le plus exactement qu'il est possible, & on en forme avec de l'eau une pâte qui doit avoir une consistance propre à pouvoir se pétrir commodément entre les mains sans s'y attacher. C'est avec cette pâte qu'on fait les pièces qui se fabriquent au tour ou dans les moules. Le tour à faire la Porcelaine est semblable à celui du faïancier & du potier de terre, & les pièces s'y traitent de la même manière; il faut voir dans l'ouvrage la description de ce travail, dont tout le détail est curieux.

Les pièces qui sont d'une forme à ne pouvoir être tournées, se moulent par le procédé suivant.

On prend une certaine quantité de pâte, on l'étend sur une peau de mouton qui a été mouillée & bien exprimée; on étend cette pâte avec un rouleau de bois à une épaisseur convenable. Si l'on veut faire un plat, on met cette pâte dans un moule de plâtre, composé de deux pièces, dont l'une doit former l'intérieur du plat & l'autre l'extérieur.

rieur. On arrange la pâte dans une des pièces, le plus exactement qu'il est possible, & on remet la seconde pièce par-dessus. On appuie d'abord légèrement, & ensuite on ferre le moule davantage par le moyen d'une presse, pour en faire sortir le superflu de la pâte, qu'on a soin de couper à mesure.

Lorsque la pièce est assez sèche pour qu'on puisse la tirer commodément sans la briser, on en répare les petits défauts avec de la *barbotine* qui se fait avec de la pâte de Porcelaine délayée avec de l'eau en consistance de bouillie claire; on la polit ensuite avec un pinceau de poil de lièvre trempé dans l'eau.

Les figures, les statues, les bustes dont on orne les appartemens, sont faits également dans des moules de plâtre; on les travaille aussi à la main avec divers ébauchoirs, de la même manière que les modelleurs en terre glaise ou en cire exécutent les ouvrages de ce genre.

Quand les pièces sont parfaitement séchées & bien réparées, on les fait cuire dans des étuis ou espèces de creusets destinés à garantir les pièces, en cuisant, des gouttes de verre & de la flamme du bois qui ternit la blancheur de la Porcelaine; ces étuis se

nomment *gazettes*. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des diverses espèces de fours chinois & françois dont l'Auteur donne la description.

Les pièces étant cuites au degré convenable, on laisse refroidir le four pendant deux ou trois fois vingt-quatre heures; on retire les pièces de leurs gazettes, & en cet état, on les nomme *biscuits*. C'est sur ces pièces ou biscuits que l'on met la couverte de crystal. On broye ce crystal dans des moulins pour le réduire en poudre impalpable, & dans cet état de finesse il forme avec l'eau une bouillie très-claire. On verse de cette bouillie sur toutes les pièces de porcelaine, en ayant soin qu'il y en ait également partout, & on laisse sécher cet enduit; alors on les met, comme la première fois, dans un four, où le crystal se fond sur toutes les pièces & y forme la couverte.

Lorsque la porcelaine est dans cet état, on l'orne de peintures & de dorures par des procédés semblables à ceux de la *peinture sur email*, qui est traitée à son article dans ce Dictionnaire.

L'Arrêt du Conseil du 17 Février 1760 étant le principal règlement qui ait paru jusqu'à présent sur la fabrication de la Porcelaine en France, on en a inséré l'extrait à la

la

la fin de cet article, dont nous ne faisons qu'indiquer sommairement les principaux objets: mais c'en est assez pour faire voir que les arts & métiers sont traités dans cet ouvrage d'une manière très-satisfaisante; que les descriptions sont d'une étendue convenable; qu'elles sont faites avec beaucoup de clarté & de précision, & par des personnes très-instruites.

Ce Dictionnaire des Arts & Métiers est destiné à faire suite avec le *Dictionnaire raisonné d'Histoire Naturelle*, par M. Valmont de Bomare, imprimé du même format & du même caractère. L'un met sous les yeux du lecteur toutes les richesses de la nature dans leur simplicité primitive & originale; l'autre les lui montre embellies, perfectionnées, appropriées à notre usage par les efforts du génie & par les travaux de l'industrie. Le *Dictionnaire de Chymie*, qui paroît en même temps chez le même Libraire, peut être regardé comme le complément de l'histoire de la nature & des arts, puisqu'il en explique les agens secrets, les ressorts & les principes. C'est dans cet ouvrage que l'on trouve l'analyse de la nature, qui, dans le Dictionnaire d'Histoire Naturelle, est présentée telle qu'elle se montre à nous, & dans le Dictionnaire des Arts & Métiers telle que

nous l'affujettissons & façonnons pour nos besoins & pour nos plaisirs.

HISTOIRE des progrès de l'esprit humain dans les Sciences exactes & dans les Arts qui en dépendent ; par M. SAVERIEN : in-8. de près de 600 pages. A Paris, chez LACOMBE, Libraire, prix 5. liv. relié.

M. Saverien s'est presque uniquement occupé, depuis plus de vingt années, de l'étude de l'histoire des Sciences exactes. Il a déjà publié en 1753, un *Dictionnaire universel de Mathématique & de Physique*, en deux volumes in 4. qui contient l'origine & les progrès de ces sciences, & les révolutions qui leur sont arrivées jusqu'à nos jours. On connoît déjà son *histoire des philosophes modernes*, dont il fait imprimer tous les ans un volume. Et voici aujourd'hui une histoire des Sciences exactes, dont l'objet paroît être principalement d'inspirer le goût de ces sciences aux jeunes gens & aux gens du monde.

Rien n'est plus propre en effet à remplir ce dessein, qu'un ouvrage où l'on prend les sciences dans leur simplicité primitive, & pour

pour ainsi dire, dans leur berceau, pour suivre ensuite leur développement & leur accroissement successifs, leurs applications aux différens usages de la vie, & où on les voit enfin parvenir au degré d'élévation où elles ont été portées par les travaux des modernes. Pour donner une idée de la manière dont ce travail est exécuté, nous choisissons *l'Arithmétique*.

L'origine de cette science des nombres, se perd dans l'antiquité la plus ténébreuse; on en attribue l'invention aux Indiens; mais on ne fait point en quoi consistoit cette invention. Les Grecs puisèrent chez eux les connoissances qu'ils avoient sur l'arithmétique, & leurs Philosophes ajoutèrent à ces connoissances leurs réflexions particulières. C'est une chose étonnante que les Historiens ne nous aient pas instruits de ce que l'arithmétique étoit entre les mains des Philosophes. On fait seulement que *Pithagore*, cinq cens ans avant *Jésus-Christ*, cultiva particulièrement cette science; il inventa une table contenant la multiplication des nombres depuis 1 jusqu'à 10, & qui est connue aujourd'hui sous le nom d'*abaque*. Ensuite au lieu de s'attacher à suivre les vrais progrès de l'arithmétique, il s'appliqua à chercher dans les nombres de prétendus rap-

ports mystérieux. Et cette doctrine superstitieuse eut tant de crédit parmi ses disciples & ses sectateurs, qu'on en a retrouvé des traces jusqu'à nos jours dans le préjugé sur les septièmes années de l'âge de l'homme, qu'on a appellées *années climatériques*.

Platon & *Euclide* qui parurent un siècle après *Pithagore*, connoissoient les quatre règles de l'arithmétique; ils extrayoient les racines quarrées & cubiques, & formoient des proportions. *Nicomaque*, qui parut ensuite, inventa le nombre *poligone*, c'est-à-dire, une progression arithmétique qui commence par 1, & dont les unités peuvent être rangées en figures géométriques. Cette belle découverte passa pour une remarque stérile, dans un temps où tous les esprits ne s'occupoient qu'à de vaines spéculations sur les propriétés des nombres.

Enfin cent quatre-vingt-sept ans avant *Jésus-Christ*, *Archimède*, le plus grand génie de l'antiquité, s'attacha sérieusement aux progrès du calcul arithmétique. Il connut sans doute l'invention de *Nicomaque* sur les nombres polygones; il possédoit aussi tout l'art des progressions, art tellement ignoré de son temps, que quelques Savans ne croyoient pas qu'on pût exprimer en nombres une quantité considérable. Dans une con-
ver-

versation qu'ils eurent avec lui, ils parlèrent de cette prétendue impossibilité. *Archimède* répondit qu'il n'y avoit point de quantité, fût-elle composée d'un nombre infini de parties, qu'on ne pût exprimer par des nombres. On n'osa pas rire de cette réponse, quoiqu'on la trouvât absurde; mais un mauvais plaisant crut avoir bien répliqué, en lui demandant s'il évalueroit le nombre des grains de sable qui sont au bord de la mer. Ce railleur ignorant s'applaudissoit de sa demande: il fut bien étonné quand *Archimède* s'engagea à trouver un nombre; qui non-seulement exprimeroit le nombre des grains de sable qui peuvent être au bord de la mer, mais encore celui des mêmes grains dont on pourroit remplir l'espace de l'univers jusqu'aux étoiles fixes; & il prouva ce qu'il avançoit, en faisant voir que le cinquantième terme d'une progression décuple croissante satisfaisoit à son engagement. Ce fait peut donner lieu de présumer qu'*Archimède* a inventé les progressions; car si on en eût fait avant lui la découverte, on en trouveroit quelque usage ou quelque application.

Douze siècles s'écoulèrent ensuite sans qu'on parlât des progressions; ce ne fut qu'au commencement du onzième siècle qu'on les vit renaître à l'occasion de l'invention
du

du jeu de *tric-trac* & du jeu d'*échecs*, dont il faut voir l'histoire dans l'ouvrage de M. *Savérien*. Il est certain, dit-il en finissant, que c'est à un Arithméticien qu'on doit le jeu d'*échecs*; car il ne faut compter pour rien le témoignage des Poètes, qui en font honneur à *Palamède*, lequel l'inventa, dit-on, pour délasser les Grecs rebutés des longueurs du siège de Troye.

Quoiqu'il en soit, la connoissance des progressions fournit la solution de plusieurs problèmes qui paroissent insolubles. Tel étoit celui qu'avoit proposé *Zénon*, qui par un raisonnement très-captieux, paroissoit prouver qu'il n'y a point de mouvement; & celui par lequel on détermine l'espace que doit parcourir un corps qui se meut & se mouvra éternellement par un mouvement retardé.

Un Arithméticien Grec, nommé *Maunet Mascophule*, fit en 1400 un autre usage des progressions. Il rangea des nombres dans un carré en progression, & trouva que les sommes des colonnes horizontale & verticale & celle de la diagonale étoient égales. Cette curiosité arithmétique qu'il nomma *carré magique*, a été depuis l'objet des recherches de MM. de *Mexiriac*, *Stifel*, *Freniele*, *Poignard*, *la Hire*; & dans cet exercice on dé-

découvrit une règle pour trouver en combien de manières on peut varier diverses quantités, en les prenant une à une, deux à deux, trois à trois, &c. c'est par le moyen de cette règle, que le *P. Presiel*, géomètre a fait voir que ce vers latin

Tot tibi sunt dotes Virgo, quot sidera caelo,

peut- être varié en trois mille trois cent soixante & treize manières, sans cesser d'être vers. Voilà de ces choses singulières, qui suivant la remarque de l'Auteur, peuvent nous donner une idée de ce que peut la nature, par la combinaison de ce nombre infini d'êtres qui la composent.

Mais quels étoient les caractères dont on faisoit usage pour exprimer les nombres ? Ce point curieux de l'histoire a été suivi avec assez de soin par les écrivains. On voit dans cet ouvrage que les chiffres dont nous servons aujourd'hui, sont tous originellement formés de lignes droites & du cercle; ils ressembloient d'abord un peu aux caractères grecs, mais à mesure que l'art d'écrire s'est perfectionné, ils ont acquis la forme que nous leur voyons actuellement.

L'usage de ces caractères si simples, facilita beaucoup les opérations de l'arithmétique;
&

& cette facilité donna lieu à de nouveaux artifices dans le calcul. Vers 1460, *Regiomontan* introduisit une méthode d'éviter les inconvéniens des fractions ou nombres rompus, en se servant de fractions de 10 100 1000 parties, qu'il appella *arithmétique décimale*. Cette manière de calculer paroissoit à peine, que le Baron *Neper* publia une nouvelle arithmétique, à laquelle il donna le nom de *rabdologie*. Elle consiste à faire les calculs avec de petites baguettes en forme de pyramides rectangulaires, dont chaque face contient une partie de la table ordinaire de la multiplication. C'est de cette idée qu'est dérivée la *machine arithmétique* du grand *Pascal*, que M. M. *Grillet* & *Perroult* ont voulu simplifier depuis. Mais malgré leurs recherches, la machine arithmétique est restée sans usage. Il faut, dit M. *Savérien*, laisser ces secours à ceux qui veulent compter sans avoir des yeux, comme l'a fait M. *Anderson*, lequel a rempli avec distinction une chaire de Professeur de Mathématiques à Cambridge, quoiqu'aveugle dès l'âge de douze mois.

Pendant qu'on perfectionnoit la rabdologie de *Neper*, le Docteur *Wallis* mit au jour l'*arithmétique des infinis*, qui est l'art de trouver la somme d'une suite composée d'une infini-

finité de termes, & *Pascal* imagina en 1664, de joindre les deux progressions arithmétique & géométrique. Il forma par cette réunion un triangle qu'il appella *triangle arithmétique*, lequel a plusieurs belles propriétés, dont la principale est de donner la combinaison des nombres toute faite.

Ces succès engagèrent plusieurs Mathématiciens à étudier les rapports des nombres, pour faciliter l'art du calcul. M. *Weigel* crut pouvoir le simplifier, en n'y employant que trois caractères; & il publia en effet en 1687 son *arithmétique tétraëtrique*, ainsi nommée parce qu'on n'y emploie que les caractères 1, 2, 3 & 0. Mais l'illustre *Leibnitz* poussa cette recherche encore plus loin. Il inventa au commencement de ce siècle une *arithmétique binaire*, dans laquelle il ne fit usage que des caractères 1 & 0, pour exprimer tous les nombres.

On n'a pas suivi cette idée de *Leibnitz*; & l'arithmétique binaire n'a pas fait d'autres progrès. Les Mathématiciens se sont contentés de faire diverses applications de l'arithmétique commune. De-là sont nées deux arithmétiques; l'une qu'on a appelée *arithmétique calculatoire*, n'est autre chose que l'art de calculer avec des jettons; l'autre a été appelée *arithmétique divinatoire*, parce qu'en

qu'en déguisant certaines opérations, on paroît par son moyen deviner plusieurs choses. M. *Savérien* en donne quelques exemples, qui consistent à deviner le nombre qu'un homme a pensé; où est le nombre impair des jettons dont on auroit pris une certaine quantité dans chaque main; nommer la personne qui aura pris une bague en secret & même déterminer la main, le doigt & la jointure où cette bague aura été mise. Ces détails sont curieux, mais il seroit trop long de les rapporter ici, & nous sommes obligés de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage même. Il nous a paru bien écrit & aussi amusant qu'instructif. L'Auteur y a ajouté deux tables très-amples; l'une des matières, l'autre des Auteurs, pour qu'on puisse trouver tout d'un coup les choses qu'on desire connoître.

L'édition est très-belle, tant pour le caractère que pour le papier, & enrichie d'une estampe dessinée par M. *de Seve*, auquel nous devons toutes les belles planches du grand ouvrage de M. *de Buffon*. Cette estampe, placée au frontispice, représente l'histoire vêtue avec une noble simplicité, qui grave sur le marbre les noms des savans Mathématiciens, dont un génie lui présente les portraits. Elle est gravée par M.

Maf-

Massard, & fait honneur à ces deux Artistes.

LES Mémoires du Marquis DE SOLANGES; avec cette épigraphe:

Mon fils, à vos vertus faites - vous reconnoître.

*Mélanide, scène dernière,
Chez L'ESCLAPART, quai de Gefvres, & la
veuve DUCHESNE, deux parties in - 12.*

LA première partie de ces Mémoires est divisée en lettres, entre le jeune Marquis de Solanges, *Saint-Félix*, son camarade, le Baron, son oncle, & M. de *Juliers*, ami du Baron.

Le Marquis de Solanges est demandé à Bruxelles par son oncle. Il part, laisse *Saint-Félix* à Paris & lui écrit les particularités de son voyage. La seconde lettre, qui est de *Saint-Félix*, contient une petite description d'un autre voyage qu'il a fait à la campagne. Elle finit par une réflexion qui annonce son caractère.

“ Cher Solanges - - ménages un peu ton oncle. C'est un honnête homme qui t'aime de tout son cœur, & que j'aime de tout le mien à cause de cela. Il tire vanité d'une haute naissance; c'est un préjugé ridicule

E

fans

sans doute, mais souvent nécessaire. Un homme qui parle sans cesse de la gloire de ses ayeux, ne voudroit pas devenir la honte de sa postérité. „

Solanges trouve chez son oncle *M. de Juliers*, dont l'air respectable & intéressant le prévient. Il brûle d'être son ami, ce n'est plus qu'à lui qu'il veut plaire; il jette en ce moment les premiers regards sur son cœur pour le rendre digne de *M. de Juliers*.

Son oncle le présente à cet homme estimable. L'amitié est jurée de part & d'autre, & *Solanges* invite *Saint-Félix* à venir la partager. *M. de Juliers* apprend à son jeune ami tous les malheurs du Marquis de *Solanges* son père.

Dans un voyage que le Marquis fait à la cour du Prince de - - il devient amoureux de la Comtesse *Caroline*, fille du Comte de *Wan*. - - Les deux familles consentent à leur union, excepté le grand-père de *Caroline*, qui l'a promise à un favori du Prince *Adolphe*. Ce détestable Prince l'a demandée lui-même dans le dessein de la posséder du consentement de ce lâche ministre de ses plaisirs. Une circonstance malheureuse sépare les deux amans pour quelque temps. Ils se revoient enfin à Paris, théâtre ordinaire des aventures romanesques. Leurs pères con-

sen,

sentent à les unir, mais secrètement, à cause de l'ayeul de *Caroline*.

La veille du jour où le mariage doit être célébré les deux amans se trouvent ensemble. Ils n'ont avec eux que leurs desirs; l'amour les trahit, ils succombent & goûtent des plaisirs anticipés qui doivent leur coûter bien des larmes. La porte étoit restée ouverte. "Ils avoient oublié les précautions qu'ils auroient du prendre pour rendre leur faute secrète. S'ils eussent pû y songer, ils ne l'auroient pas commise.,"

Le Prince *Adolphe* les surprend & se retire sans être apperçu. Le soir même il trouve *Caroline* au bal. D'après ce qu'il a vu il ne la regarde que comme la maîtresse de *Solanges* & se permet les derniers outrages. Le Marquis accourt à ses cris; il devient furieux, demande inutilement satisfaction à ce Prince, le frappe de son gant au visage, & est obligé de se sauver pour éviter les suites de cet emportement.

Adolphe, par la mort de son père, prend possession de ses Etats; il fait enlever *Caroline*. Le malheureux *Solanges* apprend cette nouvelle, & meurt de chagrin.

Cette triste histoire, racontée avec intérêt par M. de *Juliers*, remplit le cœur du jeune *Solanges* d'une mélancolie sombre qu'on

ne croit pouvoir dissiper qu'en le faisant voyager. Ils partent accompagnés de *Saint-Félix*.

M. de *Juliers* veille à l'éducation de son jeune ami sans qu'il puisse s'en appercevoir. Ils sont à la Haye. Il le fait manger à table d'hôte, parce qu'il est bien aisé de voir comment *Solanges* se comportera au milieu d'un si grand nombre de personnes inconnues. Un des convives montre beaucoup d'esprit, mais il profite trop de la liberté du pays pour parler ouvertement sur les gouvernemens & sur la religion.

„ Comment voulez-vous, disoit-il, que je me détermine sur ce que je dois croire? Je trouve presque par-tout la religion confondue avec le cérémonial, les Ministres avec la doctrine. - - Si j'examine les Docteurs de toutes les sectes, la fourbe & l'astuce couvrent tous les pièges qu'ils me préparent. - - Ce n'est pas mon salut, c'est leur gloire qu'ils cherchent. - - Si je vais consulter les Philosophes, l'un me parlera de forces, l'autre de chances, &c. chacun se moquera des autres, je me moquerai peut-être de tous, mais je n'en serai pas plus avancé.

“ Eh quoi, dis-je, (M. de *Juliers*) à ce sceptique, vous pouvez rester un instant dans
une

une incertitude si cruelle sur la chose qu'il vous importe le plus de savoir. - - L'instinct moral suffit pour repousser les idées que les hommes veulent nous donner de la Divinité. Ne consultez que votre cœur, il est plus fait pour le sentir que l'esprit n'est fait pour le comprendre. - - Ce que vous dites, répond le convive, touche le cœur mais n'éclaire point l'esprit. S'il me convainc de la nécessité d'une religion, il ne m'enseigne point celle que je dois préférer. „ Il faut voir la réponse de M. de Juliers, & même toute la lettre dans l'original.

La lettre suivante contient une des premières erreurs de *Solanges*. C'est encore dans l'ouvrage même qu'il faut lire les moyens dont se sert M. de *Juliers* pour le ramener à ses devoirs. Les tendres soins, la douce persuasion, les suites funestes du crime, les magnifiques récompenses de la vertu vivement représentées, tout est employé avec une adresse extrême & une parfaite connoissance du cœur humain.

Saint - Félix, qui voyoit en ce moment avec douleur les fautes de son ami & la perte entière de sa confiance, prend la triste résolution de le quitter après lui avoir laissé une lettre remplie des plus tendres reproches.

Le Baron, qui est instruit de sa fuite, blâme l'excès de sa sensibilité.

“ L'amitié, dit-il, doit avoir plus de force & de générosité. C'est un état continuel d'épreuves & de patience. - - C'est un bien trop précieux pour qu'il ne soit pas mêlé de quelques peines. Lorsqu'un ami s'est dévoué à l'ami que son cœur a choisi, dès ce moment il ne doit rien excepter des sacrifices qu'il est toujours prêt à lui faire. Sa fortune, ses penchans, son amour-propre, son bonheur. - - Son bonheur! Eh! peut-il en connoître d'autre que celui de son ami? Il s'en occupe sans cesse, il y travaille sans relâche, malgré tous les obstacles, malgré lui-même. Il fait effuyer ses froideurs, ses injustices, ses mépris, ses injures, son ingratitude même, plutôt que de renoncer à l'espoir de le rendre heureux; ce qu'il ne peut gagner par ses conseils, il l'obtient par ses larmes; ce qu'il ne peut empêcher par ses reproches, il l'arrête par ses cris. Il se jette à ses pieds, s'attache à ses habits. - - Ah! qu'un ami est grand dans cette posture humiliée. - - Si quelque vertu peut opérer des miracles, c'est à l'amitié qu'ils sont réservés; elle ne transporte pas les montagnes, mais elle les applanit, &c. „

Saint-

Saint-Félix, marchant la nuit, & trop occupé de ses tristes réflexions, se laisse tomber dans une mine de tourbe & se casse le bras. Quelques ouvriers le transportent dans un château voisin. Il y reçoit toutes sortes de secours. *M. de Maubrai*, maître de ce château, n'accueille pas moins *M. de Julliers* & *Solanges*, qui se rend aux charmes, & plus encore aux belles qualités de l'aimable *Sophie*, sa belle-fille. Cette passion développe toute la vivacité du caractère de *Solanges*. Le mariage est proposé & accepté avec joie. Il faut voir encore dans l'original avec quelles grâces, quelle aimable simplicité toutes les circonstances de cet amour sont présentées. Il y a sur-tout une lettre où les jeux innocens des deux amans sont peints avec une naïveté pleine d'intérêt.

Un obstacle présenté par l'Auteur de la manière la plus touchante s'oppose à la conclusion du mariage.

La seconde partie de ces *Memoires* n'est point en lettres; mais l'Auteur se justifie de l'avoir mise en récit. On ne fait si cette façon ordinaire de conter n'est pas plus favorable que le style épistolaire à la rapidité des événemens que contient cette seconde partie.

M. de *Juliers* paroît à *Solanges* la seule cause de son malheur. Il court à lui résolu de lui ôter la vie ou de perdre la sienne. Son oncle arrive. - - Malheureux - - - c'est ton père. - - *Solanges* tombe évanoui. M. de *Juliers* disparoît, le Baron le suit de près; *Solanges* reste abandonné à son désespoir. *Saint-Félix* arrive. Il essaie de le consoler. Entre autres moyens il lui propose de se rendre à la cour d'*Adolphe* & d'obtenir la liberté de *Caroline* à quelque prix que ce soit.

Solanges apprend que son père a été enlevé. Il ne doute point que ce ne soit encore par l'ordre de ce Prince cruel. Il part sur le champ, même sans voir sa chère *Sophie* ni M. de *Maubrai*, qui a promis à *Saint-Félix* de ne prendre aucun engagement avant leur retour. Les deux amis arrivent au château de K. - - Ils apprennent qu'*Adolphe* est dans une forêt voisine, ils s'y rendent & le trouvent traîné par son cheval; mais leur générosité trahit leur vengeance! Ils ne peuvent se résoudre à lui ôter la vie de sang froid. La suite du Prince arrive. Il reprend ses sens; il ordonne qu'on ait toutes sortes d'égards pour ses libérateurs.

Ils lui sont présentés le lendemain. *Solanges* se découvre, il demande la liberté de sa

sa mère. Le Prince, après un instant de silence, la lui accorde. Elle le reçoit avec assez d'amitié, mais elle lui avoue qu'elle a renoncé au Marquis de *Solanges* pour céder à la tendresse d'*Adolphe*. Le Prince les renvoie désespérés. Ils reviennent chez le Baron, y trouvent M. de *Juliers*. Quelle affreuse nouvelle il leur apprend! Leur douleur est peinte avec les couleurs les plus fortes; elle se change en une sombre mélancolie qui pénètre jusqu'au fond de leur cœur.

Ils forment le dessein de finir leurs jours dans la retraite & de laisser tous leurs biens à *Saint-Félix*. Il découvre leur projet & fait tous ses efforts pour les en détourner. Il apprend en ce moment que le Prince *Adolphe* est déposé, que son neveu est sur le trône. Il est connu de ce Prince. Il espère ramener *Caroline* à son devoir. Il communique cette idée au Baron, qui ne paroît pas l'approuver. Il part seul. Le Prince le reçoit avec bonté. Il voit la coupable: à peine lui a-t-il exposé le sujet de son voyage que le Baron, qui l'avoit suivi de près, entre & plonge son épée dans le sein de cette malheureuse. - - Quel est son étonnement! Ce n'est pas sa sœur. Cette femme vit encore assez pour leur apprendre qu'A-

qu'*Adolphe* l'a engagée à tromper *Solanges* en passant pour sa mère. Elle donne les moyens de délivrer la véritable *Caroline*, que l'on trouve dans un cachot affreux presque morte de faim. Un Médecin habile prend soin de la rappeler à la vie. Après avoir recouvré ses forces elle part pour aller rejoindre son époux & son fils. *Saint-Félix* l'engage de prendre *Sophie* en passant, mais en arrivant à Bruxelles elles apprennent que les deux *Solanges* sont retirés dans un couvent & qu'ils doivent prononcer leurs vœux le lendemain. Ils ont recours à la protection du Gouverneur, qui leur procure le moyen d'assister à cette cérémonie. Cette situation est bien peinte. *Caroline* se justifie pleinement, & les deux mariages se célèbrent avec la plus grande satisfaction.

En général cet ouvrage est écrit avec une élégante simplicité, des pensées fortes & des expressions délicates. Les événemens sont peut-être trop précipités, mais le lecteur avide ne regardera pas cette rapidité comme un défaut. On eût peut-être aussi désiré une plus grande variété dans les caractères, mais des caractères uniformes peuvent aussi concourir à un intérêt varié. On pourroit demander compte de quelques personnages; mais vraisemblablement l'Auteur

teur se prépare à donner une suite à ces Mémoires.

LARAMEIDE, poëme, par M. RAMEAU.

M. RAMEAU, Auteur de ce poëme est neveu du grand musicien de ce nom. On pourra juger du dessein de ce poëme par quelques details, que nous allons en tirer, pour faire connoître qu'il a encore d'autres titres qui doivent le rendre interessant au public: que celui d'être neveu d'un homme célèbre, voici comme il parle.

J'ai fait plus d'une fois bruit des fruits de ma
verve,

Et je suis sûr encor que dans bien plus d'un lieu
J'ai fait parler aussi de *Rameau* le neveu.

- - - - -
J'entonnai le clairon & la fière trompette,
Je fis pour le hameau raisonner la musette.

- - - - -
Avant *Rameau* peut-être on auroit pu me voir
Paroître avec éclat dans le rang du savoir.

M. *Rameau* se plaint de ce que, malgré les talens qu'il a montrés dans la double carrière de la poésie & de la musique, il ne vit pas dans l'aisance que devroient lui procurer ses succès.

Moi, dont jamais le gain n'égala la dépense,
Et qui connois encor la parfaite abstinence.

Mais

Mais de loin qui croira qu'un Auteur de mon nom
Ne tient pas dans Paris la meilleure maison?

— L'Auteur se croit en droit de demander
la récompense de ses talens & de ceux de
son oncle, dont il fait par-tout un juste
éloge; c'est à-peu-près le sujet du premier
chant, qu'il appelle ses *Objections*.

Dans le second, intitulé *la Défense du
goût*, M. Rameau combat le système de
M. Rouffeau de Genève sur la musique. Il
revient à ses *objections* dans le troisième
chant, c'est-à-dire, à son peu d'aisance
que le nom qu'il porte devoit faire dispa-
roître,

Il faut, selon les siens, une honnête retraite;
Le Ciel qui nous fit naître en contraste la dette.

Ce n'est pas la faute de M. Rameau si
son étoile ne lui a pas été plus favorable.
Fils & neveu de deux hommes à talens, il
a cherché de bonne heure à s'avancer dans
le monde par la même voie.

A l'âge de vingt ans, ayant perdu ma mère,
Je me trouvai contraint sous les loix de mon père,
Pour les autres si bon, de moi trop exigeant,
De quitter la maison sur la foi du talent.
Il semble que le Ciel m'ait fait pour ses revers;
Connoissant mon devoir le les ai tous soufferts.

Sans

Sans disputer de rang aux neveux des *Corneilles*
 Ne puis-je rien devoir aux *Rameaux*, à leurs veilles
 Et par quelques bienfaits en ressentir les fruits,
 A titre de neveu comme à titre de fils?
 Peut-être qu'échauffé d'une faveur légère,
 Je chanterois encore après l'oncle ou le père,
 Eprouvant la fortune & des jours tout nouveaux,
 Mes chants pourroient s'accroître & devenir plus
 beaux.

Le quatrième chant est intitulé, *Honneur aux grands, Hommage à l'amitié*. Ici M. *Rameau* rappelle à ses lecteurs le nom des personnes illustres qui l'ont protégé & accueilli.

J'ai sous l'habit du Roi paru six fois en lice;
 L'on fait combien je fus aimé du grand *Maurice*.

La plupart des autres protecteurs de M. *Rameau* ne sont pas d'un rang moins distingué.

Le cinquième chant est appelé *Réponse à tout*. L'Auteur propose à l'Etat divers moyens de lui faire le bien qu'il semble avoir mérité par ses talens & par son nom.

Il est plusieurs moyens par où l'on peut m'en faire.

Sur la caisse lyrique *); ou bien qu'on délibère,
 Sur quelque bénéfice; on me vit eu rabat;
 J'ai la tonsure enfin; j'en aime encor l'état.

Mais

*) Pension sur les fonds de l'Opéra.

Mais il fut marié, dira quelque bonne âme:
Il eut vraiment beau fils, & toute aimable femme.

J'en ai porté le deuil; on vit couler mes larmes;
D'une si digne épouse, en rappelant les charmes,
C'est pour louer ici qui mérita ma foi.

Mais au service encor, si Dieu ne lui pardonne.
Eh bien, qu'est-ce, Messieurs? je n'ai tué per-
sonne.

Quand je montrai du cœur, quand j'eus de la
vertu,

Je fus jaloux d'honneur, non de sang répandu.

Pour l'église (il n'est rien qu'ici je doive taire);
J'ai fait depuis l'épée un an de séminaire.

Sensible à la faveur, en court ou long manteau,
L'on verroit désormais le neveu de *Rameau*,
Sous cet habit pieux, renonçant à la gloire,
Qu'on accorde à mon nom, du moins que je veux
croire,

Je ferai tout entier à mes dix lustres faits,
A l'étude du sage, où je me livrerois.

Attentif & soigneux à donner bons exemples;
Plus qu'en tout autre lieu l'on me verroit aux
temples.

Mais si, pour cet état nulle porte ne s'ouvre,
Je ne vois point l'abus d'un logement au Louvre.

Nous

Nous souhaitions que les vœux de M. *Rameau* soient remplis: ce qui s'est passé il y a quelques années à l'égard d'un parent de *Corneille*, est fait pour donner de la confiance au neveu du grand *Rameau*.

ANNONCES DE LIVRES.

JOURNAL de Rome, ou Collection des anciens monumens qui existent dans cette Capitale & dans les autres parties de l'Italie, représentés & gravés en taille-douce, & expliqués suivant les observations faites sur les lieux, par des Professeurs & des amateurs de la belle antiquité, actuellement à Rome: dédié à MM. *Robert & Jacques Adam*, Architectes Ecoffois. Proposé par souscription. A Paris; chez Nyon, Libraire. 1766 avec approbation & privilège du Roi; in-4.

Dans le courant d'une année, à commencer par la publication du premier volume, on donnera quatre Journaux plus ou moins étendus, mais qui seront toujours au moins de vingt feuilles d'impression, sans compter les planches. Le prix annuel des quatre Journaux sera de quarante-huit livres monnoie de France; les souscripteurs paieront toujours deux Journaux d'avance, c'est-

à-dire, vingt-quatre livres en souscrivant & les autres vingt-quatre livrés en recevant le second Journal; & ainsi de même pour les années suivantes. On pourra souscrire chez les Imprimeurs & Libraires des principales villes de l'Europe.

INSTRUCTION Pastorale de Monseigneur l'Evêque Duc de Langres, sur la religion. A Paris chez Humblot, Libraire, 1766: in-4. de 64 pages.

M. l'Evêque de Langres fait connoître en ces termes le sujet de son instruction Pastorale. " Notre dessein n'est point d'établir toutes les preuves de la religion annoncée par tant de prophéties, attestée par tant de miracles, cimentée par le sang de tant de martyrs, & pour laquelle nous mêmes nous verserions le nôtre, s'il en étoit besoin. Nous parlons à des Chrétiens convaincus que leur croyance est également raisonnable & nécessaire. - - Ce n'est donc pas précisément votre esprit que nous entreprenons d'éclairer; c'est sur-tout votre cœur que nous voulons intéresser, en remettant sous vos yeux ce qui doit vous rendre votre religion chère & précieuse. Ses ennemis, pour vous détacher d'elle, affectent de vous la représenter comme opposée à tous vos sentimens les plus naturels, comme une route étroite & obscure, par-tout hérissée de ronces & d'é-

d'épines, comme une source éternelle de disputes & de divisions parmi les hommes; tandis qu'au contraire elle est l'unique principe de vos consolations & de vos espérances, la sauve-garde de vos biens, de votre réputation, de votre vie même, qui, sans elle, feroit à la merci de quiconque auroit intérêt de vous la ravir, & le pourroit avec sûreté; qu'elle est le lien le plus fort de la société humaine, & la base de tout gouvernement bien réglé; en un mot, qu'elle est pour chacun de vous en particulier, & pour tous les hommes en général, le plus sûr garant de la paix & du bonheur; qu'on ne peut dès lors s'élever contre elle sans se rendre coupable de l'attentat le plus caractérisé contre l'intérêt des particuliers & contre l'ordre public., C'est le développement de ces vérités qui fait le sujet du discours pastoral de M. l'Evêque de Langres, dont la lecture inspire une juste horreur pour tous les discours & les écrits qui se répandent dans le dessein de détruire notre sainte religion.

MEMOIRE sur les maladies épidémiques des bestiaux, qui a remporté le prix proposé par la Société Royale d'Agriculture de la Généralité de Paris, pour l'année 1765; composé par M. Barberet, Médecin Pensionnaire de la Ville de Bourg en Bresse, ancien premier
 Rec. X. F mier

mier Médecin des Armées, Membre de l'Académie des Sciences de Dijon, & imprimé par ordre de la Société; avec des notes instructives. A Paris, chez la veuve d'Houry, Imprimeur-Libraire de Mgr. le Duc d'Orléans, & de la Société Royale d'Agriculture, 1766: avec approbation & privilège du Roi; brochure in-8 de 170 pages.

La Société Royale d'Agriculture, en donnant le prix au Mémoire de M. Barberet, a couronné celui qui, de tous ceux qui lui ont été présentés, a le plus approché des vûes qu'elle à eûs dans son premier programme. Elle a été persuadée que l'impression de cet ouvrage pourroit satisfaire le public; &, pour le rendre encore plus utile, elle a cru devoir nommer un de ses Membres pour y ajouter des notes, dont l'étendue & l'érudition le feront aisément reconnoître de ceux qui composent cette Société. Persuadée que dans toutes les sciences physiques la connoissance des faits doit toujours précéder la théorie, & qu'elle seule peut conduire à une pratique sûre, la Société Royale d'Agriculture de Paris propose aujourd'hui, pour le sujet du prix qu'elle doit distribuer au mois de juillet 1767, *l'histoire de toutes les maladies épidémiques des bestiaux & des animaux de toute espèce, qui se trou-*

trouvent décrites dans les Auteurs anciens & modernes; celle des causes qui ont pu les produire, & des remèdes qui ont paru les plus efficaces pour les combattre. La Société desire que les Auteurs ne bornent pas leurs recherches à celles des maladies qui ont été décrites dans les ouvrages de médecine; mais qu'ils rassemblent aussi celles dont il est fait mention dans les Historiens & même dans les Poètes; qu'ils discutent ces descriptions, & qu'ils tâchent de les lier les unes aux autres, afin d'en former un corps de doctrine qui puisse éclairer sur cette branche de l'économie rustique. Le nouveau prix sera de 1200 liv.



ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

Ce qui suit a été communiqué au *Mercur* de France par un ami de M. CLAIRAUT.

M. SAVERIEN, qui vient de nous donner une Histoire des Sciences exactes, de-

voit sentir qu'ayant à répondre au public de tout ce qu'il alloit avancer, il étoit peut-être de son devoir de ne rien hasarder sans l'examen le plus scrupuleux. L'Article de M. *Clairaut* est une preuve de la négligence de M. *Saverien* dans une partie si essentielle à la Biographie. Ce morceau nous présente des faits auxquels l'Auteur n'a pas même pris la peine de donner un air de vraisemblance.

D'abord il nous dépeint M. *Clairaut* comme le génie le plus prématuré qu'on ait vu depuis *Pascal*: il dit d'après le témoignage public, qu'à douze ans ce Savant écrivit comme le Géomètre de Port-Royal, sur les sections coniques, & qu'à seize il publia des recherches curieuses sur les courbes à double courbure: dans ce dernier ouvrage il fit usage avec succès du calcul des infiniment petits. Il connoissoit donc ce calcul avant que d'aller à Bâle chez M. *Jean Bernoulli*; il ne fit donc pas ce voyage pour s'en instruire auprès de ce grand Géomètre, comme le dit l'Historien. Je ne fais si M. *Saverien* a senti cette contradiction; mais elle me paroît palpable. S'il avoit bien voulu consulter les personnes instruites, il n'eût pas ignoré que dès ce temps M. *Clairaut* songeoit à perfectionner le système du monde d'après
les

idées du Chevalier *Newton*; que sachant que *Jean Bernoulli* étoit alors le rival le plus redoutable de ce célèbre Anglois, il n'alla chez lui que pour apprendre les objections qu'il pourroit faire contre ce système, pour se mettre en état de les prévenir & d'y répondre, & qu'en effet il revint de Bâle plus Newtonien qu'il n'avoit été jusqu'à lors. A son retour il ne s'occupa plus que de l'Astronomie Physique: la lune fixa le plus son attention, parce qu'après le soleil, c'est celle de toutes les planètes qui nous intéresse davantage & dont le mouvement est altéré par des inégalités plus nombreuses ou du moins plus sensibles. La théorie de *Newton* avoit fait naître des tables de cet astre plus exactes que toutes les précédentes; mais il s'en falloit bien que cette matière fût entièrement épuisée: on n'avoit point encore déterminé l'orbite que la lune décrit en vertu de l'action que la terre & le soleil exercent sur elle. Dans cette théorie le mouvement de l'apogée a donné lieu à bien des discussions Géométriques & Philosophiques: ce point n'est pas fixe dans le ciel: on en trouve la variation par une suite infinie, dont le premier terme ne lui donne qu'environ la moitié de son mouvement réel. *M. Clairaut* & les deux autres Géomé-

tres 1) qui ont résolu en même temps que lui le problème des trois corps, penserent que les autres termes de cette suite pris ensemble, devoient être beaucoup plus petits que

1) MM. *Dalembert & Euler.*

Voici une lettre de M. de *Voltaire*, datée du 27 Août 1759 & adressée à M. *Clairaut*, son ami, au sujet de cette prédiction, qui a fait tant d'honneur à ce grand-homme.

“ Votre lettre, Monsieur, m'a fait autant de plaisir que votre travail m'a inspiré d'estime. Votre guerre avec les Géomètres, au sujet de la comète, me paroît la guerre des Dieux dans l'Olimpe, tandis que sur la terre les chiens se battent contre les chats. „

“ Je suis effrayé de l'immensité de votre travail ; je me souviens qu'autrefois, quand je m'appliquois à la théorie de *Newton*, je ne sortois jamais de l'étude que malade : les organes de l'application & de l'intelligence ne sont pas si bons chez moi que chez vous : vous êtes né Géomètre, & je n'étois devenu votre disciple que par hasard. Votre dernier travail doit certainement honorer la France : les Anglois ne peuvent pas avoir tout dit ; *Newton* avoit fondé en partie ses loix sur celles de *Kepler*, & vous avez ajouté à celles de *Newton*. C'est une chose bien admirable d'être parvenu à reconnoître les inégalités que l'attraction des grosses planètes opère sur la route des comètes. Ces astres que nos pères, les Grecs, ne connoissoient qu'en qualité de chevelus, selon l'éti-

mo-

que le premier. Ils crurent donc avoir trouvé que le mouvement de l'apogée déter-

F 4

mi-

mologie du nom & en qualité de méchans, comme nous connoissons *Clodion le Chevelu*, sont aujourd'hui soumis à votre calcul, aussi bien que les astres du système solaire; mais il faudroit être bien difficile pour exiger qu'on prédît le retour d'une comète à la minute, de même qu'on prédit une éclipse de Soleil ou de Lune: il faut se contenter de l'à peu près dans les distances immenses & dans les complications de causes qui peuvent accélérer ou retarder le retour d'une comète; d'ailleurs la quantité précise de la masse de *Jupiter* & de *Saturne* peut-elle être connue avec précision? Cela me paroît impossible. Il me semble que quand on vous accorde un mois d'échéance pour le retour d'une comète, comme on en accorde pour les lettres de change qui viennent de loin, on ne vous fera pas grande grace: mais quand on m'avouera que vous faites honneur à la France & à l'esprit humain, on ne vous rendra que justice. Plût à Dieu que notre ami *Moreau de Maupertuis* eût cultivé son art comme vous, qu'il eût prédit seulement le retour des comètes, au lieu d'exalter son âme pour prédire l'avenir, de disséquer des cervelles de géant pour connoître la nature de l'âme, d'enduire les gens de poix-réfine pour les guérir de toute espèce de maladie. „

“ Au reste je suis fâché que vous désigniez par le nom de *Newtoniens* ceux qui ont reconnu la vérité des découvertes de *Newton*; c'est com-

miné par le calcul, étoit la moitié plus lent
que les astronomes ne l'ont établi, & tire-
rent

comme si on appelloit les Géomètres *Eucli-
diens*. La vérité n'a point de nom de parti;
l'erreur peut admettre des mots de ralliement:
les sectes ont des noms, & la vérité est vé-
rité. „

“ Dieu bénisse l'Imprimeur qui a mis les *alter-
cations* au lieu d'*altérations*; il a eu plus de
raison qu'il ne croyoit: toute vérité produit
altercation. Je pourrois bien aussi me plaindre
à mon tour de ceux qui ne m'ont pas rendu
justice, quand j'ai mis le premier en France
le systême de *Newton* au net; mais j'ai essu-
yé tant d'injustices d'ailleurs, que celle là m'a
échappé dans la foule. Je suis enfin parvenu
à ne plus mesurer que la courbe que mes nou-
veaux semoirs tracent au bout de leurs rayons:
le resultat est un peu de froment. Mais quand
je me suis tué à Paris pour composer des poë-
mes epiques, des tragédies & des histoires, je
n'ai recueilli que de l'ivraie; la culture des
champs est plus douce que celle des lettres.
Je trouve plus de bon sens dans mes labou-
reurs & dans mes vigneron, & sur-tout plus
de bonne foi que dans les regrattiers de la lit-
terature, qui m'ont fait renoncer à Paris &
qui m'empêchent de le regretter. Je mets en
pratique ce que l'ami des hommes conseille; je
fais du bien dans mes terres aux autres & à moi;
je fais naître l'abondance dans le pays le plus
agréable à la vue & le plus pauvre que j'aye
jamais vu. C'est une belle expérience de phy-
sique, de faire croître quatre epis où la na-
tu-

rent de-là quelques conséquences contre la loi de la gravitation en raison inverse du carré des distances. Il est vrai que M. Clairaut, se hâta trop de publier cette prétendue découverte; mais aussi fut-il le premier à s'appercevoir, qu'il ne suffisoit pas de s'en tenir au premier terme de cette suite; & que ce n'est qu'au quatrième terme, qu'elle devient assez convergente, pour que ceux qui font au de-là puissent être négligés sans crainte. Ce travail est immense; mais notre Géomètre en fut bien récompensé par le résultat, qui se trouva tel qu'il devoit être pour confirmer entièrement le système de la gravitation universelle,

M. Saverien semble avoir négligé tous ces faits; mais comment peut-il être tombé

F 5

dans

ture n'en donnoit que trois: l'Academie de Cérès & de Pomone vaut bien les autres. „

Felix qui potuit rerum cognoscere causas!

Fortunatus & ille Deos qui novit agrestes!

J'ai l'honneur d'être avec tous les sentimens de la plus respectueuse estime,

Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

V. - - -

Au Château de Tournay, pays de Gex,
par Genève, ce 27 Août.

dans une erreur plus considérable? M. *Clairaut*, dit-il, fixa le retour de la comète de 1682 & 1759 à trois mois plus tard qu'elle n'a paru en effet. M. *Dalembert*, dit, dans sa théorie de cette comète, article 5, qu'au mois de Novembre 1758, plus de 76 ans après la dernière apparition de la comète, M. *Clairaut* annonça, qu'en vertu de l'action de Jupiter & de Saturne, elle ne repasseroit à son périélie que vers le 15 Avril 1759: elle y a passé le 12 Mars; ce qui fait 33 jours de différence entre le calcul & l'observation.

On feroit tenté de croire que M. *Saverien* regarde M. *Clairaut* comme un simple calculateur, & va lui refuser un rang parmi les hommes de génie. Quoi! celui qui a fait de si belles recherches sur les loix de la pesanteur, sur la figure des planètes, sur l'équilibre des fluides; celui qui a traité avec tant de finesse, de l'élévation ou de l'abaissement des liqueurs dans les tuyaux capillaires; celui qui a donné tant d'étendue à la découverte de *Bradley*, de l'aberration des étoiles fixes; celui enfin à qui l'Astronomie physique est si redevable, n'étoit qu'un simple calculateur? Quoi qu'il en soit, M. *Clairaut* n'étoit pas seulement un grand Géomètre & un grand Physicien, il étoit

étoit encore homme de goût. On trouve dans la dernière édition des Oeuvres de M. de Voltaire des vers de cet illustre Géomètre adressés à ce grand Poëte 2). Il a travaillé long-temps au Journal des Savans; & ses extraits, quoique très-profonds, sont agréablement écrits.

Il seroit difficile de justifier l'intention de M. Savérien, lorsqu'il avance, sans fondement, que M. Clairaut est mort de chagrin de ce que la Société Royale n'avoit pas jugé ses
nou-

2) Laisse à Clairaut tracer la ligne

Des rayons qui frappent tes yeux;

Armé d'un verre audacieux,

Qu'il aille au cercle radieux

Chercher quelque treizième signe;

Qu'il donne son nom glorieux

A la première tache insigne

Qu'il découvrira dans les cieux.

Toi, d'un plus aimable délire,

Ecoute les tendres leçons;

D'une autre Muse qui t'inspire

Ne dédaigne point les chansons;

Quitte le compas, prends ta lyre.

Je donnerois tout Pemberton,

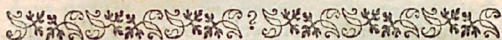
Et tous les calculs de Newton,

Pour un sentiment de Zaire.

nouvelles tables dignes de concourir au prix des longitudes. Le fait est que le prix étoit donné lorsque les tables de M. *Clairaut* arrivèrent à Londres. Les savans Anglois, frappés de leur exactitude, ne purent que lui écrire des lettres de félicitation, qui ont été entre les mains de tous ses amis. Il n'a pas joui long-temps du plaisir de voir que les Astronomes se servoient de ses tables préférentiellement à toutes les autres. Une fièvre maligne l'enleva vers le milieu de sa carrière. Sa maladie & sa mort ont été accompagnées de circonstances si honorables aux lettres, qu'il est étonnant que M. *Savérien* les ait supprimées. Quel tableau intéressant n'auroit pas offert l'Historien s'il avoit peint cette foule d'amis illustres qu'une grande modestie jointe à beaucoup de douceur de mœurs avoit acquis à M. *Clairaut*, défolée de le perdre sitôt, venant avec empressement & les larmes aux yeux à toutes les heures du jour & de la nuit s'informer des vicissitudes de sa maladie; s'il nous avoit représenté un des hommes les plus distingués par son rang & par son esprit 3) assidu auprès

3) M. de M. - - - T. - - - le digne ami de M. *Clairaut*, qui a obtenu de Sa Majesté une pension de 1200 liv. pour la sœur de ce Savant.

près du lit d'un favant, y passer les nuits entières, recevant les derniers épanchemens d'un ami, dont il apprécioit le mérite mieux que personne, & dont il a si dignement honoré la mémoire en prenant soin de tout ce qui lui reste.



ARTICLE IV.

SPECTACLES.

COMÉDIE FRANÇOISE.

LES tragédies représentées nouvellement sur ce théâtre sont, *Medée*, *Rodogune*, *Zaire*, les *Horaces*. Les comédies en grandes pièces, le *Médifant*, comédie en cinq actes, remise au théâtre, *l'Important de cour*, les *Dehors Trompeurs*, *l'Ecole des Femmes*, *l'Avare*, les *Femmes Sçavantes*. Entre les petites pièces, on donne souvent *l'Aveugle clair-voyant*, que l'on a remis au théâtre, où elle n'avoit pas paru depuis long-temps, mais qui devient nouvelle & très-agréable, par la manière dont M. BELLECOUR joue l'aveugle.

Le

Le neuvième Juillet, on donna *l'Ecoffoise* & *le Legs*; deux pièces dans lesquelles Mlle P R E VILLE n'avoit point été doublée pendant son absence, & où elle vient de reparoitre avec des marques d'intérêt de la part du Public, qui ont rendu cette représentation extrêmement intéressante.

Tout le monde avoit été informé de l'état fâcheux dans lequel étoit tombée la santé de cette actrice; tout le monde en avoit été touché; ses talens, applaudis, & devenus nécessaires à notre théâtre sembloient en être devenus plus précieux encote par la crainte qu'on avoit eu de la perdre. Lorsqu'elle parut, dans la première pièce, le bruit continué des applaudissemens universels de toute la salle, l'empêcha long-temps de parler. Cet applaudissement avoit un caractère qu'on ne peut décrire, distingué de ceux que le seul talent arrache souvent au spectateur, & dont il paie le plaisir qu'il en recoit, sans aucune relation à la personne de l'Auteur. C'étoit, en cette occasion, pour ainsi dire, un concert d'acclamations du cœur, qui entraîna bientôt la sensibilité de celle qui en étoit l'objet. L'abondance de ses larmes fut le premier signe de la reconnoissance que lui inspiroient les bontés du Public. On jugera aisément combien cela ranima le sentiment dont il étoit déjà affecté. Enfin on la laissa commencer; mais à chaque couplet

plet de son rôle, elle fut applaudie comme jamais ne l'a été aucune des plus célèbres actrices.

Dans la comédie *du Legs*, où l'on sçait que Mlle PREVILLE avoit déjà eu la gloire de plaire & d'être fort applaudie après l'incomparable Mlle DAN-GEVILLE, les applaudissemens eurent encore, s'il étoit possible, plus de vivacité. Chaque endroit du rôle qui avoit quelque relation à la cruelle situation de sa santé ou à son rétablissement, excitoit un mouvement impétueux & général. Animée apparemment par une circonstance aussi touchante, aussi flatteuse pour elle, Mlle PREVILLE joua de manière à justifier l'espèce d'excès dont l'assemblée, fort nombreuse, se trouvoit transportée.

C'est, dans ce moment, une chose fort avantageuse à la Comédie que le retour de cette Actrice, dont le rétablissement paroît affermi; sa grande intelligence lui donnant les moyens de remplir divers emplois dans lesquels on la voit toujours avec plaisir & où elle seroit difficilement remplacée
au gré du public.



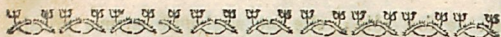


TABLE DES ARTICLES.

ART. I. *Pièces fugitives en vers & en prose.*

L'ORACLE. Anecdote Grecque pag. 3

A M. le Comte de Montmorency-Laval 29

SUITE des Lettres Originales de HENRY IV 36

ANECDOTE traduite de l'Anglois - 39

ENIGMES. - - 43

ART. II. *Nouvelles Littéraires.*

DICTIONNAIRE portatif des Arts et Métiers 44

HISTOIRE des progrès de l'esprit humain

dans les Sciences exactes et dans

les Arts - - 56

LES Memoires du Marquis de Solanges 65

LA Raméide, Poème par M. Rameau 75

ANNONCES DE LIVRES - 79

ART. III. *Sciences & Belles-Lettres.*

Concernant M. Clairaut - 83

ART. IV. *Speâcles.*

Comédie Françoisè - 93



RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

D U

MERCURE DE FRANCE

ET DE QUELQUES AUTRES

OUVRAGES PERIODIQUES

AVEC

LE PRECIS DES NOUVELLES

ET ANECDOTES LITTERAIRES.



ONZIEME COLLECTION.

A ERLANG

Chés WOLFGANG WALTHER. 1766.

RECUEIL

DES MEILLEURES PIÈCES

DU

BERGUE DE FRANCE

ET DE QUELQUES AUTRES

OUVRAGES PÉRIODIQUES

AVEC

DES TABLES DES NOUVELLES

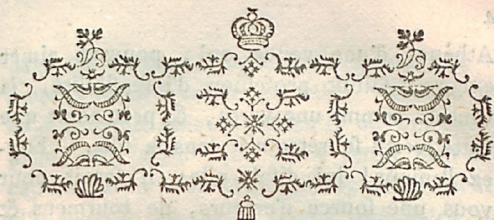
ET ANECDOTES LITTÉRAIRES.



ONZIÈME COLLECTION

A PARIS

CHEZ WOLFFANG WALTHER. 1796.



I. PIÈCES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

L'AMOUR TEL QU'IL EST
CONTE TIRE' DU GREC.

ATHÈNES, la savante, pouvoit être
aussi appelée la voluptueuse. Elle
unissoit le goût des plaisirs à celui des arts;
elle maintenoit, elle perpétuoit les uns par
les autres. Vainement quelques stoïciens
débitoient d'austères maximes; vainement *Ti-*
mon prodiguoit les sarcasmes: un couplet
d'*Anacréon* ramenoit tout dans l'ordre natu-
rel. On sifflait la morale & par-tout on
chantoit le couplet.

La grande affaire des Athéniens étoit de
badiner toutes les affaires. Il n'y avoit que
l'amour qu'on y traitât quelquefois sérieuse-
ment. On parloit cependant beaucoup dans

Athènes d'une veuve qui, pouvant aimer encore, faisoit profession d'insensibilité, la vantoit comme une vertu, & prétendoit que cette vertu se retrouvât dans sa fille. Fuyez l'amour! lui disoit-elle; il seroit pour vous une source d'erreurs, de tourmens & de regrets! Il vous promet des plaisirs, il vous trompera: ses biens sont chimériques, ses maux sont réels. On frémit en parcourant la liste de ses victimes: quel est jusqu'à présent le nombre des heureux qu'il a faits? Ainsi parloit *Céphise*, & malheureusement elle ne moralisoit que d'après son expérience. Elle avoit aimé son époux avant que de le haïr: son époux l'avoit haïe après l'avoir aimée. On dit même que depuis son veuvage elle avoit eu de nouveaux griefs contre l'amour. Pouvoit-elle ne le pas croire dangereux?

Il fallut bien aussi que *Flora* (c'est le nom de sa fille) le crût tel à force de l'entendre dire. *Cinthie* avoit soin d'éloigner d'elle tout ce qui pouvoit la détromper. Elle s'empara de son esprit avant que rien pût éclairer son cœur. *Flora* n'avoit guères alors plus de quatorze ans. Elle étoit belle & promettoit de l'être encore davantage. Elle réunissoit tout ce qui étoit le plus propre à détruire dans un jeune homme, & même
dans

dans un vieillard, cette indifférence que sa mère vouloit nourrir en elle. *Cinthie* ne se dissimuloit point la difficulté de son entreprise: elle jugeoit que *Flora* feroit bien des captifs parmi tous ceux qui l'appercevroient; elle jugeoit en même temps que *Flora* ne resteroit pas toujours libre si elle pouvoit tous les appercevoir. Quel parti prendre? disoit cette veuve inquiète. Faut-il reléguer ma fille parmi les Prêtresses de *Minerve*? L'asyle n'est point inaccessible aux traits de l'amour, aux stratagêmes des amans. De plus, une Prêtresse n'ignore pas toujours ce qu'elle devoit ignorer. Celles qui sont instruites instruisent les autres; & de-là ces ennuis, ces regrets, que leur eût épargnés un heureux défaut de lumières. Je ne veux pas même que ma fille soit malheureuse en idée: je veux la soustraire à toutes celles qui peuvent nuire à son repos, & je ne dois confier un pareil soin qu'à moi-même.

D'un autre côté, le séjour d'Athènes pouvoit rendre ce soin superflu. Quelque jeune séducteur pouvoit être mieux écouté que *Cinthie*. Il étoit même à croire qu'il le feroit. C'en fut assez pour déterminer cette mère prévoyante à fuir cette ville dangereuse: elle choisit pour sa retraite & pour celle de sa fille une maison qu'elle possédoit à

la campagne, à quelques lieues d'Athènes. C'étoit un séjour isolé & presque ignoré. Une chaîne de côteaux & de bosquets l'enfermoit, pour ainsi dire, de toutes parts; mais ces côteaux, ces bosquets & cette vallée formoient le plus riant paysage. On y jouissoit en repos des trésors & des ornemens de la nature. Elle s'y jouoit & s'y reproduisoit sous mille formes. Voyez, ma fille, disoit *Cinthie* à *Flora*, voyez si jamais Athènes vous offrit un pareil spectacle? A la ville tout est prodige; ici tout est vérité: rien n'y trompe l'âme ni les regards. Ecoutez le ramage de ces oiseaux; il charmera votre oreille, mais votre cœur n'en doit rien redouter. A la ville, à peine l'oreille est flattée que déjà le cœur est séduit.

Flora écoutoit les oiseaux & sa mère. Il faut bien, disoit-elle, que l'amour soit dangereux, puisque ma mère en dit tant de mal. Il faut bien que les oiseaux ne soient point amoureux, puisqu'ils paroissent si contents.

Ses idées ne s'étendoient pas plus loin; mais *Cinthie* jugea qu'elles pourroient s'étendre. Cela n'est même pas douteux, disoit cette mère éclairée. Hé bien! je veux moi-même en hâter le moment: je veux les faire éclore, mais pour les détourner. Elle crut en avoir trouvé un moyen fort simple &

& d'autant meilleur que sa fille étoit fort ingénue.

Elle affecta de décorer l'intérieur de sa retraite. *Flora* possédoit le dessein, mais jamais elle n'avoit dessiné que des objets indifférens, des fleurs, des oiseaux, la figure de quelques Déeses, &c. Il est temps, disoit *Cinthie*, d'offrir à ses yeux d'autres images. Ce qui frappe vivement les regards pénètre sans peine jusqu'à l'âme. Dès ce moment elle affecta de rassembler chez elle divers morceaux de peinture & de sculpture. Elle prenoit pour prétexte le soin d'embellir sa retraite; mais ces tableaux, ces statues, ne présentoient que des images lugubres; c'étoient par-tout des amans perfides ou malheureux. La fable, l'histoire de tous les temps, de tous les peuples, avoient fourni aux traits de cette collection. Ici, un groupe représentoit *Thisbé* expirante à côté de *Pirame*, mort avant elle & pour elle. Plus loin on voyoit *Didon*, le poignard dans le sein, & mourante sur son bûcher. Là, un Peintre avoit représenté sur la toile une scène plus étendue: on voyoit au bord d'une isle *Ariane* délaissée & tendant les bras vers le vaisseau qui emportoit son parjure amant. On voyoit dans un autre tableau *Médée* jalouse & furieuse égorgeant ses

deux fils. Les autres objets n'étoient ni moins atroces, ni moins effrayans. La triste *Flora* ne pouvoit lever les yeux sans rencontrer de quoi affliger son cœur. Et c'est l'amour! disoit-elle, c'est l'amour qui a causé tant d'infortunes! --- Je l'avoue, on ne peut ni assez le fuir, ni assez le craindre.

Chaque jour fortifioit en elle cette prévention & rien ne s'offroit pour la combattre. Je crois avoir déjà dit que *Céphise* gardoit une retraite sévère; aucun homme n'y pénétoit. La lecture contribuoit encore moins à égayer cette solitude. On n'y trouvoit que de gros livres de morale & de métaphysique. Ils ennuyoient *Flora*, & *Flora* se croyoit uniquement faite pour s'ennuyer.

La seule espèce d'amusement qui lui fût permise, étoit de dessiner & de peindre. Elle y réussissoit parfaitement, & c'est toujours une consolation que de réussir à quelque chose. Il est vrai que cette occupation n'avoit rien qui pût égayer ses idées. Elle n'avoit pour objets d'imitation que des scènes tragiques, des catastrophes sanglantes, les peines, les disgraces de l'amour, & jamais ses consolations ni ses douceurs. Ma fille, lui disoit *Cinthie*, n'oublie pas de
bien

bien exprimer le désespoir d'*Oenone* trahie par l'infidèle *Paris*: tu peindras ensuite la fin désastreuse d'*Hélène*, séduite par ce parjure amant. *Flora* peignoit & frémissoit.

Un an s'étoit écoulé depuis sa retraite. Au bout de ce temps, elle perdit sa mère qu'une maladie violente mit en peu de jours au tombeau. *Cinthie* eut à peine le temps de recommander à sa fille l'observation des principes qu'elle lui avoit tracés; mais il étoit superflu qu'elle lui en parlât; ils étoient profondément gravés dans son âme; &, devenue libre, elle se trouvoit moins disposée que jamais à faire usage de sa liberté.

On parloit beaucoup d'une résolution si bisarre. Elle fit la nouvelle du jour dans Athènes & n'y trouva point d'approbateurs. *Sténor*, jeune Athénien, s'en affligeoit encore plus qu'il ne la blâmoit. Il avoit aperçu *Flora* dans le temps qu'il étoit encore possible de l'appercevoir, o'est-à-dire, avant que sa mère la dérobât aux murs d'Athènes. Il avoit tout employé, mais inutilement, pour pénétrer dans sa solitude, & il s'occupoit alors des moyens de l'en arracher.

Mais comment y réussir? *Flora* étoit plus que jamais inaccessible. Elle n'admet-

toit auprès d'elle qu'une Athénienne célèbre dans l'art de peindre & qui la dirigeoit dans cet art. *Chérea* (c'étoit le nom de cette dernière) n'approuvoit point du tout la singularité de sa jeune élève. Elle eût désiré pouvoir la guérir de sa prévention, de ses craintes mal fondées. *Sténor*, qui la connoissoit, n'eut donc pas de peine à la mettre dans ses intérêts. Il avoit lui-même ce qu'il falloit pour la bien seconder; une figure noble, intéressante, faite pour séduire; ce qu'on appelloit alors de l'esprit, & qui en étoit véritablement: enfin, ce qu'il falloit pour intéresser l'âme & les yeux de toute femme capable de voir & de sentir.

Que ferons-nous? disoit *Sténor* à *Chérea*? comment parvenir à la détromper? comment me présenter à ses yeux? Ne vous y présentez pas encore, lui dit sa confidente. Ne lui montrons d'abord que votre image. Eh! mon image elle-même, reprit *Sténor*, va l'effaroucher! - - Laissez-moi faire, elle s'y accoutumera. Mettons seulement la main à l'œuvre. Je vais commencer par vous peindre. - - Ah! j'entends, vous m'allez représenter sous l'emblème de quelque ancienne victime de l'amour. L'allégorie est très-juste. - - Non, je vais faire de vous le héros de l'indifférence, un

Hyp-

Hyppolite. - - Je ne lui ressemble en rien, je ne veux point lui ressembler. - - N'importe, laissez-vous peindre, & laissez-moi le soin du reste.

Sténor donna plusieurs séances à *Chérea*. Elle fit de son portrait un fort grand tableau. Il y étoit représenté en chasseur & avec tous les attributs, tout l'attirail que suppose cet exercice. Il paroïssoit en avoir toute l'ardeur. Changez l'objet de cet empressement, disoit *Sténor*, & jamais ressemblance n'aura été plus complète. Je veux, reprit *Chérea*, que notre insensible desiré elle-même ce changement lorsqu'elle connoîtra le modèle du tableau; & en attendant, je veux qu'elle regrette que ce modèle n'existe plus.

Dès le jour suivant, *Chérea* fit transporter son ouvrage chez sa jeune élève. Il vous manquoit, lui dit-elle, ce morceau. Est-ce encore un amant perfide, reprit *Flora*? - - Non, ce ne fut pas même un amant; ce fut un modèle d'insensibilité. Il est bon d'avoir plus d'un exemple sous les yeux. - - Volontiers; mais son nom? - - C'est l'insensible fils du galant *Thésée*. Jamais fils ne suivit moins les traces de son père. *Thésée* aimait toutes les fois qu'il en eut occasion, & il la cherchoit. *Hyppolite* n'en cher-

cha,

cha, ni n'en faisoit aucune. *Hyppolite*, reprit *Flora*, dut s'en trouver bien, & *Thésée* fort mal. - - Pardonnez-moi; la fin de celui-ci fut moins triste que celle de l'autre. *Thésée* mourut vieux entre les bras de *Phèdre*: *Hyppolite* mourut jeune, emporté & meurtri par ses chevaux. - - Ah Ciel! ah la cruelle destinée! en vérité le sort est bien injuste; car enfin *Hyppolite* n'étoit point amoureux? - - Hélas! non. - - *Thésée*, au contraire, l'avoit presque toujours été? - - Hélas! oui. - - Que sert-il donc de ne l'être pas? - - Je n'en fais rien. - - N'importe, reprit *Flora*, c'est une exception à la règle qui ne tire point à conséquence. En parlant ainsi, elle regardoit l'image du prétendu fils de *Thésée*. Elle plaignoit l'infortune d'un héros si modeste & si bien fait. Je veux, dit-elle, copier ce tableau; j'en aurai plus souvent occasion de réfléchir sur la fermeté du Prince qu'il représente; j'apprendrai mieux à l'imiter.

N'en doutez point, lui dit *Chérea*, qui en doutoit beaucoup elle-même: c'est par les exemples que l'on s'instruit, que l'on se fortifie. Dès le jour suivant, la jeune solitaire mit la main à l'œuvre. Elle esquissa le fond du tableau & s'attacha à copier la principale figure. Il étoit naturel de passer en-

ensuite aux accessoires: presque tous méritoient une forte d'attention; mais *Flora* n'en donnoit qu'à la figure du Chasseur. Elle aimoit à trouver des fautes dans son ouvrage pour le recommencer. Elle aimoit aussi à croire que la vue de cet objet devenoit pour elle une excellente leçon. - - Que pouvoit elle craindre en s'y arrêtant? L'objet réel n'existoit plus. Sans doute qu'il eût été plus dangereux de le contempler; car enfin, ajoutoit *Flora*, tout cet extérieur est frappant: ces yeux offrent un heureux mélange de douceur & de fierté; ces traits sont réguliers & nobles; on voudroit voir sourire ou entendre parler cette bouche; on est forcé d'admirer cette taille. Il faut l'avouer, ce fut un bonheur pour les beautés de ce temps-là qu'*Hyppolite* se plût à les fuir: elles ne l'eussent pas fui, s'il les eût cherchées; & je rends grâce à *Minerve* de n'avoir pas moi-même un pareil combat à soutenir.

Ainsi parloit *Flora*, & tantôt elle retouchoit une main, tantôt un œil. *Chérea* s'aperçut qu'elle adoucissoit de jour en jour les regards du jeune Chasseur. Elle crut devoir la contredire à ce sujet. Voilà, disoit-elle, des yeux où il règne trop d'aménité. On fait qu'*Hyppolite* étoit fier & même un peu

peu farouche. - - - Farouche! interrompit *Flora*, le mot est dur: passe encore pour indifférent. Vous avez raison, reprit *Chérea*; mais farouche est le mot propre. *Hyppolite* ne se bernoit point à ne pas aimer, il avoit presque l'air de haïr. La chasse l'occupoit seule & lui parut seule digne de l'occuper. Je ne conçois point, reprit vivement *Flora*, quels attraits si puissans peut avoir la chasse. - - Il faut qu'elle en ait beaucoup. Voyez, dans un de ces tableaux, *Adonis* mourant; il s'étoit arraché des bras de *Vénus* pour chasser. - - *Vénus* dut être bien piquée! aussi, pourquoi l'aimoit elle? mais lui même, rien ne l'excuse. Attaquer des animaux féroces est un amusement dangereux: en massacrer d'innocens est un plaisir barbare. - - C'est toujours un plaisir. Que vouliez vous que fît *Hyppolite*? qu'il aimât? - - - Non: mais sans aimer, on peut avoir des amusemens plus paisibles. - - Pardonnez-moi; il faut qu'un jeune homme soit amant ou chasseur. La chasse est l'unique préservatif contre l'amour. - - J'avoue que la chaste *Diane* en est un exemple. - - - Il est pourtant vrai que *Diane* eut quelques bontés pour *Endimion*; mais une Déesse qui n'aime qu'une fois n'en doit pas moins passer pour insensible. Il n'en doit pas être ainsi d'une

d'une mortelle: mais expliquez - vous mieux. Tout chasseur est-il indifférent? - - - Oui, lui dit *Chérea* qui avoit son dessein, tout chasseur cherche à perdre des momens que l'amour cherche à remplir. - - J'ai donc eu tort d'éviter de les voir? - - - Sans doute; on peut les voir sans conséquence, à-peu-près comme vous regardez ces tableaux.

La jeune solitaire en crut *Chérea* qui, de son côté, préparoit un stratagème. Elle en instruisit *Sténor* qui fut prompt à la seconder. Il étoit devenu voisin de *Flora*. Il avoit, à force de soins & de dépenses, acquis une maison peu éloignée de celle qu'elle habitoit. Il parut aux environs, à jour nommé & vêtu en chasseur.

Ses habits, son attirail étoient les mêmes que dans son portrait; la ressemblance en tous points étoit frappante. *Flora* se trouvoit alors sur une terrasse qui dominoit la plaine. Quelle fut sa surprise de voir à trente pas l'original de son tableau chéri! Elle jeta un cri d'étonnement & peut-être de joie. Il seroit difficile de bien peindre ce qu'elle éprouva. Elle n'eut pu le définir elle-même. Toutefois, cette sensation n'avoit rien que d'agréable; & *Flora* en éprouvoit la dou-

douceur sans en connoître ni en rechercher la cause.

Pour *Sténor*, il connoissoit mieux ses propres mouvemens, il ne doutoit pas que ce ne fût de l'amour, & de l'amour le plus vif. Cependant il falloit jouer l'indifférence; il falloit marquer plus d'empressement pour suivre un Daim que d'attention à contempler *Flora*. Il falloit la regarder sans paroître ni ému, ni flatté, ni surpris. C'étoit pour *Sténor* un rôle difficile, & qu'il joua un peu à faux. Toute femme tant soit peu expérimentée ne s'y fût point méprise; mais *Flora* s'y méprit. Elle vit *Sténor* la fixer & s'éloigner quelque temps après, en ne paroissant occupé que des suites & du succès de sa chasse. Vous ne m'avez point trompée, dit-elle, à *Chérea*, un chasseur est un homme tout-à-fait indifférent. Il n'est pas plus dangereux d'en être apperçue que de l'appercevoir. Celui qui s'éloigne ne paroît empressé qu'à faire la guerre aux animaux. Il a pour cet exercice la même ardeur que le fils de *Thésée*. Il est vrai qu'il lui ressemble aussi par les traits. Il lui ressemble? demanda négligemment *Chérea*. Quoi! reprit vivement sa jeune élève, cette ressemblance ne vous a point frappée? - - - J'y ai fait peu d'attention. - - - Vous étiez,
sans

sans doute, occupée d'autre chose: jamais rapport ne fut plus parfait dans tous ses points! - - - J'en doute; il y a bien peu d'hommes faits comme l'*Hyppolite* de votre tableau. - - Et moi je vous soutiens que celui-ci est encore mieux fait. - - Songez que cette figure d'*Hyppolite* est d'une régularité frappante. - - Cela peut être. - - Et vous voulez que la nature l'emporte sur tous les efforts de l'art? - - - Pourquoi non? l'art n'a-t-il pas été imaginé d'après elle? - - - Au reste, nous allons mieux en juger: notre chasseur ne manquera pas de reparoître. - - Je n'en crois rien, dit *Flora*, avec une espèce de dépit; il s'est éloigné trop subitement pour avoir dessein de revenir.

Il ne revint pas, en effet; on l'attendit en vain. *Chérea* lui avoit prescrit cette conduite; mais qu'il lui en coûta pour s'y conformer! Quoi! disoit-il, j'ai vu *Flora*, celle que j'aime, celle qui m'est cachée depuis si long-temps; ses regards se sont fixés sur moi, ils s'y sont arrêtés; elle a paru me voir sans répugnance, peut-être même avec intérêt: & je la fuis! & je me dérobe à sa vue que j'ai cherchée tant de fois inutilement, que je chercherai peut-être aussi inutilement par la suite! Mais il n'importe, ajoutoit *Sténor*, suivons la route qui m'est tracée: j'ai besoin des secours de *Ché-*

Rec. XI.

B

rea;

rea ; ne paroissions point mépriser ses conseils.

Il s'éloignoit toujours en parlant ainsi. *Flora*, de son côté, ne quittoit pas encore la terrasse. Vous voyez que j'avois raison, disoit-elle à *Chérea*, rien ne reparoît. Il est surprenant, ajouta-t-elle, avec une espèce de chagrin, il est bien surprenant que ma pénétration l'emporte aujourd'hui à tant d'égards sur la vôtre!

Le jour suivant parut à *Flora* délicieux pour la promenade, & sa terrasse l'endroit le plus commode pour se promener. *Chérea* n'en convint que foiblement. Elle sentit que le moyen de l'exciter étoit de la contredire. C'est un moyen dont l'usage n'est pas moderne, mais il sera toujours efficace. *Flora* se promenoit depuis près d'une heure, quand *Sténor* parut au pied des murs de son jardin; son attirail & son occupation étoient les mêmes que la veille : sa conduite fut peu différente. Le hasard lui fournit même l'occasion d'étaler son adresse aux yeux de *Flora*. Il s'applaudit de sa victoire; mais, sur-tout, parce qu'elle lui offroit un prétexte de s'éloigner moins subitement. *Flora* elle-même avoit pris part à son succès. Elle croyoit ne s'y intéresser qu'en faveur de sa ressemblance avec *Hyppolite*. Cette extrême res-

sem-

semblance l'étonnoit toujours: mais plus elle examinoit *Sténor*, plus la comparaison lui devenoit favorable. Il lui paroissoit, en tout point, très-supérieur à la figure du tableau.

Il s'éloigna enfin, & *Flora* ne put rien voir dans ses yeux qui prouvât que ce fût avec regret. Il avoit encore sçu se vaincre pour cette fois. C'en est assez, disoit-il, c'en est même trop: je ne pourrai jamais feindre plus long-temps, ni sur-tout cacher ma feinte. Comment se peut-il que *Flora* s'y méprenne?

Flora s'y méprenoit cependant. Il faut, disoit-elle, que la chasse ait bien des attraits. Elle fait diversion à toute autre chose; nulle autre chose ne peut distraire un chasseur. Ma retraite, au contraire, n'est point inaccessible à l'ennui; je n'y suis point à l'abri des distractions. Quel dommage qu'il soit encore plus dangereux de la quitter!

C'étoit à *Chérea* qu'elle adressoit ce discours: il ne resta point sans réponse. Eh! qui vous empêche, reprit cette dernière, d'égayer votre solitude? je ne vous parle pas d'y renoncer. Vous la croyez nécessaire à votre repos: tant mieux! je prie *Minerve* d'y veiller toujours; mais faut-il être éternel-

lement claquemurée? Tout ce qui avoisine votre retraite est presque aussi solitaire qu'elle-même; osez parcourir cette espèce de désert. C'est le plus grand hasard du monde si vous y apercevez quelque trace de figure humaine. Et le chasseur? lui dit *Flora*, en rougissant un peu. - - Le chasseur n'y reviendra peut être plus. - - Vous le croyez? - - Je le présume. Un chasseur n'adopte jamais un canton plutôt qu'un autre; il ne consulte que l'intérêt de sa chasse. - - Mais enfin, s'il y revenoit? - - Le grand malheur! - - Oh! je crains sa rencontre. - - Eh bien, attendez quelques jours, vous verrez durant cet intervalle s'il reparoit ou non; mais encore une fois, peut-être a-t-il déjà perdu toute idée de revenir. Cette réflexion déplut à *Flora* sans qu'elle pût bien se dire pourquoi. Cependant elle suivit le conseil qu'on lui donnoit; mais intérieurement elle souhaitoit que le doute de *Chérea* pût être démenti.

Il ne le fut point. *Chérea* prit les mesures nécessaires pour l'empêcher. Gardez-vous bien, dit-elle, à *Sténor*, de reparoitre d'ici à plus de huit jours. Huit jours! s'écria *Sténor*, huit jours sont mortellement longs! croyez-vous qu'un amant? - - - - Tout amant extravague; ayez de la prudence,

ce,

ce, autrement *Flora* ne cessera point d'en avoir. Alors elle lui détailla les raisons qui exigeoient de lui cette contrainte. Il n'en falloit pas moins pour maîtriser son impatience. Il consentit à ne reparoître de quatre jours.

Le lendemain *Flora* étoit sur la terrasse. Voyons, disoit-elle, si *Chérea* devine bien juste. Ce fut avec regret qu'elle s'en apperçut. Mais, enfin, il pouvoit n'en être pas ainsi le jour suivant. *Flora* revint à son poste plutôt que la veille & avec aussi peu de fruit. Je commence à croire, disoit-elle, que *Chérea* ne s'est point trompée; après tout que m'importe? j'en serai plus libre & moins inquiète. Je pourrai parcourir ces lieux qu'il abandonne; je ne pourrois les fréquenter, s'il n'y renonçoit pas.

Dès le troisième jour *Chérea* fit venir quelques instrumens de chasse. Que voulez vous faire de cet attirail? lui demanda son élève. Je n'en fais rien, répondit-elle; nous verrons. Qui sait si l'envie de chasser ne nous viendra pas? La chasse n'est pas plus interdite à un sexe qu'à l'autre. Un arc, un javelot, peuvent très-bien figurer dans nos mains. Il est vrai, reprit *Flora*, que des armes peuvent nous être utiles. Vous dites que la chasse est un préservatif contre

L'amour : des armes peuvent en être aussi un contre les attentats des chasseurs.

Chérea prévoyoit ce que ne pouvoit prévoir *Flora* : elle sentoit , dis-je, que cette jeune solitaire n'ayant encore éprouvé aucun penchant, n'ayant même eu aucune occasion de les voir se développer , elle résisteroit d'autant moins aux premières impressions. Elle étoit donc persuadée que la chasse lui plairoit ; elle doutoit encore moins que ce genre d'amusement ne favorisât les vues de *Sténor*. La chasse pouvoit lui fournir mille moyens de rencontrer *Flora*, qui de son côté, n'auroit pas toujours les moyens ni, sans doute, la volonté de le fuir. Car enfin, disoit-elle, il faut bien que ces pauvres enfans se rapprochent & s'expliquent. Mais je veux que *Sténor* se montre plus tard qu'il ne se le propose ; je veux qu'il m'accorde le délai qu'il m'a refusé.

C'est à quoi *Sténor* ne consentit qu'avec répugnance ; mais enfin il l'accorda. Rien ne parut distraire les nouvelles chasseresse les trois premiers jours de leur exercice. *Flora*, durant cet intervalle, exerçoit son adresse. Je suis heureuse, disoit-elle, que personne ne soit témoin de mon inexpérience. On ignore toutefois si, en parlant ainsi,

si,

fi, elle redoutoit réellement toutes sortes de témoins. Ce qu'on n'ignore pas, c'est que toutes les fois qu'elle manquoit son coup, elle s'écrioit avec une sorte de complaisance: que diroit notre chasseur!

Lui-même entendit cette exclamation dès le premier jour qu'il se permit de reparoître. *Flora* alors ne l'apercevoit point; mais elle en étoit aperçue. Il parut tout à-coup à ses yeux, traînant un jeune faon qu'il venoit de percer d'une flèche. Il est à vous, cria-t-il à *Flora*, c'est de votre main qu'est parti le coup qui l'a terrassé. *Flora*, surprise de l'apparition & du discours, peut-être même flattée de l'une & de l'autre, parut cependant vouloir s'éloigner: mais elle ne fuyoit pas, & *Chérea*, qui survint à propos, n'eut pas de peine à la retenir. Qu'elle est belle! disoit *Sténor* en lui même. Ces armes, cet habit, donnent encore plus de jeu aux grâces de sa personne. On la prendroit pour *Diane*; ou plutôt *Diane* voudroit elle-même être prise pour *Flora*.

Sténor fut tout prêt d'oublier le rôle qui lui avoit été prescrit. Il alloit parler d'amour à celle pour qui il devoit paroître indifférent. Un coup-d'œil de *Chérea* le remit sur la voie. Il ne parla qu'en chasseur déterminé. Cet exercice est donc bien

délicieux? disoit *Flora*. Quoi! reprit *Sténor*, vous le suivez & vous ignorez ses plaisirs? Je n'ai jamais connu de plaisirs, ajoutoit naïvement *Flora*. Mais, reprit *Sténor*, la chasse a les siens. Par exemple, quels délices de devancer l'aurore, de la voir se lever dans sa parure la plus brillante, de respirer la fraîcheur que le zéphire sème autour d'elle, de voir les fleurs s'embellir des larmes délicieuses qu'elle répand, d'écouter les oiseaux chanter leurs amours à l'instant même de leur réveil! - - - Leurs amours! interrompit *Flora*; on m'a dit qu'un chasseur devoit mépriser l'amour: celui des oiseaux peut-il donc l'intéresser? Il est vrai, reprit *Sténor*; mais on aime à contempler de loin les périls dont on est exempt. Je vous suppose assise paisiblement sur les bords du Pyrée *): cette vaste mer qui s'offre à vos regards les étonne & les effraie, mais le spectacle en lui-même vous intéresse. Un vent léger sillonne à peine la surface des eaux; on diroit que *Thétis* a choisi cette journée pour son triomphe, ou que *Vénus* doit célébrer le jour de sa naissance. Vous voyez dix vaisseaux s'empressez à fuir le rivage; la voile s'enfle par degrés; on entend les cris de joie des matelots; ils chantent les louan-

*) Port d'Athènes.

louanges de *Neptune* & de *Bacchus*. Ils se croient déjà possesseurs des trésors que renferment les plus lointains climats; ils pensent avoir enchaîné les vents & la fortune. J'avoue, reprit à son tour *Flora*, qu'un tel spectacle peut intéresser. Il en est de même du chant des oiseaux, ajouta *Sténor*, mais ne quittons pas le Pyrée. Le tableau change. Ce ciel, auparavant si pur, se voile & s'obscurcit; le tonnerre gronde, l'air siffle avec fureur, la mer s'enfle & mugit. Les vaisseaux qui la couvrent sont tantôt portés vers les nues, tantôt précipités au centre de l'abîme. L'air, l'eau & le feu se les disputent. L'effroi, la consternation, remplacent les cris d'allégresse. On fait des vœux, mais on n'attend que la mort. - Arrêtez donc! interrompit *Flora*, vous me faites frémir! je vois bien que par cette peinture vous figurez les périls où l'amour nous expose. On me les a toujours dépeints sous de pareilles couleurs! Il est vrai, dit alors *Chérea*, en s'adressant à *Sténor*, il est vrai qu'on ne lui fit jamais envisager l'amour que sous un aspect effrayant. Tout ce qui l'environne dans sa retraite lui rappelle cette idée rebutante, & vous cherchez encore à l'aggraver? Moi! reprit l'Athénien, en faisant un nouvel effort sur lui-même, je

B 5

ne

ne fais que peindre d'après nature; mais voici un exemple tout récent & dégagé de tout emblème. Peut-être on vous a parlé de *Sapho* la Lesbienne. On en a fait une dixième Muse, &, comme les neuf autres, elle se piquoit d'insensibilité. Les ans de *Sapho* se sont accrus avec sa gloire. On admiroit toujours ses ouvrages, mais on négligeoit sa personne. Elle n'a pu se résoudre à être négligée. Elle a voulu fixer le jeune *Phaon*; ses liens n'ont pu le retenir. Vainement elle chantoit son nom dans ses vers & lui assuroit l'immortalité. *Phaon* disparut & mit les flots de la mer entre *Sapho* & lui. Mais *Sapho* vient de se précipiter dans ces mêmes flots qui avoient facilité l'évasion de son amant.

Ah, Ciel! s'écria *Flora*, voilà un trait qui manque à ma collection. Que je plains *Sapho* d'avoir cédé à l'amour! que de maux il entraîne à sa suite! Ah! puisque la chasse nous en préserve, je veux chasser tout le temps de ma vie.

Cette résolution n'effraya point *Sténor*. Il la préféroit à celle que *Flora* eût pu prendre de garder la solitude. Tout va bien, lui disoit à demi voix la bonne *Chérea*, vous avez bien fait de charger le tableau. Vous
ver,

verrez *Flora* desirer elle-même que les couleurs s'affoiblissent.

Sténor eût voulu poursuivre l'entretien, dût-il encore parler contre l'amour. Il avoit du moins l'avantage de parler à *Flora*; mais il fallut se séparer. Ce qui le consola beaucoup, c'est que *Flora* dit tout haut à sa compagne qu'elle espéroit chasser le lendemain dans le même canton.

Ce n'étoit pas une de ces choses qu'il pût oublier. Le jour suivant il étoit au rendez-vous avant que *Flora* y vînt, & cependant elle y vint plutôt qu'à l'ordinaire. Il l'aborda avec ménagement, mais il n'eut recours à aucun prétexte. Savez-vous bien, lui dit-elle, que toute la nuit j'ai rêvé de tempêtes, de naufrages & de noyés? Cette pauvre *Sapho* ne me sort pas de l'esprit! J'avoue, répondit *Sténor*, que la catastrophe est affreuse. Comment avec tant de génie, ajoutoit *Flora*, comment *Sapho* n'a-t-elle pu ni prévoir ni prévenir cette fin déplorable? - - C'est que le génie nous aide à diriger les autres & nous égare souvent nous-mêmes. - - Mais *Sapho* avoit long-temps vécu sans s'égarer? - - Trop long-temps peut-être. - - Comment? - - C'est que vingt ans plutôt on ne l'eût pas fuie, & qu'elle ne se fût pas noyée. - -
Quoi!

Quoi! vous eussiez voulu qu'elle aimât? - - - Je ne veux rien. Je dis seulement qu'elle-même voulant finir par aimer, elle devoit s'y prendre plutôt. - - Mais dans tous les temps l'amour est à craindre. Ne vous souvient-il plus de l'avoir comparé à la plus horrible tempête? - - - Belle *Flora*! une tempête n'engloutit pas toujours le vaisseau. Le plus souvent il fournit sa course & rentre au port chargé de richesses, orné de banderolles, & au milieu des cris de joie de ceux qui l'ont dirigé. Ainsi, ajouta *Flora*, votre comparaison n'étoit pas juste? - - - Pardonnez-moi. Je n'ai jamais voulu dire que l'amour fût le malheur de tous ceux qu'il soumet. Je crois même que le nombre des amans fortunés l'emporte sur celui de ses victimes. - - Quoi! s'écria-t-elle avec embarras, vous ne cherchez donc point à l'éviter? Jusqu'à présent, reprit *Sténor*, j'ai fait de mon mieux pour y réussir. En comparant ses dangers aux périls que court un vaisseau, je me suis tenu au rang des spectateurs; je n'ai contemplé le vaisseau que du rivage.

Cette réponse pouvoit tranquilliser *Flora*, mais on ignore si elle la satisfait. On reprit la chasse, qui ne fut pas des plus heureuses. *Sténor* étoit distrait, *Flora* rêveuse,

se, & *Chérea* plus attentive aux mouvemens qu'éprouvoit sa jeune élève qu'à ce qui se passoit dans la plaine. Elle ne doutoit point que la prévention de *Flora* ne s'affoiblît de jour en jour. Elle recommanda à *Sténor* de mettre autant de réserve dans sa conduite que dans ses discours. De son côté, il lui fit part d'un dessein qu'il jugea plus efficace que les discours les mieux préparés & la conduite la plus circonspecte.

On se rencontra encore les trois jours suivans, & l'entretien roula toujours à-peu-près sur la même matière. Il arriva seulement que *Sténor* parloit contre l'amour en homme qui n'en veut pas être cru sur sa parole, & que *Flora* penchoit beaucoup à ne plus le croire.

Deux jours après elle chassoit avec sa compagne. Le temps s'écouloit, & *Sténor* ne paroissoit point. *Flora*, au fond, en étoit surprise, & *Chérea* feignoit de l'être. La jeune chasseresse étoit infatigable; elle voulut se retirer plus tard qu'à l'ordinaire. La nuit étoit proche quand elle rentra, mais *Sténor* n'avoit point paru.

Il ne parut pas non plus le jour suivant. Pour *Flora*, elle se trouva plutôt fatiguée que la veille. Le soleil n'étoit pas encore
prêt

prêt à disparoître, & déjà elle avoit quitté la plaine.

Qu'est-il donc arrivé à notre chasseur? disoit-elle à *Chérea*. Je ne puis le deviner, répondit cette dernière. Je présume qu'il aura voulu essayer si la chasse n'est pas plus avantageuse dans un autre canton, & que nous pourrons le revoir demain dans celui que nous venons de parcourir. Et moi, reprit *Flora* avec vivacité, j'en veux demain parcourir un autre: j'ai aussi quelque envie de juger s'il me sera plus favorable.

Chérea ne se méprit point au ton de cette réponse. Elle avoit même prévu cette résolution, & elle étoit bien éloignée de la combattre. *Flora* dormit peu la nuit suivante. Quelle est donc cette inquiétude que j'éprouve? disoit-elle: pourquoi m'occuper ainsi de l'absence d'un inconnu? J'aurois dû moi-même éviter sa présence. Mais que dis-je? pourquoi le fuir? sa conduite prouve que j'aurois eu tort de le craindre.

Elle persista néanmoins dans sa résolution. Il est vrai qu'en préférant un nouveau canton à l'ancien, elle ne faisoit aucun sacrifice décidé. Le hasard pouvoit occasionner une rencontre avec *Sténor*, & *Flora* ne songeoit point à prévenir cet effet du hasard.

*Ché-
rea*

rea la conduisoit & elle se laissoit conduire. Insensiblement elles arrivèrent auprès d'un petit bosquet très-agréable. Une fontaine en occupoit le centre & y répandoit une fraîcheur délicieuse. Une cascade naturelle procuroit à l'eau un doux murmure. Un gazon, des fleurs, tapissoient les bords de la fontaine: d'autres fleurs étoient éparfes dans le bosquet, & quelques buissons heureusement placés ne permettoient point aux yeux d'en parcourir toute l'étendue. Divers oiseaux y formoient à leur manière un combat musical. Tout à coup ils furent interrompus par les sons d'une flûte, auxquels se joignirent l'instant d'après ceux d'une voix très-sonore & très-flexible. Elle chantoit les douceurs de l'amour & de la constance. " Aimable fils de *Vénus*, disoit-elle, tu répands tes bienfaits sur tous les humains; tous les humains sont égaux à tes yeux. Du palais tu passes dans la chaumière. Elle te possède même plus souvent que les palais. Chez les bergers l'on se dit: je vous aime; & c'est un serment; rien n'en peut dégager. Le seul serment qu'on osât rompre parmi eux seroit celui de n'aimer jamais. „

Ces mots frappèrent vivement *Flora*. Un mois plutôt elle n'eût songé qu'à fuir: elle
ne

ne songea qu'à s'approcher. Cette voix, dit-elle à *Chèrea*, est bien digne d'être entendue. Écoutons de plus près pour n'en rien perdre; mais évitons d'être aperçues pour ne point effaroucher la chanteuse. La chanteuse poursuivit en ces termes:

“ Cœurs indifférens! ne vantez plus la paix dont vous jouissez: elle est un sommeil; ce sommeil est un trépas. Pour vous tout est mort, & vous l'êtes pour tout ce qui existe. Et vous que l'amour soumet à son empire? la nature entière est soumise au vôtre! C'est vous seuls que l'astre du jour éclaire: vous seuls qui connoissez le prix de ses bienfaits. Que le jour est beau quand on aime! Comme l'amour fait tout embellir! Le parfum de ces fleurs en devient plus délicieux; l'émail des prairies plus vif, le cristal des eaux plus pur, le chant des oiseaux plus harmonieux. Ce ruisseau qui s'éloigne & se précipite vers sa pente, invite les amans à se rapprocher; ce lierre & cet ormeau leur prescrivent d'être inséparables; tout leur parle dans la nature, & par-tout ils reconnoissent le langage de l'amour. „

Chaque inflexion de cette voix pénétroit jusqu'à l'âme de *Flora*. Elle oublioit même de se défendre contre ces impressions. Elle oublioit jusqu'aux discours de sa mère,

&

& disoit à *Chèrea* : je voudrois que notre inconnu entendît ces accens & ces paroles : j'épierois avec soin l'effet que produiroient sur lui les unes & les autres.

Jugez-en donc ! lui dit-il ; cet inconnu est à vos genoux. *Sténor* y étoit effectivement. *Flora* jetta un cri de surprise ; mais ses yeux ne marquoient nul couroux, nulle envie de fuir. Que faites-vous, disoit-elle à *Sténor* ? Cette attitude ne va point à un chasseur, à un ennemi de l'amour. Je ne dois pas moi-même. -- Ah ! interrompit *Sténor*, oubliez une prévention injuste & si peu naturelle ! N'êtes-vous née avec tant de charmes que pour les soustraire à notre admiration ? Nous est-il possible de ne leur pas rendre hommage ? Cet hommage doit-il vous irriter ? *Flora* ne trouvoit point de réponse à ces questions. Mais enfin dit-elle, vous savez que l'amour a causé bien des malheurs ; on m'en a toujours entretenue, & je n'ai pas encore vu d'exemple démentir ces maximes. Vous en verrez, lui dit *Sténor*, en collant sa bouche sur une de ses mains ; vous ferez vous même cet exemple. En attendant, le hasard vous en offre un autre. Interrogez ce couple dont les accens ont mérité votre attention.

Rec. XI.

C

Ce

Ce couple ne chantoit plus, mais il ne s'étoit pas éloigné. De grace, dit *Flora*, en s'adressant à la jeune personne qui avoit chanté, délivrez-moi d'un doute: croyez-vous à tout le bien que vous disiez de l'amour il n'y a qu'un instant? Il nous en a plus fait, répondit-elle, que jamais nous n'en pourrions dire. Quoi! reprit *Flora*, vous en parlez d'après vous-mêmes? - - - Nous ne faisons que peindre ce que nous éprouvons. - - - Et depuis quand l'éprouvez-vous? - - - Depuis que nous nous sommes aimés. Etes-vous unis? demanda *Chérea*. Oui, pour jamais, répondit le jeune homme. Chaque jour nous bénissons nos chaînes, & nous prions l'amour de les resserrer. Chaque jour accroît notre bonheur, & tant que rien ne nous séparera, il ne cessera point de s'accroître.

Vous les entendez, belle *Flora*, disoit *Sténor*; ils ont en effet le langage du bonheur & de la vérité. *Flora* commençoit à le croire &, qui plus est, elle n'affectoit plus d'en douter; mais les images lugubres qui avoient si long-temps affligé ses regards, occupoient encore son esprit. Vous en jugerez, disoit-elle à *Sténor*, vous verrez si je dus en être vivement frappée. *Sténor* ne demandoit pas mieux que d'être pris
pour

pour arbitre dans cette matière. On abrégé le temps de la chasse ; on se rendit chez *Flora*. Voyez, disoit-elle à *Sténor*, en l'introduisant dans un salon, voyez si de tels exemples ont dû m'intimider. - - Mais, ô Ciel ! que vois-je moi-même ? Quel changement inattendu ! Comment ces tableaux ne sont-ils plus ce qu'ils étoient ? D'où provient cette métamorphose ?

Qu'on juge en effet si *Flora* dût être surprise ? Un spectacle tout nouveau s'offroit à sa vue. Au lieu de ces catastrophes terribles qui l'avoient effrayée jusqu'alors, elle n'apercevoit plus que des scènes tendres & propres à la rassurer. Tout dans ces tableaux annonçoit l'amour paisible & fortuné. Rien n'y bleffoit les regards, mais tout y intéressoit l'âme. Celle de *Flora* étoit vivement émue. On présume bien cependant qu'elle n'attribuoit à nul pouvoir magique le changement arrivé dans sa retraite. Elle ne doutoit point que *Chérea* n'y eût contribué ; mais elle ne s'en plaignit pas amèrement. Vous me trompez ! lui dit-elle d'un ton qui prouvoit qu'elle ne regrettoit pas de l'être ainsi, vous me trompez ! Quel est votre dessein ? De vous rendre heureuse, lui répondit *Chérea*, de soustraire votre âme à une résolution peu réfléchie, à un préjugé fu-

neste. Vous voyez *Sténor*, ajouta-t-elle; son indifférence n'étoit que supposée; sa tendresse pour vous m'étoit connue: je le connois lui-même à tous égards, & à tous égards il est digne de vous.

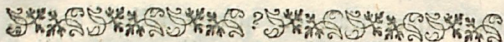
Durant ce discours *Sténor* étoit aux genoux de *Flora*. Oui, lui disoit-il, je vous avois vue avant que *Cinthie* vous enterrât dans cette solitude: je vous adorai toujours depuis, même en désespérant de jamais vous revoir. C'est l'amour seul qui m'a inspiré la conduite que j'ai tenue; il doit être mon excuse. D'ailleurs mes vues sont aussi légitimes, que mon amour est sincère.

On a pu voir *Flora* perdre successivement de sa prévention contre l'amour. Le changement des tableaux devenoit même à-peu-près superflu. Il acheva pourtant d'anéantir une crainte qu'un stratagème équivalent avoit fait naître; mais il n'en fallut désormais aucun pour déterminer *Flora* en faveur de *Sténor*. En peu de temps il devint son époux & ne cessa point d'être son amant. Chaque jour elle s'étonnoit d'avoir pu craindre l'amour. Ses idées se fortifioient & s'étendoient de plus en plus. Vous m'avez bien jouée, disoit-elle à *Sténor* & à *Chérea*, mais je le méritois & je vous le pardonne. Je regrette seulement que le couple chantant
du

du bosquet n'ait eu qu'une félicité factice. Il jouoit assez bien son rôle pour mériter qu'il lui fût naturel. Rassurez-vous, lui répondit *Sténor*, ce rôle n'étoit point joué. Apostés là pour me servir, ces jeunes gens n'en exprimoient pas moins leurs sentimens propres. On assure qu'ils font encore les mêmes. Vous, ma chère *Flora*, conservez toujours les vôtres. Cet amour, qui cau-
soit votre effroi, causera votre bonheur & le mien. Ce n'est pas cet amour frénétique, impérieux & jaloux, cette passion qui déchire l'âme au lieu de la consoler; c'est cette charmante union des cœurs, aussi éloignée de la tiédeur que de l'emportement, aussi douce que sensible, qui occupe sans tourmenter; qui ne néglige ni n'obsède; en un mot, ce n'est point l'amour tel qu'on se plaît souvent à le peindre ou plutôt à le défigurer: c'est *l'amour tel qu'il est*, tel qu'il doit être.

Par l'Auteur des Contes Philosophiques.





LA SCRUPLEUSE.

CONTE *,

A Mde la Comtesse DE M. - - -

JE veux conter, d'un scrupule assez rare,
Et les effets, & le motif bisarre. - -

Vous qui savez, sans altérer son prix,
Soumettre aux loix de l'austère sagesse
L'aimable essain des grâces & des ris!
Sur mon récit daignez, belle Comtesse,
Laisser tomber vos regards indulgens.
Quand nous contons, nous autres bonnes gens,
Nous allégeons le fardeau de la vie;
Ce chétif lot ne vaut pas qu'on l'envie,
Point n'envions, nous, le sort plus heureux
De ceux auxquels la fortune constante
Départ ses dons. Au comble de leurs vœux,
Satiété, dégoût, tout les tourmente.
Nous avons moins, mais nous jouissons mieux:
Tout est, pour nous, matière à jouissance.
Du doux plaisir que la simple apparence,
Dans le lointain, vienne luire à nos yeux;
Voilà nos cœurs livrés à l'espérance.
Si rien ne luit, de la réminiscence,

Nous

* Par l'Auteur du Conte des trois Bossus.

Nous empruntons encore le secours;
 Car qui jamais n'eut que de tristes jours?
 Ainsi, des biens, si l'inégal partage
 Paroit souvent un caprice du sort;
 De ses faveurs le différent usage
 Dépend de nous & répare son tort.

Nous occupons tous un petit espace;
 Le mal l'étend, l'aise le rétrécit:
 En action, chez les uns, tout se passe,
 Lorsque la scène, ailleurs, n'est qu'en récit.

Quand nous contons, si le public approuve,
 Voilà pour nous, conteurs ou romanciers,
 Notre salaire. Un seul mal que j'y trouve
 Assez cuisant, c'est que nos créanciers
 Ne donnent pas cours à cette monnoie.
 Oh! Maître Jean*, ce cruel rabat-joie
 De votre vie altéra le repos;
 On vous citoit, on admiroit vos œuvres;
 Mais ce n'étoient que stériles propos:
 Vous avaliez, comme moi, des couleuvres.
 Bien est-il vrai qu'il en reste le los,
 A vos neveux transmis jusqu'à notre âge,
 Et forcé dons qu'un Prince bienfaisant
 Verse sur eux. Si glorieux partage
 Ne peut m'écheoir; mon lot est suffisant,
 Si quelque jour de moi l'on dit en somme,
 Comme de vous, que j'étois un bon homme.
 Ainsi soit-il! Je reviens à présent,
 Par le plus court, au fil de mon histoire.

C 4

Le

* Jean Lafontaine.

Le possesseur d'un vaste territoire
 Eut fille unique, & voulut qu'à Paris
 Elle trouvât la perle des maris.
 Que ne peut-on trouver quand l'or fourmille?
 Or ce mari, peut-être que la fille,
 Pour le trouver, n'eût fait tant de chemin;
 Car, en Bretagne, elle avoit sous sa main
 Certain parent portant même nom qu'elle,
 Amant soumis, discret, tendre, fidèle,
 Bien fait, enfin de tout point à son gré,
 Et son parent dans un juste degré
 Qui n'empêchoit de former alliance.
 Mais ce parent avoit peu de finance,
 Et ce défaut le fit congédier.
 Ainsi c'étoit pour le faire oublier
 Que le patron dépaysoit sa fille.
 Mais qui peut faire oublier un amant,
 S'il est aimé? La fille étoit gentille;
 Riche, de plus; on manque rarement,
 Avec ces dons, d'un époux en ville.
 La presse y fut; il s'en présenta mille;
 Un suffisoit; un seul fut préféré.
 Un revenu bien clair, bien assuré;
 Partage égal de biens & de naissance,
 Firent ses droits sans plus de connoissance;
 Il n'importoit qu'il fût ou noir ou blond,
 Heureusement c'étoit un homme rond;
 Et qui, peut-être, eût plû par sa franchise,
 S'il n'eût trouvé la place déjà prise.

On se voyoit, on étoit en accords,
 Quand la future ayant certains remords,

Au

Au prétendu parla de cette sorte:

“ J’ai, lui dit-elle, une raison très-forte,
Raison, scrupule, ainsi qu’il vous plaira,
Pourquoi jamais entre nous ne sera
Conclu l’hymen que mon père projette,
Si certains points que de vous je souhaite,
Ne soient d’abord entre nous convenus,
Seront, *primo*, vos desirs contenus,
Et n’en viendrez à consommer l’affaire.
En second lieu, j’exige que la terre
Où je suis née, & qui porte mon nom,
Reste toujours en ma possession,
Sans que jamais y puissiez rien prétendre.
Toutes les fois que je voudrai m’y rendre,
Vous n’y mettrez aucun empêchement.

Item, je veux y rester librement
Tant & si peu que j’en aurai l’envie;
En disposer encore après ma vie.
Quant à mon nom, point ne le changerai,
Et, jusques-la, si vous voulez me plaire,
Ce nom chéri que je conserverai
Sera le vôtre & celui de ma terre. - -
Quant au surplus, terres, contrats, maisons,
Argent comptant, acquêts, fonds & très fonds,
Tout est à vous, je n’y retiens obole. - -
Sur tous ces points je veux votre parole.
Ce que l’on peut stipuler au contrat,
Y sera mis dans le meilleur format;
Pour ce qui n’est d’ordinaire rubrique,
Je veux de vous un serment authentique. - -

Mariés donc, nous ferons bons amis,
 Et rien de plus. „ - - - Tous ces points sont
 promis,
 Hors le dernier, sur lequel on conteste. - -
 Changer de noms? - - - De celui qui lui reste,
 Sans qu'il péricule il peut se départir;
 Il est cadet, & de la branche aînée,
 Il fort déjà vingt autres rejettons.
 Quant à la terre où la future est née,
 L'objet est mince, & pour ses pensions
 Il peut quadrer. Mais avoir une femme
 Jeune, gentille & n'en pouvoir jouir!
 Déjà, pour-elle, il se sent tout de flamme;
 C'est un talent qu'il ne veut enfouir.
 Mais sur ce point la future tient ferme;
 Le futur croit, comme tout a son terme,
 Que ce scrupule, à son tour, passera;
 Qu'à l'ordinaire, à la fin tout ira;
 Puis le galant fait, autant que personne,
 Si sa moitié persiste en ses refus,
 Pour y pourvoir, combien la ville est bonne.
 Il jure donc & ne conteste plus,
 Très-satisfait, au prix d'une misère,
 D'avoir acquis une riche héritière.
 Au père on tient ce beau secret caché;
 C'étoit encore une clause au marché.

On conclut donc. - - Le jour du mariage,
 Le mari, moins en époux qu'en amant,
 Voulut user des saints droits du ménage.
 Il le tenta, mais ce fut vainement;

A ses desirs s'opposa le scrupule,
 Et du serment la terrible formule
 Revint toujours, & toujours l'arrêta.
 Le bon époux; quelque temps, par morale,
 Ou par respect pour la foi conjugale,
 Sur cet article encore s'entêta,
 Puis tout-à-fait enfin s'en désista.

Le vieux papa vit son heure fatale
 Suivre de près la pompe nuptiale;
 Ainsi la Dame usant de tous ses droits,
 Se trouva libre & vécut à son choix. - -
 Pas ne manqua de voler en Bretagne,
 Et d'y rester un peu plus de neuf mois. - -
 Pas ne manqua le mari de compagne:
 Il en eut donc, & plus d'une à la fois. - -
 Le couple heureux vivoit avec décence;
 On s'écrivait toujours pendant l'absence;
 Avec plaisir on chomoit les retours,
 Hors que l'époux, peu constant en amours,
 De sa moitié, d'humeur moins inégale,
 Souvent reçut bonne mercuriale.

Depuis vingt ans on vivoit sur ce ton,
 Lorsqu'un beau jour, au château de la Dame,
 Vint débarquer certain Seigneur Breton,
 Ami commun & parent de la femme.
 Au mariage il avoit assisté;
 Depuis étoit passé dans l'Amérique,
 Où, jusqu'alors, toujours étoit resté.
 Bien le reçut la Dame méthodique.

Très-

Très - satisfait , il revint à Paris
 Pour s'équiper & revoir ses amis.
 Du nombre étoit l'époux de son hôtesse ;
 Aussi fut - il visité des premiers.
 Propos d'abord , de pure politesse ,
 Puis généraux , enfin particuliers. - -
 Vous avez donc , dit l'époux débonnaire ,
 De ma moitié visité les états ?
 Qui peut si fort l'occuper dans sa terre ?
 Quels sont enfin ses travaux , ses ébats ? - - -
 Vous avez vu tous ses petits scrupules ;
 Vous semblent - ils , comme à moi ridicules ? - -
 On ne peut moins ! dit l'honnête marin.
 J'en ai vu dix tous en très - bon chemin ;
 Aimables tous d'esprit & de figure ;
 Lestes , bienfaits. - - " Par ma foi je vous
 jure

Que ce récit me paroît hors de sens , „
 Répond l'époux ! - - „ moi ? - - „ c'est de vos
 enfans

Que j'ai voulu parler , je vous assure. - - -
 „ De nos enfans ? - - nous n'en eûmes jamais ;
 De votre part , c'est erreur toute pure. - -
 Nous nous trouvons trop contraires en faits.
 „ Un de nous deux est très-loin de son compte,
 Réplique encor le nouveau débarqué ;
 Sur le lieu même une visite prompte
 Vous fera voir ce que j'ai remarqué ;
 Dix beaux garçons ; la chose est assez claire :
 Vous la verrez vous-même par vos yeux.
 S'ils sont de vous , ceci n'est mon affaire „.

A ce propos, le mari furieux
 Jure, tempête & part pour la Bretagne.
 De son projet sa modeste compagne
 N'a nul soupçon & ne compte sur lui:
 Il est reçu comme on l'est chez autrui.
 En arrivant, il voit la nape mise:
 Quinze couverts excitent sa surprise. - -
 " Quels sont ici les hôtes qu'on reçoit,
 „ Dit-il aux gens? - - - " Personne de sur-
 „ croît
 „ N'est attendu; c'est la table ordinaire,
 „ Lui répond-on. - - " Quoi. - - " Le père
 „ la mère
 „ Les dix enfans avec le Gouverneur.
 „ Le Chapelain, enfin le Précepteur;
 „ C'est compte rond. - - Qu'on appelle Mada-
 me. - -

Elle paroît; son auguste maintien
 Le déconcerte & de fureur l'enflamme. - -
 Par où, comment entamer l'entretien?
 Il ne le peut. - - Elle, bien plus rassise,
 Lui tend la main, l'embrasse avec franchise.
 " De quel nuage est couvert votre front,
 Dit-elle? " Hé, quoi! vous gardez le silence? - -
 Joindre l'insulte au plus cruel affront;
 C'est me traiter avec trop d'insolence!
 Dit-il enfin. - - " Quand votre trahison
 D'un trouble affreux empoisonne mon ame,
 Vous fied-il bien d'en demander raison?
 Moi, vous trahir! interrompit la Dame.
 Mon cœur jamais n'en forma le dessein.
 Rappelez-vous un moment, je vous prie,

Quand

Quand & comment je vous donnai la main.
 Je ne voulois être que votre amie,
 Vous le savez; à peine notre hymen
 Fut-il conclu, que je protestai contre;
 Et consommé, vous savez s'il le fut!
 D'un faux hymen je voulois faire montre:
 Tromper mon père étoit l'unique but
 Où je visois en signant la formule.
 Il étoit vieux; je n'osai, par scrupule,
 Ouvertement choquer sa volonté.
 Votre franchise & votre probité,
 M'aideroient encore à conduire l'affaire.
 Or, un secret qu'il ne faut plus vous taire,
 C'est qu'en ces lieux un hymen clandestin
 Depuis long-temps assuroit mon destin.
 C'est à ce nœud que je restai fidelle;
 Et les doux fruits d'une union si belle,
 Dans le moment vont paroître à vos yeux. - -
 Je vous promis de rester votre amie;
 Pour vous alors pouvois-je faire mieux?
 Et sur ce point me suis je démentie?
 Si l'intérêt au doux nœud qui nous lie
 Présida seul: en vous donnant mon bien,
 Ce fut payer assez cher ce lien. - -
 Notre amitié, jamais l'ai-je trahie? - -

On reconnut toujours pour mon époux,
 Celui qu'ici vous allez voir paroître.
 En sa présence en grace calmez - vous:
 Il fait qu'ailleurs vous seul paroissez l'être
 Et de vos droits ne se montre jaloux. - -
 Lorsqu'à Paris je vous le fis connoître,

Il occupa chez vous le second rang;
Souffrez chez lui qu'à son tour il soit maître.

Comment! - - c'est donc avec votre parent.
Que vous avez conclu cet hymenée?
Je croyois bien qu'il étoit votre amant;
Pour votre époux, je ne vois nullement,
Après la foi que vous m'avez donnée
Comment souscrire à cet arrangement:
Mais ne craignez aucun emportement. „

On a servi: tout paroît en bon ordre.
Quoique sur rien l'on ne veuille démodre
Le nouvel hôte est accablé d'égards;
Il peut à peine assouvir ses regards:
De ces enfans la candeur, l'innocence
La beauté même excitent sa pitié;
De la maison le goût, l'ordre, l'aïfance.
Lui font encore admirer sa moitié;
Tout dans ces lieux l'accueille le carresse:
Le maître même à le servir s'empresse:
S'il n'obtient pas encor son amitié
Pour lui du moins son cœur n'a plus de haine.

Le repas fait dans le parc on l'entraîne.
" Voyez lui dit la Dame au doux maintien
Si l'on peut mieux faire valoir son bien! - -
Ces lieux sont beaux nous les verrons ensemble;
Vous me direz tout ce qu'il vous en semble
Depuis vingt ans, j'ai bâti, j'ai planté;
Mon revenu du double est augmenté. „

En

“ En vos talens j’ai grande confiance
 Dit-il, Madame, & tout ce que je pense
 Sur l’exposé, c’est que depuis vingt ans,
 Vous avez bien employé votre temps.
 Mais revenons à notre grande affaire.
 Vos fils sont bien; l’ainé sur tout me plaît.
 Or, comme vous, Madame, je suis père,
 Vous le savez. Tout restant comme il est,
 A votre fils je donnerai ma fille;
 Nous ne ferons qu’une même famille.
 Je sai quel nom ma fille portera
 Lorsque pour mien votre fils passera.
 Pour éviter l’éclat le plus funeste
 Et des procès, sur-tout, que je déteste,
 Je ne vois pas de plus juste milieu.

Je voudrois bien que ce projet eût lieu;
 Etant de vous, votre fille m’est chère,
 Reprend la Dame: il faudroit que la mère
 Pût obtenir même droit sur nos cœurs;
 A-t-elle enfin naissance, esprit, & mœurs?
 Car que mon fils s’allie à la crapule
 En vérité je m’en ferois scrupule! „

“ O ! dit l’époux, je ne vous conçois pas,
 Et de scrupule à la fin je suis las!
 Le voulez vous? c’est une affaire faite,
 Ou bien d’ici je fais prompte retraite,
 Et nous plaidons. - - - „ Pour sortir d’em-
 barras,

La

La Dame enfin consent à l'alliance;
 Le fils, le père en demeurent d'accord;
 Et dans les cœurs renaît la confiance.
 La fille arrive; à tous elle plaît fort:
 Elle est admise, & la nôce s'achève
 Bien à propos, car le trépas enleve
 En peu de jours celui des deux maris
 Qui seul avoit les faveurs de la Dame?
 Qui se rejoint à celui de Paris,
 Pour appaiser la douleur de son âme.

Pendant six mois elle pleure le mort;
 Puis du vivant la tendresse la touche;
 Tant qu'à la fin, maîtresse de son sort,
 Elle l'admet à l'honneur de sa couche.

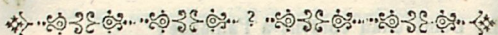
Les dix enfans, bien vêtus, bien nourris,
 Des deux époux également chéris,
 Très noblement vécurent en Bretagne.
 La Dame vit ses desirs circonscrits:
 Elle n'eut plus de cousin en campagne,
 Ni son époux de maîtresse à Paris.

N. B. On comprend bien que le Poëte n'a pu entrer dans tous les détails de l'aventure qu'il raconte. Pressé par son récit, il n'a pu dire que le mariage avec le Parisien fut déclaré nul, & qu'il en contracta un nouveau après la mort du mari véritable.

Rec. XI.

D

LET-



*LETTRE à l'Auteur du MERCURE, sur
l'Anglomanie.*

NOTRE siècle, Monsieur, est fait pour accréditer le ridicule; je ne fais quel esprit de vertige séduit nos prétendus raisonneurs. C'étoit peu sans doute pour eux d'avoir adopté le *pyrronisme*, d'avoir détruit des principes sages en les traitant de préjugés; il falloit encore qu'ils fissent naître une espèce de refroidissement pour la patrie, qui semble dédaigner tout ce qui porte le nom François. Sur les débris du patriotisme s'élève une manie dont tout se ressent de la contagion; les immortels ouvrages de nos ancêtres feroient dans l'oubli, si leur gloire dépendoit de ces novateurs. *Il faut, dit-on, donner à nos harangues, à nos écrits publics, une teinte de cette vigueur qui anime les discours anglois.* Sublime & nerveux *Bossuet!* élégant *Fléchier!* & vous, l'ami des hommes, aimable *Fénelon!* vous n'êtes que des Orateurs froids & languissans; cédez les couronnes dont nous ornons vos statues: vos juges sont des François.

Chaque peuple a ses mœurs, ses loix, ses préjugés, ses ridicules. Si le droit des gens veut qu'on les respecte, la loi de la nature-

ture exige que l'on aime ce qui tient à son pays. C'est le propre d'un sot de ne tirer de considération que du préjugé heureux qui peut faire estimer son pays; c'est le propre d'un traître d'abandonner la cause de sa patrie pour lui préférer celle des étrangers. François ingrats, qu'une aveugle prévention rend indignes du nom que vous portez! Quelle mère vous nourrit dans son sein? Pour qui luit ce Soleil qui dore vos campagnes? Pour qui cette terre féconde se couvre-t-elle de végétaux excellens qui portent dans vos veines leur suc & la vie? Pour qui coulent ces vins délicieux qui réparent vos forces & dissipent vos chagrins?

Veut-on citer une action héroïque, on feuillette des annales étrangères. Veut-on parler d'un pays fertile en ressources, il faut l'aller chercher chez nos voisins. Veut-on louer de bons citoyens, on loue nos ennemis. Tel est le ton du siècle; & l'homme impartial qui prétendra défendre la cause de sa patrie, sera regardé comme un être singulier qui n'a rien vu, comme un homme sans expérience.

J'étois un jour dans un de ces cercles frivoles où la singularité rassemble quelques jeunes étourdis qui vont y payer en ridicules le tribut qu'ils croient devoir à la nou-

veauté. Vous imaginez sans doute qu'on y parla de modes, de pompons, de nouvelles du jour? Point du tout, on y traitoit les questions les plus abstraites. Ennuyé de ce jargon méthaphysique, je m'adressai au plus sensé de ces Messieurs. Mais, lui dis-je, le ton de la bonne compagnie est-il maintenant celui-ci? - - Eh, de quel monde venez-vous? me dit l'un de mes voisins. Ne voyez-vous pas que ces trois Messieurs reviennent de Londres? Qu'ils doivent, du moins pendant quelques mois, afficher la *solidité*, arborer l'air & le ton de *penseur*, & ne voir en nous que des fots?

Mais que reprochent un peu sérieusement à leurs compatriotes ces déterminés *Anglo-manes*? notre légèreté, notre inconstance. - - Consultons les Jurisconsultes, ils conviendront que les loix constitutives de notre Monarchie se sont bien mieux conservées que les leurs: parcourons nos histoires, toujours le François, ami de ses Princes, ennemi généreux des étrangers qui veulent usurper ses droits, plein de respect pour ses loix, fidèle à sa religion, présente l'image d'un peuple constant dans ses vertus. Notre légèreté est, dit-on, dans nos goûts, dans nos usages, dans nos modes. - - Qu'importe? Ces ridicules, s'ils existent, sont des preuves de

de la tranquillité dont nous jouissons, de nos ressources. La terre est-elle inculte? les manufactures oisives? notre commerce altéré? cent mille généreux citoyens ne sont-ils pas toujours prêts à verser leur sang pour la patrie? - - Vous nous rendez plus de justice, sages étrangers! Si nous vantons votre fermeté, votre industrie, votre politique; vous nous accordez le courage, la douceur, la délicatesse.

Citoyens prévenus, jetez les yeux sur les images sacrées de vos ancêtres; comptez, si vous le pouvez, les hommes généreux qui ont bien mérité de la patrie. Ministre populaire dont une plume éloquente a célébré les vertus, généreux *Sully*, vertueux citoyen dont la tombe est tous les jours arrosée de nos larmes! Respectable *Turenne*, apprîtes-vous des étrangers à mériter l'admiration de l'univers & nos regrets? Négocians laborieux qui faites circuler nos richesses, & portez à nos voisins les preuves de nos ressources; est-ce d'eux que vous tenez l'art de réaliser l'idée d'une république universelle? Ecrivains illustres dont les leçons, en charmant nos loisirs, nous font aimer la vertu, n'êtes-vous pas nos compatriotes? Artistes industrieux qui multipliez nos plaisirs, est-ce chez l'étranger que vos maîtres vous

ont appris à donner aux plus durs métaux ces formes heureuses qui nous présentent l'image de la nature ennoblie par l'art? On nous reprochoit autrefois de juger les étrangers avec trop de prévention; que nous sommes changés! Ne méprisons point la vertu quand elle se trouve même dans notre ennemi, mais aimons notre pays: un Philosophe ancien remercioit le Ciel d'être né Grec & non Barbare; je le remercie d'être François: ce titre est respectable pour moi. Il est encore des amis de la patrie qui savent apprécier les raisonnemens de ceux qui la méprisent, de généreux citoyens qui la servent de leurs bras, de leurs conseils, de leur industrie. Le sophiste raisonne, s'égare dans des chimères; le bon citoyen agit: lui seul est sage, philosophe, honnête homme.

Je suis, Monsieur, votre, &c.

L * * * * *

LE PAPILLON ET LE VER A SOIE,

F A B L E.

DANS les bosquets de *Flore*, au gré de ses desirs,
Un jeune papillon varioit ses plaisirs.

Plus

Plus loin, sur le rameau d'un mûrier solitaire,
Un vermisseau

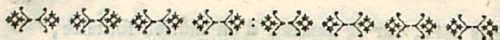
Lugubrement construisoit son tombeau.
De son travail obscur la pécure étoit fière :
Malheureux ! disoit-il à son heureux voisin,
Le sage en ses projets considère la fin.
Nos jours à tous les deux s'écouleront bien vite
Pour moi, grace à mes soins, voici mon dernier
gîte,

Et j'attends l'heure du destin.
Mais toi, pauvre insensé ! qu'un feu léger dévore,
As-tu fait ce matin tes adieux à l'aurore ? --
Tandis qu'il péreroit, le rival des zéphirs
Leur donnoit à ses yeux de nouveaux déplaisirs. --

Bref il en fait tant & tant que l'hermite,
Dont la vertu n'y pouvoit plus tenir,
Dans son tombeau se renferme au plus vite.
Cependant, un beau jour, fatigué de dormir,
Pour revoir la lumière il sort de sa cellule. --
Dieux ! -- qu'est-ceci, dit-il ? -- j'ai des aîles ! --
volons,

Je serois idiot si j'en faisois scrupule ;
Je n'ai que trop rampé : vive les papillons !
Papillon, mon ami, finissons nos querelles ;
Jouissons du présent -- voltigeons, j'ai des aîles.

Le mot de la première Enigme de la dixième Collection, est *Carte à jouer*. Celui de la seconde, est *bouts-rimés*.



E N I G M E.

D E P U I S long - temps on me met en usage,
 A la ville , à la cour , je trouve de l'emploi ,
 Quelquefois même on m'en donne au village ,
 Et toujours on se plaît à se servir de moi .
 Victime de la mode & jouet du caprice ,
 On fait me transformer comme un caméléon .
 Ici du corps humain j'orne le frontispice ;
 Là je suis à ses pieds : puis en changeant de nom ,
 Je suis des Rois l'ornement ordinaire .
 Que je sois laid ou beau , je suis certain de plaire
 A celui que je fers , qui , libre dans son choix ,
 Parmi cent compagnons me prend de préférence .
 Près du beau sexe enfin j'ai d'assez jolis droits .
 Mais telle est de mon sort la maligne influence ,
 Quoiqu'utile en tout temps , jour , nuit , matin &
 soir ,
 Quand je perds mon éclat , on est las de me voir ,
 Et souvent le dédain devient ma récompense .

L O G O G R Y P H E .

P A R M I les commerçans je suis d'un grand usage ,
 De la Tamise au Nil , du Volga jusqu'au Tage ,
 Comment favoir , sans moi , que tel vaisseau mar-
 chand
 Vient d'arriver ici des bords du Saint Laurent ?

Ami ,

Ami, quatorze pieds composent tout mon être :
 Combine, & tu pourras bientôt me reconnoître ;
 J'offre presque à tes yeux ce Général Troyen
 Qui porta sur son dos le reste de son bien ;
 Le nautonier d'enfer; des isles de l'Afrique;
 Deux prépositions propres a la logique;
 Un instrument de chasse; un stupide animal;
 De musique une note; un précieux métal
 Une Ville en Bretagne; une autre en Picardie;
 Une pièce de guerre; un pays en Asie;
 Ce qui croît au Liban; qui plus est, un oiseau
 Dont le propre est de vivre, & sur terre & dans
 l'eau;

Le vainqueur de *Pompée*; & l'un des douze Apô-
 tres;

Ce qu'on tire des instrumens:

Si je voulois t'en nommer d'autres,

Je t'occuperois plus long - temps.

Par M. L. C. DE C. - - -





ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

EXTRAIT du tome quatorzième de l'HISTOIRE NATURELLE. A Paris, de l'Imprimerie Royale; 1766,

Il est des ouvrages qui demandent qu'un Journaliste les fasse connoître, il en est d'autres dont lui même a souvent besoin pour enrichir le travail dont il est chargé. Ceux de M. de Buffon sont de cet ordre supérieur: on peut les regarder comme le commentaire le plus complet & le plus exact que nous ayons du grand livre de la nature, de ce livre négligé depuis tant de siècles, à la honte de l'esprit humain, & que le nôtre du moins peut se glorifier de commencer à consulter. Quelles facilités pour l'entendre & pour y faire de nouvelles découvertes, ne trouvera pas la postérité dans le quatorzième volume de cette Histoire! La philosophie qui y règne n'a point l'air sauvage & rebutant de celle de l'école; elle n'est point non plus défigurée par cette parure frivole qu'il n'y a pas long-temps on avoit cru nécessaire.

cessaire pour l'introduire dans le monde : plus imposante, plus effrayante même par le seul charme qui lui est propre, elle ne se montre nulle part dans les écrits de cet illustre Académicien qu'avec toute la majesté digne d'elle. Personne n'a plus contribué que lui, non-seulement à répandre le goût de l'Histoire Naturelle, mais à aggrandir la sphère des connoissances humaines, parce que personne n'a mieux ni plus clairement écrit que ce Philosophe sur les sciences même les plus abstraites. On adopte ses idées parce qu'il possède le grand art de les rendre aussi claires qu'elles sont ou vraies ou vraisemblables. Et combien est-il de sujets où l'esprit le plus pénétrant & le plus juste est forcé de s'en tenir au vraisemblable, dans l'impossibilité d'atteindre au vrai? Quel avantage n'a pas alors M. de Buffon pour établir l'opinion qu'il embrasse, lui qui possède à un degré si éminent ce, qu'au rapport de Quintilien, Aristote appelle *vim dicendi quid in quaque re possit esse persuasibile*; ce qui est le caractère de la véritable éloquence.

Parmi les philosophes anciens ou modernes il en est qui ont affecté le mystère ou l'obscurité; d'autres n'ont pas eu le talent de se faire entendre, & nous ne crai-

gnons

gnons pas de l'avancer, combien ne se sont pas entendus eux-mêmes! M. de Buffon, toujours clair, toujours lumineux parce qu'il est toujours maître de la matière qu'il traite, donne sur toutes les parties de la physique les connoissances les plus approfondies à ceux qui sont faits pour y atteindre. Quelles preuves n'en trouve-t-on pas dans les discours sublimes intitulés: *de la nature, première & seconde vues*, imprimés à la tête des deux volumes précédens? *La nomenclature des singes*, qui sert d'introduction à leur histoire dans le quatorzième tome, & la dissertation sur la dégénération des animaux qui le termine sont du même genre & de la même force. Par l'extrait que nous allons donner du premier de ces discours, & par quelques morceaux que nous allons mettre sous les yeux du Lecteur, on verra que ce Philosophe y traite encore de la nature en grand, & que c'en est en quelque façon une troisième vue.

L'Auteur commence par exposer & faire sentir la solidité des raisons qui l'ont déterminé à rejeter toutes les méthodes qui ont été imaginées jusqu'ici pour entasser sous le nom de singes une multitude d'animaux d'espèce

espèces différentes & même très-éloignées. Il est à remarquer qu'il a eu en sa possession quarante de ces animaux, la plupart vivans.

Après avoir défini le singe avec cette précision qui lui est familière, il examine combien il existe d'espèces auxquelles on doit donner ce nom. Il en admet trois, & prouve que les anciens n'en ont connu qu'une seule que les Grecs ont appelée *pithecos* & les Latins *simia*. C'est sur cet animal qu'*Aristote*, *Plin*e & *Gallien* ont fondé toutes les relations physiques du singe à l'homme: il en diffère néanmoins, sans parler des autres dissémbances, par un attribut qui, quoique relatif en lui-même, n'en est pas moins essentiel, c'est la grandeur. La taille de l'homme en général est au dessus de cinq pieds; celle du *pithèque* n'atteint guère qu'au quart de cette hauteur. *L'orang-outang*, c'est-à-dire, *l'homme sauvage*, nom que les Indiens lui ont donné, a cet attribut de grandeur. Cet animal est aussi haut, aussi fort que l'homme; il fait porter des armes; il se sert de pierres pour attaquer & de bâtons pour se défendre; il a de plus des traits approchans de ceux de l'homme, des oreilles de la même forme, de la barbe au menton &
du

du poil ni plus ni moins que l'homme dans l'état de nature.

Après les singes se présente une autre famille d'animaux que M. de Buffon indique sous le nom générique de *babouins*, & dont il donne les caractères distinctifs. Il les fixe aussi à trois espèces. *Aristote* paroît seul avoir désigné la première par le nom de *simia porcaria*. L'animal que nous appellons *magot* forme une espèce intermédiaire entre le genre du singe & celui du babouin, attendu, comme le dit l'Auteur, que la nature ne connoît pas nos définitions, qu'elle n'a jamais rangé les êtres par genres, & que sa marche, au contraire, va toujours par nuances. Cet animal étant de la haute Egypte, les anciens l'ont connu. Les Grecs & les Latins l'ont nommé *cynocéphale*, parce que son museau ressemble assez à celui d'un dogue.

Les *guenons* ou singes à longue queue forment encore une autre famille également différente des deux premières. Les Grecs leur ont donné le nom de *kebos* ou *kepos*. M. de Buffon en cite neuf espèces, qu'il indique par un nom particulier à chacune. De ces neuf espèces deux seulement ont été connues des anciens, la *mone* & le *callitriche*, qui sont originaires de l'Arabie & des parties

ties septentrionales de l'Afrique. Les sept autres devoient nécessairement leur être inconnues, puisqu'elles sont natives & exclusivement habitantes des terres où les voyageurs Grecs n'avoient pas encore pénétré du temps d'Aristote.

Voilà les animaux de l'ancien Continent auxquels on a donné le nom commun de *singe*: on l'a donné aussi aux bêtes qu'on a trouvées en Amérique avec des mains & des doigts, sans faire attention que pour transférer un nom, il faut au moins que le genre soit le même; & pour l'appliquer juste, il faut encore que l'espèce soit identique: or ceux-ci dont M. de Buffon fait deux classes sous les noms de *sapajous* & de *sagoins*, sont très-différens de tous les singes de l'Asie & de l'Afrique: & de la même manière qu'il ne se trouve dans le nouveau Continent ni *singes*, ni *babouins*, ni *guenons*; il n'existe aussi ni *sapajous*, ni *sagoins* dans l'ancien. Ces deux nouvelles familles, non-seulement différent essentiellement des *guenons*, les seules auxquelles on puisse les comparer, mais elles diffèrent encore l'une de l'autre par un caractère remarquable. Tous les *sapajous* se servent de leur queue comme d'un doigt pour s'accrocher & même pour saisir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main.

main. Les sagoins, au contraire, ne peuvent se servir de leur queue pour cet usage.

M. de Buffon, à qui il n'échappe aucune des erreurs des Naturalistes qui l'ont précédé, & que rien ne peut satisfaire que le vrai, remarque encore que c'est sans raison suffisante que l'on a donné à toutes ces bêtes le nom de *quadrupèdes*, nom qui suppose que l'animal ait quatre pieds. *Pour qu'il y ait, dit-il, de la précision dans les mots, il faut de la vérité dans les idées qu'ils représentent. En faisant pour les mains un nom pareil à celui qu'on a fait pour les pieds, il faudroit nommer le singe quadrumane; & l'on diroit alors avec vérité & précision que l'homme est le seul qui soit biman & bipède, parce qu'il est le seul qui ait deux mains & deux pieds. En appliquant ces nouvelles dénominations générales à tous les êtres particuliers auxquels elles conviennent, il se trouve que sur environ deux cents espèces d'animaux qui peuplent la surface de la terre, & auxquels on donne le nom de quadrupèdes, il en faut retrancher presque un tiers, & que la liste des quadrumanes est au moins de quarante espèces. En effet, les vrais quadrupèdes sont les solipèdes & les pieds fourchus. De l'examen détaillé de tous ces différens animaux il résulte qu'il y en a réellement*

ment plus d'un quart auxquels le nom de quadrupède disconvient, & plus d'une moitié auxquels il ne convient pas dans toute son acception.

L'Auteur trouve dans tous ces faits une nouvelle preuve qu'il n'y a aucun de nos termes généraux qui soit exact, lorsqu'on vient à les appliquer en particulier aux choses ou aux êtres qu'ils représentent: ce qui provient de notre impuissance de combiner & de voir à la fois un grand nombre de choses. En comparant les œuvres de la nature aux ouvrages de l'homme, il prouve que l'esprit, quelque actif, quelque étendu qu'il soit, ne peut aller de pair & suivre la même marche sans se perdre lui-même, ou dans l'immensité de l'espace, ou dans les ténèbres du temps, ou dans le nombre infini de la combinaison des êtres.

C'est ici que commence cette partie sublime du discours où M. de Buffon semble avoir pénétré, & nous dévoiler réellement les secrets de la nature. Comme dans ses ouvrages tout est tellement lié, qu'on n'en peut rien retrancher qui n'y soit essentiel, nous nous garderons bien d'altérer ses idées en voulant sur chaque objet en donner le

Rec. XI.

E

pré-

précis (1): nous avons indiqué la source; ceux qui aiment la vérité, l'objet de tant de recherches philosophiques, auront plus de plaisir à y aller puiser eux-mêmes. Ainsi, pour remplir nos engagements, nous nous contenterons, en suivant le plan de cet excellent discours, d'en rapporter quelques endroits détachés, qui suffiront pour justifier ce que nous avons avancé.

Nous croyons devoir commencer par le morceau qui nous trace, d'une manière si lumineuse, l'origine & le progrès de toutes nos connoissances. *L'esprit*, dit M. de Buffon, quoique resserré par les sens, quoique souvent abusé par leurs faux rapports, n'en est ni moins pur ni moins actif. L'homme qui a voulu savoir, a commencé par les rectifier, par démontrer leurs erreurs; il les a traités comme des organes mécaniques, des instrumens qu'il faut mettre en expérience pour les vérifier & juger de leurs effets: marchant ensuite, la balance à la main & le compas de l'autre, il a mesuré & le temps & l'espace, il a reconnu tous les dehors de la nature; & ne pouvant en pénétrer l'intérieur par les sens, il l'a deviné par comparaison & jugé
par

(1) *Abst ut tam illustrein materiam familiari dicendi genere & extemporaneitate nostra volumus.*

par analogie ; il a trouvé qu'il existoit dans la matière une force générale. différente de celle de l'impulsion, une force qui ne tombe point sous nos sens, & dont par conséquent nous ne pouvons pas disposer, mais que la nature emploie comme son agent universel : il a démontré que cette force appartenoit à toute matière également, c'est-à-dire, proportionnellement à sa masse ou quantité réelle ; que cette force ou plutôt son action s'étendoit à des distances immenses, en décroissant comme les espaces augmentent. - - - La chaleur est une autre force nécessaire à la production des êtres vivans. - - La lumière est une matière vive douée d'une élasticité & d'une activité sans bornes. - - La formation & le développement des êtres organisés se font par le concours de toutes ces forces réunies ; l'extension, l'accroissement des corps vivans ou végétaux suit exactement les loix de la force attractive, & s'opère en effet en augmentant à la fois dans les trois dimensions.

Ce ne sont point ici des raisonnemens, ce sont des faits découverts & confirmés par l'expérience : il faut en démontrer la fausseté avant que d'oser prononcer, comme font quelques Ecrivains, que la philosophie moderne ou le *Newtonianisme* francisé, comme il leur plaît de l'appeller, passera avec la mo-

de à laquelle il doit son principal mérite. Nous sommes très-éloignés de vouloir nous-mêmes nous donner pour juges d'aucun système, mais nous croyons ne pouvoir trop souvent attaquer & combattre ces préjugés nationaux dont les philosophes eux-mêmes ne sont pas exempts. Qu'importe que *Newton* soit Anglois s'il explique mieux qu'un autre les effets d'une première cause qu'il n'est pas donné à l'homme de connoître!

M. de *Buffon* prend ensuite le corps humain pour le module physique de tous les êtres vivans; & les ayant mesurés, fondés, comparés dans toutes les parties, il fait voir que la forme de tout ce qui respire est à peu-près la même; qu'en disséquant le singe on pourroit donner l'anatomie de l'homme; qu'en prenant un autre animal, on trouveroit toujours le même fond d'organisation, les mêmes sens, les mêmes viscères, les mêmes os, les mêmes chairs, le même mouvement dans les fluides, le même jeu, la même action dans les solides. - - Ce plan, toujours le même, toujours suivi de l'homme au singe, du singe aux quadrupèdes, aux cétacées, aux oiseaux, aux poissons, aux reptiles, est, dit M. de *Buffon*, un exemplaire fidèle de la nature vivante, & la vue la plus simple & la plus générale sous laquelle on puisse la

la considérer. Nous croyons devoir ajouter qu'aucun philosophe ne l'avoit encore présentée dans cette généralité, dont l'esprit ne peut saisir sans admiration l'ensemble & les rapports.

De ce grand tableau des ressemblances dans lequel l'Auteur nous représente l'univers vivant comme ne faisant qu'une même famille, il passe à celui des différences où chaque espèce réclame une place isolée, & fait voir, qu'à l'exception de quelques espèces majeures, telles que l'éléphant & le rhinocéros, &c. tous les autres semblent se réunir avec leurs voisins; que ceux même dont l'espèce nous paroît la plus parfaite, c'est-à-dire, la plus approchante de la nôtre, les singes se présentent ensemble & demandent déjà des yeux attentifs pour être distingués les uns des autres, parce que c'est moins à la forme qu'à la grandeur qu'est attaché le privilège d'espèce isolée. En effet, dans l'histoire de *l'Orang-outang*, si l'on ne faisoit attention qu'à la figure, on pourroit regarder également cet animal comme le premier des singes, ou comme le dernier des hommes; parce qu'à l'exception de l'âme, il ne lui manque rien de tout ce que nous avons, & parce qu'il diffère moins de l'homme pour le corps, qu'il ne diffère des autres animaux

auxquels on a donné le même nom de singe.

L'âme, la pensée, la parole ne dépendent donc pas de la forme ou de l'organisation du corps : rien ne prouve mieux que c'est un don particulier & fait à l'homme seul, puisque l'Orang-outang, qui ne parle ni ne pense, a néanmoins le corps, les membres, les sens, le cerveau & la langue entièrement semblables à l'homme. - - -

Il est bien vrai que si l'on ne devoit juger que par la forme, l'espèce de ce singe pourroit être prise pour une variété dans l'espèce humaine. C'est pour faire sentir toute la fausseté de cette idée que l'Auteur entre dans des détails qu'il faut lire dans l'ouvrage même. Il y distingue parfaitement l'homme du singe; il prouve que celui-ci n'est qu'une simple brute dont, malgré la conformité extérieure qui nous étonne, toutes les actions sont purement animales; que dans l'homme, au contraire, tout annonce une intelligence qui le fait agir. Le Créateur a compris sa forme, comme celle de tous les animaux, dans un plan général; mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle, semblable à celle du singe, il a pénétré ce corps animal de son souffle divin: s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au
fin-

finge, mais à l'espèce la plus vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé; cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme; vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé. Quelle ressemblance qu'il y ait donc entre l'homme le plus sauvage & le finge, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée & au dehors par la parole.

Pour développer tous les moyens qu'a l'homme de perfectionner les facultés qu'il tient de la nature, M. de Buffon fait une remarque bien judicieuse, bien digne de l'attention du Lecteur, & que nous croyons qu'aucun philosophe n'avoit faite avant lui. *Il y a, dit-il, deux éducations qui doivent être soigneusement distinguées, parce que leurs produits sont fort différens; l'éducation de l'individu, qui est commune à l'homme & aux animaux; & l'éducation de l'espèce qui n'appartient qu'à l'homme. Un jeune animal, tant par l'incitation que par l'exemple, apprend en quelques semaines d'âge à faire tout ce que ses père & mère font: il faut des années à l'enfant, parce qu'en naissant il est beaucoup moins avancé, moins fort & moins formé que ne le sont les petits animaux. L'enfant est donc beaucoup plus lent que l'animal*

à recevoir l'éducation individuelle; mais par cette raison même il devient susceptible de celle de l'espèce. Les soins continuels qu'exige pendant long-temps son état de foiblesse, entretiennent, augmentent l'attachement des pères & mères: & en soignant le corps ils cultivent l'esprit. -- L'éducation, qui seule peut développer son âme, veut donc être suivie long-temps & toujours soutenue. Si elle cessoit, je ne dis pas à deux mois, comme celle des animaux, mais même à un an d'âge, l'âme de l'enfant qui n'auroit rien reçu seroit sans exercice, & , faute de mouvement communiqué, demeureroit inactive comme celle de l'imbécille, à laquelle rien n'est transmis. - -

Dans l'état le plus sauvage de l'homme, la première éducation, l'éducation de nécessité, exige autant de temps que dans l'état civil; parce que dans tous deux l'enfant est à-peu-près également foible, également lent à croître, & qu'enfin il périroit s'il étoit abandonné avant l'âge de trois ans. Or, cette habitude nécessaire, continuelle & commune entre la mère & l'enfant pendant un si long temps, suffit pour qu'elle lui communique tout ce qu'elle possède; & quand on voudroit supposer faussement qu'elle ne possède rien, pas même la parole, cette longue habitude avec son enfant ne suffiroit-elle pas pour faire
naître

naître une langue? Ainsi cet état de pure nature, où l'on suppose l'homme sans pensée, sans parole, est un état idéal, imaginaire, qui n'a jamais existé. La nécessité de la longue habitude des parens à l'enfant produit la société au milieu du désert; la famille s'entend & par signes & par sons, & ce premier rayon d'intelligence entretenu, cultivé communiqué, a fait ensuite éclore tous les germes de la pensée. Comme l'habitude n'a pu s'exercer, se soutenir si long-temps sans produire des signes mutuels & des sons réciproques, ces signes ou ces sons, toujours répétés & gravés peu à peu dans la mémoire de l'enfant, deviennent des expressions constantes; quelque courte qu'en soit la liste, c'est une langue qui deviendra bientôt plus étendue, si la famille augmente, & qui suivra toujours dans sa marche tous les progrès de la société. Dès qu'elle commence à se former, l'éducation de l'enfant n'est plus une éducation purement individuelle, puisque ses parens lui communiquent, non-seulement ce qu'ils tiennent de la nature, mais encore ce qu'ils ont reçu de leurs ayeux & de la société dont ils font partie.

Quelque long que soit ce morceau, nous nous flattons que le Lecteur nous saura gré de l'avoir transcrit tout entier. Combien avons-nous sur cet objet de volumes de mé-

taphysique qui ne font qu'égarer ceux qui cherchent à s'instruire? Ici la marche de la nature se voit, se comprend; on sent qu'elle ne peut être autre: disons mieux, ici la vérité est portée au degré d'évidence dont elle est susceptible.

M. de Buffon observe de plus que parmi les animaux même, quoique tous dépourvus du principe pensant, ceux dont l'éducation est la plus longue, sont aussi ceux qui paroissent avoir le plus d'intelligence. *L'éléphant, qui de tous est le plus long-temps à croître, & qui a besoin des secours de sa mère pendant toute la première année, est aussi le plus intelligent de tous. Le cochon d'inde, auquel il ne faut que trois semaines d'âge pour prendre tout son accroissement & se trouver en état d'engendrer, est peut-être, par cette seule raison, l'un des plus stupides.*

Quant au singe, dont il s'agit de décider la nature, quelque ressemblant qu'il soit à l'homme, il a néanmoins une si forte teinture d'animalité, qu'elle se reconnoît dès le moment de sa naissance; il est à proportion plus fort & plus formé que l'enfant, il croît beaucoup plus vite & ne reçoit qu'une éducation individuelle, & par conséquent aussi stérile que celle des autres animaux. *Il est donc*
ani-

animal; & malgré sa ressemblance à l'homme, bien loin d'être le second dans notre espèce, il n'est pas le premier dans l'ordre des animaux, puisqu'il n'est pas le plus intelligent. - - A l'égard de l'imitation, qui paroît être le caractère le plus marqué de l'espèce du singe, & que le vulgaire lui accorde, comme un talent unique; tous ceux qui ont observé cet animal sans prévention, conviendront qu'il n'y a rien de libre, rien de volontaire dans cette imitation. Le singe ayant des bras & des mains, s'en sert comme nous, mais sans songer à nous: la similitude des membres & des organes, produit nécessairement des mouvemens & quelquefois des suites de mouvemens qui ressemblent aux nôtres: étant conforme comme l'homme, le singe ne peut que se mouvoir comme lui; mais se mouvoir de même n'est pas agir pour imiter. - - Cette parité qui n'est que le physique de l'imitation n'est pas aussi complète que la similitude, dont cependant elle émane comme effet immédiat. Le singe ressemble plus à l'homme par le corps & les membres, que par l'usage qu'il en fait. - - Toutes les actions du singe tiennent de son éducation qui est purement animale; elles nous paroissent ridicules, inconféquentes, extravagantes, parce que nous

nous nous trompons d'échelle en les rapportant à nous, & que l'unité qui doit leur servir de bête est très-différente de la nôtre. - - Toutes ses habitudes sont excessives & ressemblent beaucoup plus aux mouvemens d'un maniaque, qu'aux actions d'un homme ou même d'un animal tranquille. - - Il est insensible aux caresses & n'obéit qu'au châtimement. - - L'espèce n'a jamais été domestique nulle part; & par ce rapport, il est encore plus éloigné de l'homme que la plupart des animaux. *La docilité suppose quelque analogie entre celui qui donne & celui qui reçoit.* - - Or, le passif du singe a moins de rapport avec l'actif de l'homme, que le passif du chien ou de l'éléphant, qu'il suffit de bien traiter pour leur communiquer les sentimens doux & même délicats de l'attachement fidèle, de l'obéissance volontaire, du service gratuit & du dévouement sans réserve. - - Le singe diffère aussi beaucoup de l'homme par le tempéramment. L'homme peut habiter tous les climats; il vit, il multiplie dans ceux du Nord & dans ceux du Midi. Le singe a de la peine à vivre dans les contrées tempérées & ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds. - - *Ainsi ce singe, que les philosophes avec le vulgaire ont regardé comme un être difficile*

le à définir, dont la nature étoit au moins équivoque & moyenne entre celle de l'homme & celle des animaux, n'est, dans la vérité, qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives, & encore essentiellement différent de l'homme par le naturel, par le tempérament & aussi par la mesure du temps nécessaire à l'éducation, à la gestation, à l'accroissement du corps, à la durée de la vie, c'est-à-dire, par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle nature dans un être particulier.

La question sur la nature des singes étoit une cause majeure portée depuis long-temps au tribunal de la philosophie, mais qui n'y restoit indécidée que parce qu'elle n'avoit jamais été bien instruite. La voilà désormais si parfaitement discutée, & le jugement que nous venons de rapporter est si sagement motivé & si solidement établi, que nous ne doutons point qu'il ne soit pleinement confirmé par le public éclairé, à qui seul il appartient de prononcer en dernier ressort.

HI-

*HISTOIRE des Révolutions de l'Empire
Romain pour servir de suite à celle des
Révolutions de la République, par S. N.
H. LINGUET, Avocat au Parlement* 2.
vol. in - 12. 1766.

Cet ouvrage merite d'être placé à coté de celui de M. l'Abbé de Vertot. Tel en est le jugement du public, et nous espérons, que l'extrait, que nous en allons donner ne détruira point cette idée dans l'esprit des personnes, qui n'auront pas lu l'ouvrage en entier. Voici comment M. *Linguet* regarde le sujet, qu'il va embrasser. " C'est, dit-il, un des plus beaux que puisse traiter l'histoire. C'est d'abord le spectacle de la première République de l'univers, changée par un usurpateur en une monarchie immense. Celleci dégénère bientôt en une tyrannie cruelle. On voit les Romains, après avoir été si long-tems le plus superbe de tous les peuples, devenir les plus bas de tous les esclaves; l'orgueil de ces fiers tyrans des Rois aboutit à une servitude telle qu'il ne s'en retrouvera peut-être jamais d'exemple.

Cette espèce de prodige se consomme dans l'intervalle qui sépare *Auguste & Domitien*. Rome alors, trop occupée de ses maux, laisse
en

en paix les parties du monde qu'elle n'a point envahies. Ses armées ne se répandent presque plus au-delà de ses limites. Elle se couvre de barrières. Elle cache, pour ainsi dire, à la faveur de cet abri, des troupes qui ne sont plus destinées qu'à la défendre. C'est un lion dangereusement blessé qui retire ses griffes affoiblies. S'il les laisse encore quelquefois reparoître, c'est plus pour écarter ses ennemis que dans l'espérance d'en faire sa proie.

Elle recouvre de temps en temps quelque espèce de vigueur, mais elle l'emploie à déchirer ses entrailles. Elle la fait servir à rendre plus pesant le joug qui l'écrase & la deshonne. Ses citoyens ne se distinguent presque plus que dans les guerres civiles. Leur ambition se réduit désormais à entrer pour quelque chose dans le choix d'un tyran.

Elle se ranime un peu sous les règnes des *Traians*, des *Adriens*, des *Antonins*, des *Marc-Aureles*. Ces génies bienfaisans ramènent par leurs vertus quelque ombre de calme sur la terre. Ils effacent un peu la honte du trône, long-temps souillé par des infamies sanguiinaires. La Providence place cette suite d'hommes vertueux entre la tyrannie de *Domitien* & celle de *Commode*,

mode, pour donner à l'Etat épuisé le temps de respirer, comme un Médecin habile ménage les forces de son malade, & prend soin de séparer par quelque intervalle de repos le commencement & la fin d'une opération douloureuse.

Ce moment de la félicité de l'Empire n'est pas le plus favorable pour l'histoire. Mais ses larmes, esluées un instant, recommencent bientôt à couler. La couronne la plus brillante qu'il y ait eu dans le monde n'est presque plus portée que par des scélérats dignes des plus honteux supplices. Les crimes sont punis par des crimes. Le trône toujours souillé est toujours sanglant. Les honneurs, les dignités, tous les prix de la vertu sont prodigués, aux excès les plus abominables en tout genre.

Vient ensuite le siècle de *Constantin*, qui finit le troisième & commence le quatrième de notre ère. Ce siècle à jamais mémorable donne au gouvernement une forme nouvelle. Rome cesse alors d'être la Capitale du monde. Un caprice politique lui oppose tout-à-coup une rivale qui parvient bientôt à l'éclipser. Les Dieux qu'elle a cru les auteurs de sa fortune tombent humiliés devant un Dieu qu'elle a méconnu. Avec un nouveau culte elle voit s'établir de tous côtés dans son sein
d'au-

d'autres magistratures ; d'autres maximes ,
une administration toute différente.

Cependant malgré les grandes qualités de plusieurs de ses Princes, malgré l'éclat de leurs règnes, l'Etat, miné depuis longtemps, n'en penche pas moins évidemment vers sa chute. Les indignes héritiers de *Constantin* de *Julien*, de *Théodose* succèdent à leurs places & non pas à leurs talens. Leurs divisions & leur mollesse ouvrent un chemin à des peuples sauvages que la nature semble produire alors exprès pour le malheur de l'Empire Romain. Des nations féroces & inconnues jusques-là viennent l'assaillir avec acharnement comme une proie digne de leurs efforts. Sa foiblesse leur tient lieu de forces. Après une vaine résistance il succombe enfin ; & de cette masse énorme, divisée par sa chute en une infinité de parties, se forment tous ces petits Etats qui occupent & désolent aujourd'hui le monde, comme faisoit autrefois celui dont ils sont les débris „

Tel est le tableau que M. *Linguet* se propose de peindre à la postérité. Il examine ensuite les matériaux que lui fournissent les anciens Historiens. Il en fait une critique sévère & qui paroîtra même outrée aux amateurs de ces restes précieux de l'antiquité. Cette épître, très-bien écrite, comme le reste de l'histoire, contient beaucoup d'idées

Rec. XI.

E

nou.

nouvelles. M. *Linguet* ne fait grace à aucun des objets qui le choquent, il apporte toujours des raisons pour justifier ses jugemens; & si quelquefois elles ne paroissent pas assez solides pour convaincre, l'adresse avec laquelle elles sont présentées, & sur-tout la manière dont elles sont rendues, suffit pour intéresser vivement le Lecteur. Nous allons tirer de l'histoire même quelques morceaux qui nous paroîtront les plus propres à en faire connoître le style.

AVGVSTE, premier Empereur.

Caractère d'Auguste.

“ *Octave Cépius*, connu depuis & révérendu sous le nom d'*Auguste*, ne fut point une de ces âmes vigoureuses, qui suivant sans ménagement un penchant décidé pour le vice ou pour la vertu, font le mal avec audace & le bien avec sensibilité, & qui ne se démentant jamais dans le cours d'une longue vie, emportent sans partage au tombeau la haine ou l'estime des hommes.

C'étoit un esprit délié, indifférent à tout, hors son seul intérêt, prenant sans répugnance toutes les formes qui lui pouvoient être utiles, capable d'ordonner des crimes sans remords & de les réparer sans plaisir. Bienfaisant
sans

fans bonté, guerrier fans courage, inhumain fans passion, né pour tromper les hommes, & par conséquent pour devenir leur maître, il eut l'art d'allier tous les vices avec l'apparence de toutes les vertus.

On a pu voir dans l'Histoire de la République comment il parvint, à force de cruautés & de perfidies, à supplanter ses rivaux, & à abattre toutes les ressources de l'Etat. Il fit couler fans pitié dans les proscriptions & dans les batailles, le plus qu'il put, de ce sang généreux transmis aux Romains par leurs ancêtres, & qui nourrissoit dans tous les cœurs l'aversion contre la tyrannie. Il traita la République comme ces chevaux fougueux à qui l'on ôte une partie de leurs forces pour s'assurer un usage paisible du reste.

Quand il la crut assez affoiblie, il ferma ses plaies. Après lui avoit enlevé le principe de sa vigueur, il lui permit de vivre, mais avec le frein dont il eut soin d'empêcher qu'elle ne pût se défaire. Alors il la ménagea: il affecta pour elle une bonté, une douceur, qui n'avoient rien d'étonnant, puisqu'elle étoit devenue son bien.

Son nom n'est point parvenu jusqu'à nous avec l'horreur qu'il mérite. Il eut l'adresse de protéger & de paroître chérir les grands Ecrivains dont la nature honora son siècle.

F 2

Les

Les louanges que leur reconnoissance lui a prodiguées ont adouci les reproches que lui fait la sévérité de l'histoire.

D'ailleurs, à séparer ses actions du motif qui le conduisoit, il est digne d'une partie de leurs éloges. Quand il se vit au comble de la grandeur, il sentit qu'il falloit s'y soutenir par l'amour des peuples, après s'y être élevé par la crainte. Il changea de conduite sans changer d'esprit. Il devint clément parce qu'il crut avoir besoin de l'être, & le bien que son intérêt lui fit faire pendant ses dernières années effaça presque le souvenir des maux que le même intérêt lui avoit fait commettre pendant les premières. „

TIBERE, II^e EMPEREUR.

„*Tibere*, adopté par *Auguste*, sentit bien qu'il falloit légitimer son élévation, au moins par le consentement du Sénat. Cette compagnie, avoit conservé l'apparence de ses anciens droits. *Auguste* avoit bien voulu tenir d'elle la confirmation de la place que les armes lui avoient donnée,

Tibere s'étoit, comme lui, saisi sur le champ de la réalité du pouvoir. Il n'avoit attendu aucun décret pour donner l'ordre à la garde, pour écrire aux armées, pour se ren-

rendre maître du trésor & de toutes les parties de l'administration. Mais, en exerçant l'autorité suprême, il étoit bien aisé, pour l'affermir solidement, de paroître la recevoir d'un Corps qui, après avoir eu autrefois la puissance de faire des loix, sembloit conserver celle de les interpréter.

Tacite lui fait jouer dans cette vue une comédie aussi dangereuse au moins que ridicule. Il le représente au milieu des Sénateurs prosternés à ses pieds, insultant à leur bassesse par une incertitude simulée, feignant de se croire indigne du trône qu'on lui offroit, & amenant enfin les choses au point, qu'en s'y plaçant, il ne paroïssoit ni le refuser ni l'accepter. *Fessus clamore omnium, dit cet Ecrivain, expostulatione singulorum, flexit paulatim, non ut fateretur suscipi à se imperium, sed ut negare, & rogari desinere.*

Il est bien probable qu'il affecta de se faire prier long-temps pour se mettre à la tête du gouvernement; mais il ne l'est point du tout que ce fût, comme *Tacite* le prétend, pour se jouer du peuple & du Sénat. Il ne l'est pas davantage, que ce Prince artificieux se proposât de sonder les esprits par des refus apparens, & de s'assurer des prétextes pour punir un jour ceux qui n'au-

roient pas assez combattu son irrésolution. Il l'est encore moins qu'il ait consenti à laisser son acceptation enveloppée d'un nuage qui auroit pu rendre ses droits douteux & enhardir les mécontents.

Sa politique l'obligeoit à ne montrer que de la répugnance pour la couronne, afin de rendre la démarche du Sénat qui la lui offroit plus incontestable & moins suspecte. Mais, loin de paroître l'accepter d'une façon obscure, son intérêt exigeoit qu'il en rendît l'offre & l'acceptation également éclatantes, afin qu'il ne restât aucun doute sur l'authenticité de l'une & sur la légitimité de l'autre.

C'est aussi probablement ce qu'il fit. Dans les révoltes qui suivirent de près son avènement, les soldats ne songèrent point à reprocher à son élection le moindre défaut de formalité. Ils ne parlèrent jamais de lui que comme du véritable Empereur, du seul Chef de la République.

Si cependant il y avoit eu le moindre soupçon d'illégitimité, si les choses en étoient demeurées au point que marque *Tacite*, qu'on eût pu reprocher au nouveau Prince de ne l'être que par une tolérance secrète, sans aucun acte public, n'auroit-on pas fait valoir hautement ce moyen contre lui? Les troupes, pour l'intimider, ne l'auroient-elles

les pas traité d'usurpateur? Dans la licence qu'occasionnoit une rebellion ouverte, ce reproche n'auroit-il pas trouvé sa place parmi tous ceux que l'histoire nous a conservés?

C'est en tremblant que j'ose contredire *Tacite* d'une façon si précise: mais enfin je demande qu'on oublie, si l'on peut, les Auteurs, & que l'on pèse seulement les raisons.

Portrait de Séjan.

Séjan avoit une physionomie heureuse, un caractère souple, un esprit adroit, avec le cœur le plus faux. Personne ne favoit ramper avec plus de noblesse ni étaler avec des manières plus polies un faste insultant. Il n'y a point de façon d'attirer de l'argent & le dépenser qu'il ne mit en usage.

D'ailleurs il étoit infatigable en tout genre. Il apportoit au travail une pénétration singulière avec une assiduité opiniâtre. Une santé robuste lui permettoit de se livrer à tous ces excès qu'on honore du nom de plaisirs dans les Cours polies; mais il conservoit jusques dans la chaleur de la débauche le sens froid de l'ambition.

Il calculoit en homme habile l'utilité de l'amour plutôt que ses douceurs. Sachant

combien les femmes sont en état de fournir des ressources puissantes au vice, quand elles lui consacrent des attraits destinés, par la nature à orner la vertu, il n'oublioit rien pour séduire celles dont il avoit besoin, & il y réussissoit. Enfin il avoit toutes les qualités qui rendent ce qu'on appelle un grand Seigneur dangereux, méprisable & puissant.,

Il faut voir dans l'ouvrage même le récit de la puissance énorme de cet ambitieux favori & celui de sa catastrophe imprévue. L'un & l'autre sont peints avec une rapidité, une force qui prouvent ce qu'a dit l'Auteur dans son épître, qu'il s'est rempli de l'esprit de *Tacite*. C'est le tableau le plus terrible des travers & des infortunes que peut produire l'éblouissement de la grandeur. Voici comme il le termine.

“ Telle fut la fin déplorable d'un des plus puissans Ministres dont l'histoire fasse mention. Il avoit rempli pendant une assez longue suite d'années le poste de Souverain subalterne, & dans cet intervalle il vit à ses pieds tout ce qu'il y avoit alors de plus grands sur la terre. Il étoit parvenu à la fortune par des moyens criminels; il en jouit avec audace & la perdit avec ignominie.

Quand

“ Quand on vient à compter depuis lui, jusqu'au Maréchal *d'Ancre*, tous les malheureux qui, après avoir occupé des places aussi brillantes, en sont tombés par une chute aussi funeste, quel est le particulier sage qui ne rende pas grâce à la Providence de son obscurité? Quel est l'homme capable de réfléchir, qui n'éprouve pas plus de compassion que d'envie, pour ces esclaves de la grandeur, & qui ne dise, en jettant les yeux sur sa médiocrité, je n'ai pas leurs honneurs, mais je ne crains pas leur sort! „

Une chose qui caractérise l'ouvrage de M. *Linguet*, c'est qu'il étincelle ainsi de réflexions philosophiques & touchantes, & qu'on y trouve en même temps les événemens frappans de notre histoire moderne rapprochés avec art de ceux de l'ancienne, ce qui ne peut manquer d'opérer un contraste très-piquant pour le Lecteur.

M. *Linguet*, d'après des traits que lui fournissent les Historiens anciens eux-mêmes, révoque en doute les horreurs, dont ils ont chargé la mémoire de *Tibere*. Les raisons qu'il en apporte méritent d'être pesées. Ce n'est pas que l'Auteur veuille être le panégyriste de ce Prince si décrié. M. *Linguet* ne songe qu'à trouver la vérité. C'est par égard pour elle qu'il dit: “ *Tibere* fut un
F 5 mau-

mauvais Prince, fans contredit. Il se fit détester de la noblesse, il sacrifia les têtes les plus élevées à sa tranquillité; mais il ne paroît pas que les peuples fussent à plaindre sous son gouvernement. - - Il est sûr que l'implacable *Tibere* entretenoit l'ordre & la paix dans ses vastes Etats. Il vouloit, comme un moderne célèbre l'a dit de *Louis XI*, avoir seul le droit d'être injuste. Parmi les barbaries qu'exigeoit son despotisme sangui-
naire, il se rencontroit souvent des punitions qui fauvoient aux peuples bien des injustices.

C'est lui qui dit à un Gouverneur avide & soupçonné de se prêter trop aisément aux exactions des financiers: *Je veux bien qu'on tonde mes brebis, & non pas qu'on les écorche.* Ce mot, digne fans doute d'une autre bouche, prouve un fond d'amour pour les hommes dans le Prince qui l'a prononcé. Ses Historiens, malgré leur acharnement à le noircir, ont laissé échapper des traits d'où l'on peut conclure qu'il méritoit des Juges plus équitables.

Auguste, tant loué par les Ecrivains qu'il payoit, ne put rester uni jusqu'à la mort avec deux amis à qui il devoit tout. *Agrippa* & *Mécène* se virent dans la disgrâce; & malgré les flatteries que l'histoire prodigue au Prince, il est clair que le tort étoit de son côté.

Ti-

Tibere, au contraire, conserva des amis jusqu'à la mort. La plume amère de *Tacite* ne reproche à aucun de ceux qui occupèrent ce poste, si périlleux en apparence, d'avoir employé des moyens honteux pour fixer la bienveillance du tyran. Il falloit bien que sa cruauté admît quelques distinctions. Cette âme féroce n'étoit point fermée à tous les sentimens humains, puisqu'elle s'ouvroit à ceux de l'amitié.

Dans les calamités publiques on lui voit montrer le plus grand zèle pour le soulagement des particuliers. Il faisoit prêter de l'argent sans intérêt pour prévenir les manœuvres des usuriers. Il y eut des famines sous son règne; mais il s'en faut bien qu'on puisse les lui reprocher. Au contraire, il n'épargna rien pour rendre moins sensible ce fléau dû, ou à des stérilités imprévues, ou à des orages qui faisoient périr en mer les vaisseaux chargés d'approvisionner l'Italie. Il prodiguoit son argent, ainsi que ses soins, pour que la partie la plus indigente & la plus nombreuse de la nation n'en souffrit pas. *Plebes quidem acri annona fatigabatur*, dit *Tacite*, *sed nulla in eo culpa ex Principe, quin insecunditati terrarum, aut asperis maris obviam iretur, quantum imperio diligentiaque poterat.*

Il s'appliquoit sur-tout à réprimer les vexations dans les provinces. Il veilloit pour empêcher qu'on ne les accablât de nouveaux impôts. Il vouloit que l'avarice fût bannie de la recette des anciens. Il défendoit même d'employer les coups & les faïsses pour contraindre au paiement.

Les places qui donnent le droit de les recueillir sont ordinairement remplies par des hommes dont l'avidité fait tout le mérite. *Tibere* y élevoit des particuliers qu'il ne connoissoit que par la réputation de leurs vertus, & que le peuple lui-même y appelloit comme incapables d'en abuser. Il les y laissoit vieillir; &, quoique *Tacite* semble blâmer cette politique, il est aisé de sentir combien elle étoit sage.

Enfin il ne jouissoit en Italie même que d'un domaine fort borné. Ses domestiques n'avoient pas cet air insolent que les grands ont presque tous, la foiblesse de favoriser, & qu'ils regardent peut-être comme une preuve de leur supériorité, parce qu'ils se voyent servis par des hommes qui méprisent tous les autres. S'il avoit quelque intérêt à discuter avec les particuliers, la Justice ordinaire en décidait. Il laissoit aux Tribunaux une liberté entière, même contre lui.

Qu'a donc fait de plus, pour le bonheur des peuples, le petit nombre de Princes dont la postérité chérit, avec raison, la mémoire? Combien de règnes, décorés des titres les plus pompeux, sont bien loin d'offrir de pareils traits pour la ressource de l'adulation qui les célèbre! Combien de Souverains seroient mis par leurs flatteurs sur la même ligne que *Trajan* ou *Henry IV*, s'ils avoient montré la centième partie de la bienfaisance que les plus cruels ennemis de *Tibere* ne peuvent lui refuser!

Tacite ajoute, il est vrai, qu'il ne faisoit point ces actions généreuses avec l'extérieur affable qui leur

leur donne un nouveau prix. Il les affoiblissoit en quelque sorte, suivant cet Ecrivain, par l'air repoussant dont il les accompagnoit. En multipliant les preuves de bonté il ne sembloit curieux que d'inspirer la crainte.

Mais que prouve cette remarque même en la supposant vraie? Deux choses tout au plus. Premièrement, que *Tibere* à une grande générosité joignoit une certaine rudesse de caractère qui dépare souvent cette vertu sans la détruire. Secondement, que l'Historien hors d'état de dissimuler cette vérité contraire à son plan, mais connue de tout son siècle, s'attachoit à en diminuer la force par ses observations malignes; & que se sentant obligé de lui rendre un hommage involontaire, il employoit pour l'éluder toute la sagacité de son esprit.

Nous abrégeons cet extrait avec quelque regret, de ce que les bornes, qui nous sont prescrites, ne nous permettent pas, ni de présenter à nos lecteurs les portraits d'*Othon* & de *Vitellius*, & plusieurs situations intéressantes du premier volume, ni de pouvoir citer aucun morceau du second, qui contient l'histoire des regnes sages & fortunés, des *Vespasiens*, des *Traians* des *Adriens*, & des regnes orageux des *Commodes*, des *Caracalla*, des *Heliogabales*. Tous se trouvent peints dans l'ouvrage de *M. Linguet* avec les couleurs qui leur conviennent. Chaque événement, dont il fait le récit lui fournit des allusions heureuses & des réflexions fortes, dont l'abondance ne domine point l'intérêt. C'est une toute autre manière, que celle de *l'Abbé de Vertot*, mais qui a ses grâces & son caractère propre. L'auteur devoit seulement se desier quelquefois de la hardiesse de ses idées, prodiguer moins les comparaisons, qui sont plus placées dans un ouvrage de pur agrément, que dans
une

une histoire serieuse & se souvenir, que dans cette partie il ne fust pas que le style soit toujours pur, mais qu'il doit encore être toujours noble.

ANNONCES DE LIVRES.

HISTOIRE de LOUIS de BOURBON, second du nom, Prince le Condé, premier Prince du sang, surnommé le GRAND; par M. DESORMEAUX.

L'auteur qui vient de nous donner les deux premiers volumes de cette histoire est déjà connu par les *Revolutions des Indes* & par les *Histoires d'Espagne & de la maison de Montmorenci*; mais il s'est surpassé dans cette nouvelle production. Cette excellente histoire se vend à Paris chez *Saillant, Desaint & la veuve Duchesne*. L'auteur dit, qu'il s'est proposé de ne pas s'écarter un moment de l'exacte vérité, & de parler également des vertus & des défauts de celui, dont il écrit la vie. Telle est la règle que devrait se prescrire quiconque embrasse la profession d'Historien; il seroit à souhaiter que tous ceux, qui écrivent, s'en montrassent aussi fideles observateurs, que M. Desormeaux. On verroit moins de livres d'histoire se métamorphoser en romans.

CELIANE, ou les Amans seduits par leurs vertus: par Mde BENOIST. A Amsterdam & à Paris. 1766. vol. in-12.

Le but que l'Auteur de ce Roman s'y est proposé est de montrer par l'exemple de ses héros le danger d'une amitié trop intime entre des personnes engagées, conçue même avec des intentions les plus pures & formée sous les auspices de l'innocence. Le sujet delicat & interessant est fort bien traité dans

dans ce roman. Le stile en est facile, agréable & enjoué. Il y a des situations piquantes; l'amour y est analysé avec finesse, & les sentimens de deux jeunes personnes, que cette passion égare, sans qu'ils s'en apperçoivent, malgré la pureté de leurs intentions, sont développés avec art.

TRAITTE' des principaux objets de médecine, avec un sommaire de la plupart des thèses soutenues aux écoles de Paris, depuis 1762 jusqu'en 1764. On y a joint des observations de pratique; par M. Robert, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Avec cette épigraphe;

Opinionum commenta delet dies, natura judicia confirmat.

A Paris chez Lacombe, Libraire, 1766: avec approbation & privilege du Roi; 2 vol, in-12.

Comme la médecine est partagée en deux branches principales, qui sont la théorie & la pratique, l'auteur a divisé son ouvrage en deux parties; dans la première il discute quelques points de théorie les plus importants; dans l'autre il s'occupe de l'histoire & de la guérison des maladies. Il renferme dans une seule section, tout ce qui concerne la théorie; il en fait deux de la pratique, l'une pour la classe des maladies aiguës, l'autre pour la classe des maladies chroniques. Le premier chapitre de la théorie roule sur le tissu cellulaire & ses propriétés. Ensuite l'auteur considère l'homme depuis l'instant de sa formation, jusqu'au moment où toutes ses fonctions sont développées, & ne suit d'autre ordre que celui de leur développement successif. Il s'étend beaucoup sur la circulation; après quoi il entre dans le détail de plusieurs sortes de maladies.

DISCOURS sur l'histoire ancienne, pour faciliter aux jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe l'intelligence des auteurs anciens & modernes, pour se former un système général du gouvernement des peuples de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe; dédié à S. A. S. Mon.

Monseigneur l'Archiduc Ferdinand; par M. l'Abbé C***. A Paris chez Saugrain, 1766: vol. in-12.

La plupart de ceux qui, depuis M. Bossuet, ont présenté des plans d'histoire se sont tous écartés de ce grand modèle. Ils ont offert des recueils de faits, de noms & de dates inutiles; & au lieu de simplifier leur tableau, ils l'ont rendu monstrueux. L'auteur de ce livre s'est proposé une voie beaucoup plus courte; plus aisée, & plus analogue au génie de tous les états & de tous les âges. Tout son ouvrage n'est qu'un discours sur les nations les plus célèbres de l'univers, & principalement sur le système de leur gouvernement, de leur politique, de leur ambition, & de leur énorme puissance. Ce livre est divisé en deux parties: l'une comprend l'histoire des Egyptiens, des Carthaginois, & des Assyriens, & se termine à la conquête de Babylone par Cyrus. La seconde embrasse ces événemens fameux qui ont mis aux mains les Perses & les Grecs, & finit au renversement du trône des Seleucides par Pompée. Chaque peuple a son histoire partagée en trois époques principales, qui servent comme d'autant d'appuis pour se fixer dans l'examen des choses les plus capables d'intéresser qui-conque veut réfléchir, raisonner & s'instruire.

LA Logique, ou l'Art de Penser, dégagée de la servitude de la dialectique; par M. l'Abbé Jurain. A Paris, vol. in-12 ou in-8, petit format de 279 pages.

Le titre de cet ouvrage annonce assez une logique très-différente de celles qui ont paru jusqu'à ce jour, & qui ne doit rien contenir qui ait la moindre apparence des subtilités, des détours, des chicanes de la dialectique.

L'AMI des pauvres, ou l'Econome politique; ouvrage dans lequel on propose des moyens pour enrichir
 &

Et pour perfectionner l'espèce humaine ; avec deux Mémoires intéressans sur les maîtrises & sur les fêtes. On a essayé des signes ou caractères nouveaux pour l'impression du dernier. A Paris, chez Moreau ; 1766 : in - 12.

L'Auteur de ces divers écrits s'est servi dans le dernier Mémoire d'une orthographe & d'une forme de caractères qui en rend la lecture presque impossible. C'est ce qui nous a le plus frappés dans ce Recueil.

LETTRES VIRTEMBERGEOISES, ou la Vérité sans fard, opposée à la pure Vérité, & à la Vérité telle qu'elle est ; Ouvrage traduit de l'Allemand & enrichi de remarques, à Vraibourg, aux dépens des Calomnieurs, Adulateurs, & Compagnie. 1766. Avec cette Epigraphe,

Tros Rutuluse fuat, nullo discrimine habebō

Virgil Aeneid. Lib. X.

Cet ouvrage traduit de l'Allemand, renferme diverses Remarques qui en rendent la lecture intéressante.

ARTICLE III. B E A U X - A R T S.

G R A V U R E.

On trouve chez le sieur Lattré, Graveur, à Paris, rue Saint Jacques, à la Ville de Bordeaux, un joli portrait du Grand *Newton*, gravé par M. *Gaucher*, peint par M. le Chevalier *Kneller*. Il est de la même grandeur de ceux de *Montesquieu* & *Descartes*, qui se trouvent chez le même Artiste ; le prix de chacun de ces portraits, est de 1 liv. 4 sols.

Rec. XI.

G

AR.



ARTICLE IV.
S P E C T A C L E S.

COMEDIE ITALIENNE.

ANALISE de la CLOCHETTE comédie en un acte & en vers, mêlée d'ariettes, par M. ANSEAUME, musique de M. DUNI.

TROIS personnages seulement forment l'intrigue & l'action légère de cette Comédie. *Colinette*, jeune bergère, jouée par Mlle LARUETTE. *Colin*, berger, amant de *Colinette*, par M. CLAIRVAL. *Nicodeme*, vieux Fermier, par M. LARUETTE.

Nicodeme est riche; il vient d'acquiescer la ferme du canton (on n'a pas besoin de dire que la scène est près d'un village); à force d'argent il a supplanté *Colin*, qui étoit en concurrence pour le fermage. *Nicodeme* seroit heureux sans l'amour, mais il aime *Colinette*; elle n'a rien, il voudroit cependant l'épouser, cela la tourmente. Le vieux Fer-

Fermier & *Colin* se font confidence réciproquement de leurs sentimens pour la jeune Bergère sans prévoir leur rivalité; celle-ci aime *Colin*, mais ils sont brouillés depuis quelques jours; *Colin* n'en peut deviner la cause, il en est au désespoir. Toute ridicule que paroisse la poursuite de *Nicodeme*, elle lui fait naître cependant quelques soupçons sur la constance de sa Bergère, qui, par dépit & pour piquer son Berger, feint un moment de ne pas rebuter les vœux du vieux Fermier; mais quand elle est seule avec celui-ci, elle finit par lui déclarer nettement qu'il n'y a rien à faire.

Colin, persuadé que la fortune a séduit *Colinette*, veut s'expliquer avec elle, mais elle se refuse à cette explication. Dans les reproches qu'ils se font, on connoît que la Bergère a conçu de la jalousie d'une *Lison* à laquelle elle croit que *Colin*, dans la dernière fête, a fait des agaceries. Le Berger, de son côté, reproche vivement à *Colette* la préférence qu'elle affecte pour *Nicodeme*. Ils se séparent donc sans s'être entendus & aussi brouillés qu'ils étoient auparavant; *Colin* reste persuadé que *Colinette*

a résolu de se donner à *Nicodeme*; mais ce bon homme le dissuade, en convenant franchement qu'il a été pleinement éconduit: cependant il lui reste une ressource, qu'il confie obscurément à *Colin*. La Bergère est responsable de tous les moutons qu'elle garde. *Colin* entrevoit quel est le stratagème du Fermier, il veut le punir. *Colinette* a élevé un agneau qui fait ses délices; il porte au col une petite clochette suspendue à un ruban que *Colin* avoit donné à la Bergère; il ne lui est pas difficile de prévoir que c'est cet agneau que *Nicodeme* a détourné afin de faire ses conditions pour le rendre. En effet, la jeune Bergère est désolée de la perte de son agneau, dont elle craint la mort. *Nicodeme* affecte d'ignorer la cause de sa douleur & de l'apprendre d'elle-même. Il promet d'employer tant de soins à chercher l'agneau perdu, qu'il promet affirmativement de le retrouver & de le rendre. Sur cet espoir *Colinette* le flatte & lui promet de son côté qu'à ce prix elle l'aimera bien. *Colin* rencontre *Nicodeme*; il fait semblant de ne pas savoir ce que c'est que le mouton perdu: ils se rail-
lent

lent mutuellement; c'est un perfiffage villageois, dans lequel le Berger a tout l'avantage. Il a trouvé l'agneau dans la cachette où *Nicodeme* le recéloit; il s'en est saisi & revient muni de la clochette qu'il a détachée. Il se tient dans un buisson. Le vieux Fermier revient au désespoir de n'avoir plus retrouvé l'agneau où il l'avoit caché. *Colin* fait entendre la clochette; ce bruit trompe le bon homme, qui croit que c'est l'agneau perdu: en se retirant ainsi de buissons en buissons, *Colin* le fait courir long-temps, jusqu'à ce qu'enfin, par ce son trompeur, il l'ait conduit dans une cabane où il l'enferme par dehors. Cette scène produit un petit jeu de théâtre fort agréable.

Colinette revient sur la scène où elle se croit seule. *Colin* s'est caché dans un bosquet & *Nicodeme* est enfermé dans la cabane. *Colinette* déplore l'inutilité de ses recherches; elle ne compte plus sur la promesse de *Nicodeme*; elle pense que son peu de succès l'empêche de reparoitre, pendant qu'il l'appelle de dedans la cabane. La Bergère ne fait ce que cela veut dire; le Fer-

mier lui crie qu'il est en prison, & la conjure de venir le délivrer. Lorsqu'elle y va, *Colin*, toujours caché, fait sonner la clochette; elle court du côté d'un bruit si intéressant; elle fait un cri de surprise en trouvant *Colin* au lieu de l'agneau. Il veut engager la Bergère à l'écouter, mais elle ne veut rien entendre qu'on ne lui ait rendu son cher agneau. Le Berger le lui promettre. Elle s'assied sur le gazon en lui tournant le dos, mais elle l'écoute, & il la conjure si tendrement de croire les protestations de sa constance & de sa fidélité, que la Bergère commence à entrer en explication sur *Lison*. Le Berger se justifie facilement. Cette *Lison* & *Lucas*, prêts d'être mariés, avoient eu querelle; tout le Village l'avoit pressé de les réconcilier, c'est ce qui avoit donné lieu à sa conversation avec cette Bergère & aux soupçons de *Colinette*. Elle en croit son Berger; sa colère est désarmée.

Pendant cette scène, intéressante pour les deux amans, le pauvre *Nicodeme*, toujours enfermé, se croyant abandonné de tout le monde, avoit pris le parti de sauter plutôt par la fenêtre que de
re-

ster dans cette retraite. Il descend comme il peut par dessus le toit, & il approche lorsque le Berger & la Bergère, enchantés l'un de l'autre, se renouvellent les plus vives assurances de leur tendresse. Il arrive assez tôt près du bosquet pour être témoin d'un baiser surpris par *Colin* à *Colinette*, & pardonné avec plaisir par celle-ci. Ils apperçoivent *Nicodeme*, qui leur dit qu'il est assez instruit de leurs sentimens pour s'appercevoir qu'il ne manque plus à leur affaire que le Tabellion; ils en conviennent, & lui se console par l'idée du dédommagement qu'il trouvera dans le produit de la ferme.



TA-

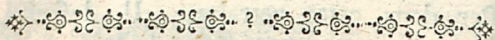


TABLE DES ARTICLES.

ART. I. *Pièces fugitives en vers & en prose.*

L'AMOUR tel qu'il est, Conte tiré
du Grec. - pag. 3

LA SCRUPULEUSE, Conte 38

LETTRE sur l'Anglomanie. - 50

LE Papillon & le Ver à soie, fable 54

ENIGME. - - 56

LOGOGRYPHE. - ibid

ART. II. *Nouvelles Littéraires.*

Extrait du Tome XIV. de l'Histoire
naturelle. - 58

Histoire des Revolutions de l'Empire
Romain, &c. par M. LINGUET 78

ANNONCES DE LIVRES. - 94

ART. III. *Beaux-Arts.*

GRAVURE. - - 97

ART. IV. *Spéctacles.*

Comédie Italienne. Analyse de la
Clochette, Comédie en un Acte,
& en Vers - 98

RECUEIL

DES MEILLEURES PIECES

DU

MERCURE DE FRANCE

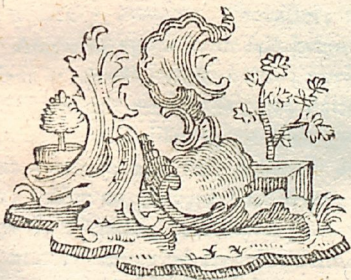
ET DE QUELQUES AUTRES

OUVRAGES PERIODIQUES

AVEC

LE PRECIS DES NOUVELLES

ET ANECDOTES LITTERAIRES.



DOUZIEME COLLECTION.

A E R L A N G

Chés WOLFGANG WALTHER. 1766.

RECUEIL

DES MEILLEURES PIÈCES

DE

RECUEIL DE FRANCE

ET DE QUELQUES AUTRES

OUVRAGES PÉRIODIQUES

PAR

PRÉCIS DES NOUVELLES

ET ACHÈVES À L'ÉTRANGER

PAR

LE

LIBRAIRE

DE

PARIS

DE

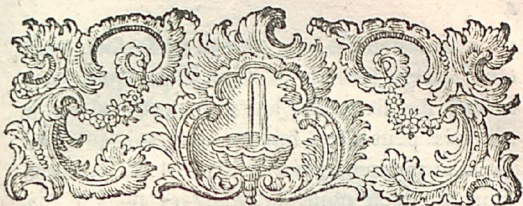
PARIS

DE

PARIS

DE

PARIS



I. PIÈCES FUGITIVES EN
VERS ET EN PROSE.

L'INCONNUE,
NOUVELLE ANGLOISE.

¶
¶
¶
SIR Henry Frécloue, Chevalier, Baronet
Anglois, après avoir fait beaucoup de
bruit dans le monde, c'est-à-dire, après avoir
pendant quelques années fait les délices des
sociétés les plus brillantes en tout genre, se
trouvoit à trente ans fort dérangé dans ses
affaires; lorsqu'un jour, à son lever, on lui
annonça Sir William, l'un de ses plus anciens
amis, nouvellement arrivé de l'Amérique,
où il avoit été dans le dessein de raccomoder
les siennes, & y avoit parfaitement réussi.

Après les premiers transports, les explica-
tions & les confidences ordinaires entre deux

A 2

amis

amis qui depuis long-temps ne se sont vus : cher *Henry*, (s'écria *William*) quoiqu'à peine arrivé depuis trois jours en cette ville, je connois peut-être mieux que toi quel est dans le moment présent l'état de ta fortune. Mon but n'est point de t'affliger; mais je fais, à n'en pouvoir douter, que ta principale terre est surchargée d'hypothèques si lourdes, que si nous n'y trouvons quelque remède, tu risques, avant qu'il soit trois mois, de la voir passer entre les mains de tes créanciers.

Eh, quel remède, lui dit, en soupirant, Sir *Henry*, puis je apporter à des maux qui probablement n'en sont plus susceptibles? - - Un bon mariage, mon ami. - - Il est trop tard, mon cher *William*. Quelle femme voudroit de moi, dans la situation où tu me trouves maintenant? - - La veuve de ton principal créancier, l'épouse de ce vieil arabe, qui, après s'être enrichi pendant trente ans dans la Cité par le commerce & par l'usure, est mort depuis trois mois, quoique très noble à force d'or, dans l'un des plus brillans hôtels du voisinage de la Cour. - - Ah, Ciel! que t'ai-je fait? Quoi! tu voudrois que j'épousasse? - - Oui, je le veux, parce que tu le peux. Ecoute-moi: je fais combien Lady *Upstart* est ridicule; combien ses prétentions

à

à la noblesse, & qui pis est à la jeunesse, l'ont rendue célèbre dans le quartier de *Saint-James*. Mais je fais également, par les intérêts que je viens d'avoir à démêler avec elle, combien sa fortune est immense; combien de nos Seigneurs, les plus brillans & aussi dérangés que toi, font jouer de ressorts pour obtenir sa main; combien, quoique peut-être sans y penser, tu es parvenu à lui plaire; combien enfin, pour peu que tu voulusses te gêner pendant huit jours, il te seroit aisé d'enlever à tes rivaux cette riche toison. Pèse donc bien cecy, mon cher *Henry*: vois, d'un côté, ton propre bien sauvé, joint à la plus éclatante fortune; de l'autre, ou la mendicité, ou la honte de devenir à charge à tes amis: balance ensuite, si tu l'oses. - -

Mon choix est fait, cher *William*. Je dois cependant t'avouer une foiblesse dont je rougis, mais que je ne puis vaincre. Je suis amoureux, mon ami! tu vas en rire, je le vois, & tu le peux avec d'autant plus de raison, qu'après m'avoir si souvent reproché de n'avoir point connu ce sentiment délicieux, je l'éprouve aujourd'hui pour un objet que moi-même jusqu'à présent n'ai pu parvenir à connoître. - - Qu'entends je? Est ce un roman que tu me fais, ou bien ta maîtresse renou-

velle-t-elle avec toi l'in vraisemblable comédie de *la Dame inconnue*? - -

Mon histoire est courte, mon ami. C'est au temple que je l'ai vue, que je lui ai parlé, que je fus autant enchanté de son esprit que de sa figure; c'est au Parc que je l'ai revue, que je crois même être parvenu à lui plaire, mais sans qu'il m'ait été possible jusqu'à présent de savoir son nom, sa famille, ni même sa demeure.

Le cas est singulier, lui dit *William*; mais je te crois trop sensé, pour y attacher plus d'importance qu'une aventure aussi suspecte ne me paroît en mériter. Au reste, à toi permis de la mettre à fin, pourvu que la veuve l'ignore; car les veuves ont un coup-d'œil auquel nos manquemens peuvent rarement échapper; & tu dois t'observer d'autant plus avec la nôtre, que certain jeune Baronet, qui se dit riche au nord de l'Angleterre, mais que personne ne connoît, la serre de si près depuis huit jours, que je vois pour toi tout à craindre au cas que ton intrigue avec ton inconnue vienne aux oreilles de la Dame. Adieu, mon cher *Henry*; je vais profiter des accès que mes affaires me donnent chez Lady *Upstart* pour réchauffer ses sentimens pour toi & la disposer à recevoir tantôt favorablement ta visite. Songe, sur-tout, que ton rival, quoi-

quoiqu'en tous points un vrai colifichet, à force de fadeurs, de faux airs & d'adulations, pourroit parvenir à lui plaire, & que j'ai lieu de présumer qu'il a fû mettre dans ses intérêts la femme de chambre de la Dame. Mais, pour peu que tu veuilles montrer d'amour, & seconder ce que je vais faire pour toi, ces obstacles seront légers, & j'aurai bientôt le plaisir de te voir aussi heureux que je le souhaite.

Dès que Sir *William* fut parti, *Henry*, pour réfléchir plus mûrement sur les propositions de son ami, fortit en *frock* * & courut s'enfoncer dans l'un des bosquets du parc de *Saint-James*. Il y entroit à peine lorsqu'un éternuement, qui partit assez près de lui, lui fit lever la tête & reconnoître dans le bosquet opposé au sien la Dame inconnue & qui s'étoit déjà tant de fois soustraite à ses recherches.

Oh! pour le coup (s'écria-t-il) vous ne m'échapperez pas; & je serois indigne du bonheur que m'offre aujourd'hui le hafard, si je manquois l'occasion de favoir à qui je dois celui d'éprouver des sentimens qui font à la fois le bonheur & le supplice de ma vie.

Je ne vous fuirai point, lui dit l'inconnue; mais, pour peu que je vous sois chère, gardez-

A 4

vous

* Que l'on prononce *frac*, habillement négligé du matin.

vous d'insister sur le développement d'un mystère que vous ne sauriez pénétrer qu'en vous exposant pour jamais à me perdre. Qu'il vous fût de savoir que je ne vous hais pas; que votre conduite & passée & présente me sont aussi connues que le délabrement de vos affaires; que les miennes, sans cependant pouvoir en rien me l'imputer, ne sont pas en meilleur état; que je travaille à rétablir les unes & les autres; que pour y réussir, je dois vous rester encore quelques jours inconnue; & qu'il vous est sur-tout extrêmement essentiel de moins négliger certaine veuve que ses créances sur vos biens rendent maîtresse de votre sort. Vous m'entendez sans doute. Adieu; ne me suivez point, si vous ne voulez vous exposer à me déplaire. Vous ne tarderez pas à me revoir; & je crois en avoir assez dit pour vous tranquilliser tant sur le fond de mon caractère que sur la pureté de mes vues.

Sir *Henry* voulut en vain la retenir; *Bélinde* (c'est le nom que nous donnerons à la Dame) étoit déjà bien loin; lorsque cette belle, qui, en se retournant, s'aperçut qu'il la suivoit de l'œil, revint tout-à-coup à lui, en s'écriant: je suis perdue si je ne le retrouve! - - Quoi donc, Madame? - - Le portrait de mon père. . . il s'est détaché de ma
mon-

montre. . . Ah! parcourez, de grace, cette allée par où je suis venue, tandis que je parcourrai celle-ci; & puiffé-je vous devoir un bien dont rien n'égale à mes yeux la valeur!...

Elle n'avoit point achevé, que Sir *Henry* étoit déjà parti pour sa recherche.

Que je suis malheureux! s'écria-t-il, en revenant, après avoir en vain cherché pendant quelques minutes. . . . Mais où donc est *Bélinde*? . . . Ah, Ciel! double imbécille que je suis, de n'avoir pu prévoir que par ce nouveau stratagème elle m'échapperoit encore?... Tâchons du moins d'exécuter ce qu'elle m'a prescrit, en me rendant, dès cet après-dînée, chez la veuve de l'usurier de qui dépend aujourd'hui ma fortune.

Sir *Henry*, après avoir soigneusement employé tout ce qui pouvoit servir à relever l'éclat d'une figure assez distinguée pour se passer de tous vains ornemens, se rendit en effet vers le soir chez la vieille & riche Lady, qu'il trouva seule, & qui, pour le punir de l'avoir un peu trop négligée, lui annonça d'un air & d'un ton nonchalant son prochain mariage avec Sir *Modish*, Chevalier Baronet, âgé d'environ vingt-deux ans, & possesseur de 2000 livres sterlin de revenu dans le nord de l'Angleterre.

Sir *Henry*, par des motifs que la veuve ne manqua pas d'interpréter en sa faveur, eut l'air d'être frappé de la nouvelle.

C'est m'avoir trop puni, Madame, dit-il en soupirant, d'un manquement à votre égard, qui n'en avoit pourtant que l'apparence. Je vous devois trop en effet pour que mes vues, en aspirant à votre main, n'eussent pas dû paroître un peu suspectes aux yeux malins du siècle; & je voulois m'acquitter envers vous avant que de vous offrir un cœur qui n'eût, en vous aimant, d'autre intérêt que d'obtenir le vôtre.

Ce compliment étoit fait pour réussir. Aussi plût-il au point que Sir *Henry* eut bientôt lieu de présumer que, pour peu qu'il voulût continuer d'être aimable, il écarteroit aisément le prétendu futur époux dont l'avoit menacé la Dame.

Lady *Upstart*, en effet, ennyvrée des lieux communs que lui prodiguoit Sir *Henry*, poussa la reconnoissance jusqu'à lui avouer, dans un épanchement de cœur, que le dépit de se croire méprisée par l'homme qu'elle estimoit le plus, l'avoit assez aveuglée pour ordonner à ses gens d'affaires de mettre à exécution les créances qu'elle avoit sur lui; & Sir *Henry* sentit dans cet instant, non-seulement tout ce qu'il devoit de reconnoissance à son ami

Wil-

William, mais encore aux bons & utiles conseils que lui avoit donnés son aimable inconnue.

Il avoit trop de sagacité pour ne pas agir en conséquence & pour quitter Lady *Upstart* sans l'avoir mise dans le cas d'être intimement convaincue de la sincérité des sentimens qu'il ressentoit pour elle.

A peine sortoit-il de chez la Dame, après avoir aisément obtenu la permission de la revoir le lendemain, qu'une jeune personne, & de la physionomie la plus prévoyante, fut introduite dans l'appartement de la veuve.

Eh quoi! c'est encore vous, Mademoiselle, (s'écria Lady *Upstart*) votre pension n'est-elle point exactement payée? Venez-vous encore m'ennuyer d'une vieille histoire qui n'a pas le sens commun? - -

L'orphelin opprimé doit sans doute blesser les yeux de ceux qui possèdent injustement ses biens (lui dit en soupirant la jeune personne). Rendez-les moi, Madame, & vous ne me reverrez plus. - - Vos biens! toujours vos biens! est-ce moi, (si tant est que vous en eussiez) est-ce donc moi qui vous les ai ravis? n'est-ce point, au contraire, à ma pitié que vous devez la subsistance, la façon dont vous êtes mise, & l'insultante hauteur que je vois régner dans vos propos? Finissons donc,

donc, Mademoiselle; ne troublez pas la sérénité de mes jours : ou renoncez à mes bienfaits. - - Ah! faut il donc, Madame, faut-il donc vous redire que mon père, après avoir glorieusement servi l'Etat, me remit, en mourant, entre les mains de votre époux, qu'il croyoit son ami, avec dix mille livres sterling pour me les rendre & m'établir dès que j'aurois atteint ma seizième année; que vous avez dû le savoir de son vivant; que depuis sa mort, mes titres passés dans vos mains, ont dû vous en convaincre; que vous avez si bien connu mes droits, qu'abusant de l'état déplorable où vous me réduisiez, jeune, sans protecteurs, sans parens, sans amis qui pussent me défendre, vos remords furent pourtant assez puissans pour vous faire résoudre à m'accorder une modique pension? . . . Ah, Madame! songez combien vous êtes opulente, à quel point je suis pauvre, & ne me forcez point. - - Quoi! vous osez me menacer? . . . apprenez, Mademoiselle, que j'ignore & très-complètement l'histoire ou plutôt le roman de vos griefs contre feu mon époux; que mes gens d'affaires m'ont dit que tous ses biens étoient à moi; & que j'ai tant de confiance en eux, que rien ne peut altérer dans mon esprit l'opinion que j'ai conçue de leurs lumières. Ainsi daignez, encore un coup, ne point

point troubler par vos vaines clameurs la tranquillité de ma vie. - - Prenez garde, Madame ! je puis ne pas être la seule qu'une injustice aussi criante que la vôtre ait droit d'armer aujourd'hui contre vous : les cris de l'innocence opprimée peuvent enfin être entendus. Craignez les miens, Madame ! & songez que le désespoir. - - Quel comble d'insolence ! - - Votre cruauté la fait naître : tremblez de l'irriter encore. - - Ah, Ciel ! tant d'impertinence m'excède.... mais finissons.... Tenez, Mademoiselle (*en lui donnant une bourse*), ma charité me force à vous donner encore ceci ; mais sortez vite, & gardez-vous de jamais revenir ici. - - Votre charité, dites-vous ? ah, Ciel ! ce terme étoit-il fait pour moi ? . . . Tiens, barbare, (*en rejetant la bourse*) reprends ton or ; songe que c'est son bien qu'une orpheline te demande ; qu'elle t'accorde encore trois jours pour réfléchir sur tes devoirs ; & que passé ce temps, tu pourras apprendre à la craindre.

Tandis que cette scène amusoit peu Lady Upstart, Sir Henry, en s'acheminant chez Sir William, s'étoit arrêté dans une boutique où il faisoit quelques emplettes ; lorsqu'il crut voir passer, au fond d'une chaise à porteurs, son aimable inconnue. Il y courut. C'étoit en effet elle-même.

En-

Enfin je vous [re]vois! (s'écria-t-il, en arrêtant les porteurs) enfin mon cœur, trop surchargé du poids de sa reconnoissance, trouve, saisit & ne peut laisser échapper l'occasion de peindre à la plus digne, à la plus charmante des femmes tout ce que doit à ses bontés le plus sensible & le plus amoureux des hommes! . . . Entrez, de grace! entrez, dussie n'être que pour un instant, dans la boutique d'où je fors. . . . Je quitte, en ce moment, la veuve. Sans vos conseils, j'étois irrévocablement perdu; mes biens alloient être saisis: ma ruine & ma honte étoient également complètes; c'est à vous seule, adorable inconnue, c'est à vous seule à qui je devrai le bonheur de pouvoir espérer un avenir sans doute moins cruel que celui dont ma légèreté, mon imprudence, dont tout enfin sembloit me menacer!

J'aime à vous voir ces sentimens (lui dit *Bélinde*), ils me sont chers, & j'espère vous prouver bientôt que j'en suis digne. Mais laissez-moi, de grace! vos intérêts, que je crois maintenant les miens, m'appellent ici près, chez Mylady *Frédérick*. Gardez-vous de m'attendre, si vous ne voulez me déplaire, & renverser peut-être en un instant tous mes projets. -- Quoi! vous auriez la cruauté? -- Paix! Sir *Henry*: c'est l'amour qui l'ordonne. . . .

A

A propos d'amour; n'en marquez désormais à la veuve qu'autant qu'il sera nécessaire pour l'entretenir dans les idées pacifiques où vous l'avez mise; & laissez-moi le soin du reste.... adieu; avant qu'il soit trois jours, vous reverrez & connoîtrez à fond votre inconnue.

Sir *Henry* feignit d'obéir, mais avec la ferme résolution d'attendre dans une allée voisine qu'elle sortît de la maison où il l'avoit vue entrer après qu'elle eût congédié ses porteurs, & de la suivre de façon à pouvoir enfin s'assurer de la demeure d'une amante pour qui ses tendres sentimens, joints à celui de la curiosité, étoient parvenus à leur comble. Impatienté cependant, après plus d'une heure d'attente, il hafarda de heurter à la porte; où il apprit, avec étonnement, que *Mylady Frederick* étoit depuis deux mois à la campagne, & que la jeune inconnue, qui étoit venue la demander, n'avoit fait que traverser la maison pour se rendre chez une amie, qui (disoit-elle) demouroit dans l'autre rue & vis-à-vis la porte de derrière de l'hôtel.

Mais laissons Sir *Henry* à tout l'excès de sa surprise, pour voir ce qui se passe en cet instant chez Lady *Upstart*.

Le lecteur doit d'abord se rappeler que sa femme de chambre (*Ursule*, étoit son nom) favorisoit singulièrement Sir *Modish*, le jeune
&

& très - pressant amant de sa maîtresse. Il ne paroît donc pas étonnant que cette femme, pour qui la veuve n'avoit rien de caché, ne trouvât rien de plus pressé que d'avertir son protégé de tout ce qu'il avoit à craindre des nouvelles dispositions de la veuve.

Le jeune *Baronet* étoit accouru dès le lendemain chez la Dame au moment qu'elle finissoit sa toilette; & à force de soins, de gentilleses & d'adulations, la rechauffoit en sa faveur, lorsqu'un laquais annonça Sir *Henry*.

L'embarras des deux rivaux, au premier abord, ne pouvoit qu'amuser la veuve & flatter sa vanité; quand Sir *Henry*, après avoir attentivement regardé le *Baronet*... Sir *Modish* (lui dit-il), ce n'est pas la première fois que nous nous sommes rencontrés; mais je presse en vain ma mémoire pour me rappeler dans quel temps, dans quelles circonstances.... J'allois en dire autant (s'écria l'autre); c'est, à ce que je pense, au spectacle, aux promenades ou à la Cour. . . . mais, attendez.... eh, bon Dieu, Sir *Henry*! c'est chez Lady *Courtville*, chez Miss *Léger*, chez *Mistress Commons* & chez dix autres femmes d'où vous m'avez probablement banni, car je ne les vois plus depuis long-temps, & j'imagine que Sir *Henry* devoit un peu m'en savoir gré....

Sir

Sir *Modish* (interrompt, en rougissant, Sir *Henry*), l'un de nous deux se trompe... & j'ose affirmer que c'est vous. - - Bon! & pourquoi donc rougir de ces misères? Sir *Henry* n'est - il pas universellement reconnu pour l'homme le plus gai, le plus leste, le moins constant & cependant le plus couru des belles? - - J'ai pu, je m'en accuse, avoir autrefois mérité quelques-uns des titres brillans dont il vous plaît de m'honorer: j'étois jeune, & vos propos me font sentir combien il faut de temps pour expier les erreurs de cet âge. - - Vous m'édifiez, Sir *Henry*! & si j'avois l'honneur de vous connoître moins. - - C'est justement en quoi nous différons, (reprit avec émotion Sir *Henry*), car je n'ai pas celui de vous connoître, & crois partager ce malheur avec tous ceux que je fréquente. - - Parbleu! tant pis pour vous, dit le jeune homme: ma province, au moins, fait le rang que j'y tiens, & vous le connoîtrez quand vous voudrez. Au surplus, fussiez-vous encore vous fâcher, je ne dirai pas moins que vous avez sans doute vos raisons pour afficher avec tant de solemnité la sagesse, & qu'on doit en féliciter la Dame à qui le très-modereste Sir *Henry* peut avoir intérêt de faire croire à sa réforme.

Rec. XII.

B

Ce-

Celui-ci, perdant patience, ouvrait la bouche pour répondre, sans doute un peu plus durement que ci-devant, à cette dernière apostrophe; lorsque Lady *Upstart*, en feignant d'éclater de rire, le pria de ne point prendre au sérieux ce qui n'étoit vraisemblablement qu'un badinage.

Vous l'avez dit, Madame, interrompit en riant aussi Sir *Modish*, car si mon but étoit de le fâcher, je pourrois lui prouver qu'on est un peu plus instruit qu'il ne croit des fameux secrets qu'il nous cache. . . .

Pour le coup je vous en défie, interrompit avec vivacité Sir *Henry*.-- Vous m'en défiez?.. prenez garde! - - Parlez; voyons si ce ton d'assurance a quelque fondement qui me soit inconnu à moi-même. - - Vous ne me nierez pas, du moins, qu'il soit dans l'univers certaine belle (inconnue à la vérité), mais pour qui votre cœur. . . . - - Une inconnue! - - Oui, Sir *Henry*, une inconnue. . . Pourquoi donc vous troubler? elle est aimable, elle est honnête, & j'en réponds; mais pourriez-vous en dire autant? Pourriez-vous nous articuler sur quoi se fonde une passion assez vive, assez puissante pour vous forcer à lui pardonner, non-seulement tous les tours qu'elle vous a joués, mais pour sacrifier à ses soupçons jaloux certains objets qui devraient vous être plus chers?

chers? -- Sir *Modish*! arrêtez. -- Sir *Henry*, vous l'avez voulu: je dirai même davantage, & je crains peu que vous me démentiez. A quel propos, si vous n'étiez perdu d'amour pour cette *Urgande*, déconnue, à quel propos la cherchez-vous par-tout, la faites-vous suivre par-tout, vous échappe-t-elle par-tout; croyez-vous les conseils quelle vous donne, *de moins négliger certaine veuve que ses créances sur vos biens rendent maîtresse de votre sort?* Vous prescrivit elle hier *de ne montrer désormais à cette riche veuve qu'autant d'amour qu'il sera nécessaire pour l'entretenir dans les idées pacifiques où vous l'aviez mise?* vous promit-elle, au cas que vous fussiez docile à ses leçons, *de vous revoir avant qu'il soit trois jours?* ... Eh bien, Sir *Henry*! que me respondiez-vous? Suis-je, en effet, bien informé?

Sir *Henry*, pétrifié de ce qu'il venoit d'entendre, étoit tout à la fois saisi d'étonnement & de douleur. Sa foiblesse pour l'inconnue, qu'en cet instant il en croyoit indigne; la honte de se trouver si cruellement démasqué aux yeux de Lady *Upstart*; l'humiliation de se voir bravé & confondu devant elle par un rival qu'il ne pouvoit plus démentir: tous ces différens sentimens l'accabloient & l'anéantissoient au point qu'il seroit resté sans parole, si la veuve, indignée, ne s'étoit tout-à-coup

B 2

écri-

écriée, en se levant: j'ose au moins me flatter que Sir *Henry* te dispensera désormais de m'honorer de ses visites. A ces mots, Sir *Henry*, se levant à son tour: Madame (lui dit-il, en balbutiant), le diable est sûrement mêlé dans cette affaire! Mais son agent, tout protégé qu'il est par lui, ne sera pas toujours chez vous. Adieu, Madame. . . . Quant à vous, Sir *Modish*, je tâcherai de vous revoir bientôt ailleurs. - - A la bonne heure, Sir *Henry*! je ne vous fuirai pas long-temps.

Madame, (s'écria Sir *Modish* dès que Sir *Henry* fut sorti) mon compétiteur est en fuite, le champ de bataille est à moi; vous ne pouvez me refuser le prix de ma victoire, ni vous dispenser, en me donnant la main, de vous venger, ainsi que votre sexe entier, d'un insolent trop digne de votre colère. - - Rien n'est plus juste, Sir *Modish*. Allons de ce pas à la Flotte *): je vous rends à la fois maître de ma personne & de mes biens. . . . Allons; & puissions-nous être aussi long-temps heureux que mon cœur le souhaite!

Tandis que l'ardente veuve & son amant s'empressoient également d'aller sceller leur union; Sir *Henry*, désespéré de la cruelle scène

*) C'est une espèce de chapelle privilégiée où, avant l'acte du Parlement, concernant le mariage, on se marioit sans beaucoup de formalités.

scène qu'il venoit d'essuyer, bien plus encore de se croire trahi par l'inconnue dont, malgré lui, son cœur étoit encore épris, s'acheminoit tristement chez son ami *William*, qu'il surprit fort en lui racontant tous les détails de sa malheureuse aventure.

Ce digne ami, qui avoit peine à la comprendre, & qui prévoyoit peu que Sir *Modish* en pût sitôt tirer parti, le plaignit, le consola de son mieux, lui promit d'aller dès le lendemain essayer de sonder ce mystère & tâcher de réintégrer son ami dans les bonnes grâces de la veuve. Trouvez-vous-y (ajoutait-il) vers les onze heures; j'espère être assez heureux, sinon pour tout raccommoder, du moins pour que vous n'ayez rien à craindre de son ressentiment, eu égard aux droits qu'elle a sur vos biens. Le lendemain Sir *William* se disposoit en effet à y aller, lorsqu'un laquais, tout essoufflé, vint lui dire, en courant, que sa maîtresse le prioit instamment de vouloir bien se rendre au plutôt chez elle.

En arrivant chez la Dame, il fut introduit dans un cabinet où il la vit, avec surprise, étendue sur une chaise longue, dans le plus grand négligé & les yeux baignés de larmes.

Approchez, Sir *William*! (s'écriait-elle, en sanglottant) venez, s'il se peut, consoler la plus infortunée des femmes! - - Quoi donc,

Madame! que vous feroit-il arrivé depuis hier? - - Le plus grand des malheurs, & probablement. . . le plus irréparable! - - Expliquez-vous de grace. - - Ce scélérat. . . ce Sir *Modish*. . . depuis hier. - - Eh bien? - - Est mon époux! - - Votre époux? - - Oui, Sir *William*, le traître est mon époux. . . & cependant. . . je n'en suis pas moins veuve! - - Madame, ou la douleur trouble vos sens, ou ce que vous me dites est au-delà de mon intelligence. - - Vous avez su, vous avez vu tout mon foible pour lui. . . Hier, (sans doute à force de mensonges) après m'avoir peint votre ami avec les plus noires couleurs, & mettant à profit l'excès de mon ressentiment, le lâche abusa de mon trouble au point qu'il sut me conduire. . . à la Flotte. . . où j'eus la foiblesse. . . - - J'y suis, Madame, & ce cher époux vous a probablement quittée après s'être emparé de vos plus précieux effets? - - Hélas! il est bien plus coupable encore. - - Quoi! se peut-il qu'il vous ait déjà maltraitée? - - Oh! Sir *William*, on ne sauroit plus mal. . . Depuis hier il ne m'a pas dit un seul mot. - - Que vous a-t-il donc fait? - - Rien! - - Je crois maintenant vous entendre. - - En ce cas, Sir *William*, vous concevez combien ce comble de mépris me doit être cruel; & quel est contre cet ingrat l'excès de mon

ref-

ressentiment! . . . La veuve en étoit là lorsqu'on annonça Sir *Henry*. Sir *William*, tandis qu'elle pleuroit abondamment, le mit au fait du motif de ses larmes; & la veuve s'épuisoit en regrets sur son injustice envers lui, quand Sir *Modish*, en entrant tout-à-coup, vint ajouter encore à leur surprise. Les deux amis, également choqués du procédé de ce jeune homme, alloient s'unir pour lui en représenter l'indécence. . . . Abrégeons, Messieurs (leur dit en riant, Sir *Modish*). Soyons francs, Sir *Henry*. Etiez-vous, en effet, plus passionné que moi pour Madame? Sans ses créances sur vos biens, sans les conseils de Sir *William*, auriez-vous jamais conçu l'idée d'obtenir d'elle un coup-d'œil favorable? Sa fortune, avec raison, nous plut à tous les deux: mon génie l'a emporté sur le vôtre; Madame a épousé ma personne, & moi son coffre-fort. Qu'avez-vous donc tous à me dire?

Que la façon dont vous en agissez (répondit Sir *Henry*), me paroît dure & très-peu généreuse.

Quant à ce point (répliqua Sir *Modish*), elle est ma femme, & je n'en dois compte à personne. Si Madame se plaint, dès cet instant nous pouvons nous quitter. Son âge & sa santé m'occupent même assez pour lui proposer une retraite aussi riante que paisible

B 4

dans

dans le pays de Galles, où la pureté de l'air, l'abondance des vivres & la rareté de l'argent pourront lui procurer la vie la plus délicieuse; où, moyennant les cinquante livres de pension que je m'engage à lui payer exactement, Lady *Modish* pourra briller & même éclabouffer la plus fière noblesse du pays.

Ah, barbare! (s'écria-t-elle) ah, Messieurs! daignez me défendre contre un pareil tyran.

Votre imprudence, Madame (lui dit à l'écart Sir *William*) lui donne, en effet, de cruels droits sur vous!

N'importe (s'écria Sir *Henry*), nous défendrons Madame. -- Doucement, Monsieur! Madame est mon épouse; vous n'avez aucuns droits ici. Qui donc feroit assez hardi pour s'entremettre entre la femme & le mari? -- Nous sauverons du moins ses biens. -- Ses biens? ils sont également à moi. Tous ses titres, tous ses effets, tous ses contrats sont dans mon secrétaire: ce sont autant de dons qu'elle m'a faits; voyons qui m'en dépouillera. Ne suis-je pas son seigneur & son maître? -- Vous êtes à mes yeux (lui dit Sir *Henry*) tout ce que j'avois déjà pensé de vous. . . . un imposteur, & qui jamais n'eut l'honneur d'être gentilhomme. -- Ces Messieurs sont-ils vos amans? sont ils chargés de m'insulter chez moi?

moi? . . Madame, à supposer que vous ne m'aimiez plus, parlez avec l'humilité que vous devez à votre époux. Proposez moi, sans bruit, quelques moyens d'arrangemens : peut-être alors pourrai-je vous entendre.

Hélas! (s'écria-t-elle) parlez, Monsieur, & dites-moi vous-même à quoi vous me taxez pour briser à jamais le malheureux lien qui nous unit. . . . prescrivez vos conditions. -- Madame, elles seront légères. . . . Une dizaine de mille livres sterlin & vos créances sur les biens de Sir *Henry* suffiront pour me satisfaire.

Je m'oppose à ce dernier article (dit avec chaleur Sir *Henry*), Madame ne me mettra point sans doute à la merci d'un pareil créancier. En tout cas, Sir *Modish*, forçons pour un instant ensemble. - - Nenni, Monsieur, terminons d'abord cette affaire. Allons, chère *Lady*, tâchez de vous exécuter de bonne grâce. Quant à Sir *Henry*, je le plains; mais la nécessité n'a point de loi.

Monstre! défens-toi donc (s'écria Sir *Henry*) en se mettant en devoir d'attaquer le jeune homme.

Quoi! (lui dit ce dernier) devant des femmes! je croiois Sir *Henry* plus brave, & sur-tout plus courtois. . . . Madame, ou terminons dans l'instant même, ou je retire ma parole; je rends public mon mariage

& votre honte, & ferai trembler Sir *Henry*... Délibérez donc entre vous; je vais passer dans cet appartement & vous donne un quart-d'heure.

Sir *William* & Sir *Henry* firent tous leurs efforts pour rassurer la veuve & pour l'engager à se pourvoir contre la nullité d'un pareil mariage. Mais la terreur que lui avoit inspirée Sir *Modish*; la crainte de se voir exposée aux bruits injurieux que cette aventure alloit produire, jointe à l'horreur de vivre un jour de plus avec un époux de l'espèce du sien; tant de motifs déterminans pour elle la rendirent insensible à tout ce qu'ils purent lui dire; & tous les deux sortirent aussi indignés de la foiblesse de la Dame que de l'énorme impudence de son prétendu mari.

Ce qui chagrinoit & inquiétoit le plus Sir *Henry* étoit la crainte très-fondée de la vengeance qu'alloit plus que probablement exercer contre lui un créancier qu'il avoit droit de croire impitoyable. Une autre idée aussi cruelle ajoutoit encore à son malheur, celle d'avoir été trahi par son inconnue en faveur d'un aventurier dont l'odieux & méprisable caractère ne lui inspiroit que la plus grande horreur.

C'est dans ces dispositions, qu'après avoir passé la plus affligeante des nuits, il se

se préparoit le lendemain à sortir pour se rendre chez son ami *Sir William*, où devoit se trouver un Avocat chargé de ses affaires; lorsqu'on lui annonça *Sir Modish*, accompagné d'un autre Gentilhomme.

Je juge à votre étonnement (lui dit ce jeune homme), ainsi qu'aux autres sentimens que je vois luire dans vos yeux, combien vous comptiez peu sur ma visite! . . . mais commencez par vous calmer, si vous voulez que je vous parle, & peut-être vous tranquillise. . . .

Sir Henry étant resté muet: avouez-moi d'abord (lui dit, en souriant, *Sir Modish*) quels sont depuis hier vos véritables sentimens pour l'inconnue à qui vous aviez juré tant d'amour? Quelles seroient à son égard vos dispositions, si par un changement heureux de circonstances elle se trouvoit en état, en manifestant sa naissance & ses mœurs, d'offrir à *Sir Henry* sa main avec une fortune honnête? -- En jugeant d'elle par celui qu'elle a l'audace de charger de ses vils intérêts, je me crois dispensé de vous répondre. -- Vous devriez pourtant songer, quelque odieux que je vous sois, que vos contrats sont dans mes mains.... mais *Sir Henry* ne sauroit m'offenser: ainsi passons & ne parlons que d'elle. Avant que vous fussiez jusqu'à quel point elle m'étoit

con-

connue parlez-moi net. . . , en étiez-vous bien sincèrement amoureux ? c'est la seule vérité que j'exige ; & quel que soit pour moi votre mépris, j'ai des titres pour l'exiger. Parlez donc sans détours, & ne redoutez rien d'un aveu plus important pour vous qu'il ne vous est possible de le croire. - - Eh bien, quelles que soient les idées, quels que soient les soupçons que Sir *Modish* ait droit de m'inspirer, je suis trop vrai pour craindre d'avouer que mon amour pour l'inconnue étoit aussi pur que sincère ; que jamais femme enfin ne fit naître en moi des sentimens ni plus ardens ni plus dignes de ce que je la croyois être. - - Eh bien, elle est toujours également ce que vous l'avez crue ; & c'est de sa part (ajouta le jeune homme) que je vous remets tous ces papiers, tous ces contrats que vous frémissiez tant hier de voir passer dans mes mains. C'est de sa part enfin que Sir *Modish* annonce à Sir *Henry* qu'il peut dès ce moment jeter au feu tous ces titres que je lui rends, regarder ses biens comme libres, & ne plus craindre rien de ses prétendus ennemis.

On ne peindra point la surprise où ce discours & la vue de ces mêmes papiers jetèrent Sir *Henry*. Après s'être un peu remis de son trouble : ah ! Sir *Modish*, (s'écria-t-il)
pour-

pourquoi, sans vouloir pénétrer tout le merveilleux de cette aventure, pourquoi tout ce que je connois de vous ne me permet-il pas d'allier de si nobles procédés avec l'intime liaison qui subsiste encore entre l'inconnue & vous? - - Oh! quant à cette liaison, je conçois tout ce qu'elle doit naturellement opérer sur un cœur aussi noble & aussi délicat que le vôtre. Mais je vous dis pourtant avec franchise, & même sans regret, que cette même liaison est en effet, doit être & sera toujours indissoluble. - -

En ce cas partez, Monsieur; remportez vos papiers: quel que soit l'avenir qui m'attend, je ne veux rien ni d'elle ni de vous, - -

Ce sentiment est vraiment héroïque, & si grand en effet, qu'il pénètre & me touche moi-même! vous en pourriez cependant revenir, pour peu que je voulusse l'entreprendre. - - Vous? - - Moi - même. Permettez seulement que mon camarade & moi, tandis que vous parcourrez tous vos contrats, passions pour un instant dans l'autre chambre.... si par malheur je ne réussis point, rien ne pourra me consoler.

Sir *Henry*, resté seul, & dans la situation où le lecteur peut se l'imaginer, parcouroit & reconnoissoit les différens contrats qui absorboient presque au-delà de sa fortune; lorsque,
dans

dans les deux personnes qui rentrèrent & dont l'une étoit nue tête, il reconnut cette même inconnue que ses liaisons avec Sir *Modish* lui rendoient si suspecte.

Juste Ciel! est-ce vous? (s'écria-t-il en se levant & en retombant presque évanoui dans son fauteuil).

Moi-même, Sir *Henry*. - - Ciel! & j'ai pu ne pas vous reconnoître? . . . Une perruque noire, des sourcils de même couleur, auroient-ils dû me dérober vos traits? . . . Mais qui vous donna le courage de former un pareil projet? - L'amour, l'honneur & la vengeance... Lady *Upstart* me retenoit mes biens, que mon père, en mourant, (le Colonel *Rymer*) avoit remis à son indigne époux. Je vivois chez une parente, dont les qualités, bien plus que l'opulence, sont connues, avec une modique pension que lui payoit la veuve, lorsqu'un heureux hasard me mit à portée de vous connoître. Je fus bientôt tout ce que vous étiez, vos mœurs, vos inclinations & l'embarras de vos affaires. J'agis en conséquence: celle que vous voyez sous ces habits, *Marton* (qui m'avoit élevée) entra par mes ordres au service de Lady *Upstart*, s'en fit aimer, & fut me seconder au point de me faire épouser la Dame, qui, outrée de cette aventure, vient de se sauver dans ses terres, & probablement ne s'en

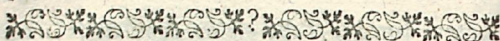
van.

vantera jamais: Telle est en deux mots mon histoire. J'avois promis de revoir Sir *Henry*, de me faire connoître à lui avant qu'il fût trois jours: J'ai tenu ma parole, & n'exige rien de la sienne qu'autant qu'il aura scrupuleusement constaté la vérité de tous les faits dont je viens de l'instruire. . . qu'il garde en attendant ou déchire tous ces contrats. Qu'il se souviene seulement, après s'être bien convaincu des mœurs & de la qualité de son inconnue, dont voici le nom & l'adresse, qu'elle attendra ses ordres pour se remettre, au cas qu'il le desire, en sa puissance avec les dix mille livres sterlin que lui gardoit vraisemblablement pour longtemps Lady *Upstart*.

Il paroît presque superflu d'ajouter que Sir *Henry*, transporté de joie, d'admiration & d'amour, après s'être précipité aux pieds de son incomparable inconnue, n'eut rien de plus pressé que d'envoyer chercher son ami Sir *William*, dont la joie égala la sienne, & qu'il ne tarda pas à voir ses vœux comblés & sa fortune rétablie par le plus heureux mariage.

D. L. P.

ME-



M E D I T A T I O N

*Sur la Bonté de Dieu, à l'occasion de la fête
de Noël, ou du jour anniversaire de la
naissance de nôtre Seigneur Jésus-Christ *).*

Maitre de l'Univers, Toi qui par ta puissance
D'un seul mot autrefois le tiras du néant,
Et de qui l'adorable & sage Providence
Aux besoins des mortels, pourvoit à chaque instant,

Grand Dieu! de Tes bienfaits le nombre est in-
nombrable;

Rien n'en peut affoiblir ni suspendre le cours:
Par Toi seul nous vivons. Ton secours favorable
Nous soutient, nous conserve & garantit nos jours.

A ces soins paternels loin de s'être bornée
Ta bonté chaque jour pourvoit à nos plaisirs;
De diverses beautés si la terre est ornée,
Tout sert à contenter nos innocens désirs.

Des

*) L'auteur de cette pièce est mort depuis plu-
sieurs années. Il a laissé un petit recueil de pièces
fugitives, qui expriment sa sincère piété, & qui
manifestent les talents qu'il avoit pour la Poésie.
Nous nous faisons un plaisir d'en livrer de temps en
temps quelques pièces, avec le consentement de ses
héritiers, possesseurs de son manuscrit.

Des plus brillantes fleurs d'une aimable verdure

Si l'on voit le printemps se parer à nos yeux,
C'est Toi seul, sage auteur de toute la nature,
Qui prepares pour nous ce spectacle pompeux.

Du plus savant pinceau l'adresse séduisante

Jamais ne fût atteindre à l'email de nos fleurs,
Et de l'or & l'argent la parure brillante,
Doit céder à l'éclat de leurs vives couleurs.

A des jours si riants, lorsque l'Été succède

Si l'on sent du soleil les rayons trop brulans
Mille fruits differens nous offrent le remède
Et flattant nôtre goût, rafraichissent nos sens.

De tes biens cependant chaque maison est pleine,

Par de riches moissons, Tu bénis nos travaux
Bientôt le laboureur fend de nouveau la plaine
Et les monts sont couverts de nos nombreux
troupeaux.

L'Automne vient enfin, pour couronner l'année,

Enrichir nos celliers de son jus pretieux:
Riche don qu'autrefois Ta Justice apaisée
Permit à Ta bonté de faire à nos aïeux.

Il est temps qu'a son tour la nature épuisée

Pour de nouveaux efforts reprenne sa vigueur;
L'homme alors au milieu d'une abondance aisée,
D'un tranquille repos gouce en paix la douceur.

Rec. XII.

C

Des

Des diverses saisons, de leur vicissitude,
 Aidé d'un doux loisir, il admire l'effet:
 Leurs changemens réglés, & leur exactitude
 Lui découvrent bientôt un auteur tout-parfait.

Ainsi dans tous les temps Tu te montres propice
 Bienfaisant, charitable, & rempli d'équité:
 Et lorsque nos forfaits excitent Ta Justice,
 Même Tes chatimens annoncent Ta bonté.

De Tes mains autrefois l'homme sortit sans tache
 Juste et droit, immortel, comme son Créateur:
 A Tes ordres soumis, s'il eut fû sans relache
 T'obéir, pour toujours il fixoit son bonheur.

Il eut à ses enfans transmis son innocence,
 A jamais sous Tes loix on les eut vû marcher:
 Loin d'exercer sur eux sa cruelle puissance
 La mort, l'affreuse mort n'eut osé s'approcher.

Maître des animaux, Roi de toute la terre,
 Par Ton ordre un seul fruit fut alors excepté:
 A tes droits souverains redevance légère
 Tu voulus à ce prix en être respecté,

Que son sort étoit doux! mais hélas, trop facile
 Aux discours dangereux d'un rusé seducteur,
 Il crût indifférent, que dis-je, il crût utile
 De goûter de ce fruit. Quelle funeste erreur!

Re.

Rebelle à Tes Decrets, il osa les enfreindre
 Mais presque au même instant il connut son
 forfait;

Jusqu'alors il t'aimoit, dès - lors il dû t'en craindre
 De Ton juste courroux il redouta l'effet.

Il voulut se cacher, mais en vain à Ta vue
 La plus obscure nuit n'eut sût le dérober;
 Alors tremblant d'effroi, l'ame toute éperdue
 Il écoute l'arrêt que Tu vas prononcer.

„ Sors de ce Paradis dont ton audace insigne
 „ A souillé le séjour; abandonne ces lieux,
 „ Ingrat, de mes Bienfaits tu te montres indigne
 „ Et mon bras va punir tes forfaits odieux.

„ La Terre qui pour toi se faisoit voir si belle
 „ Pour toi sera maudite, & malgré tous tes soins,
 „ Tes travaux, tes sueurs, à tes désirs rebelle
 „ Ne fournira qu'à peine à tes pressans besoins.

„ De l'immortalité tu perds le droit suprême,
 „ Sur toi, sur tes enfans la mort dominera:
 „ Sur tous tes descendans dégradés par toi même
 „ Infracteur de mes loix. ton péché s'étendra.

Tel fut de ton courroux l'arrêt irrévocable
 Qui des enfans d'Adam assuroit le malheur.
 Jour fatal! jour pour nous à jamais déplorable
 Qui nous précipita du faite du bonheur!

Hélas ! nous périssions plongés dans la misère,
 Mais Ta tendre bonté vint à nôtre secours :
 Tu revêtis pour nous des entrailles de Père
 Et nous permis encor, d'espérer d'heureux jours.

Dès-lors Tu nous promis un Sauveur charitable ;
 „ Il fera vôtre pleige & vôtre Rédempteur ,
 „ Issu de vôtre sang, en tout à vous semblable ,
 „ Mais le péché jamais n'entrera dans son coeur.
 „ Par lui la terre encor un jour sera bénite ,
 „ L'empire du Demon par lui succombera ,
 „ Brisant de ce serpent la puissance maudite ,
 „ Du péché, de la mort il vous délivrera.

Doux & flatteur espoir, consolante promesse !
 L'effet en devra suivre en son temps en son lieu ;
 Déjà même apaisé toujours plein de tendresse ,
 Tu voulus bien de l'homme être encore le Dieu.

Aussi de père en fils, de lignée en lignée
 Sans que l'erreur jamais ait pû l'anéantir
 Cet Oracle émané de Ta bouche sacrée
 A fait des nations l'attente et le désir.

Cependant, Dieu tout bon, pour que Ta con-
 noissance

Dans l'homme quoi qu'ingrat ne s'éteignit jamais,
 De Ta Divinité, de Ta toute-puissance

Tu mis dans l'Univers d'ineffaçables traits

Du globe ou nous vivons l'admirable structure,
 Ce vaste composé de terres et de mers,
 Qui pour tant d'animaux fournit la nourriture
 Et par son propre poids se soutient dans les airs.

Du jour & de la nuit l'étonnante constance,
 Ces globes lumineux qui distinguent les temps;
 Tout annonce aux humains qu'une sagesse immense
 Un pouvoir infini subsista de tout temps.

L'homme en effet, ô Dieu, de Tes mains est l'ouvrage,
 Tu veux de sa foiblesse avoir compassion;
 Pour lui Tu n'as jamais été sans témoignage,
 Toujours Tu l'as couvert de Ta protection.

Mais une nation sur les autres choisie
 Reçût de Ta faveur des traits plus éclatans,
 D'elle aussi Tu promis que l'auteur de la vie
 Ton Fils, nôtre fauveur, fortiroit en son temps.

Tu choisis d'Abraham la bien-heureuse race
 Elle fut sur toute autre agréable à Tes yeux,
 Et Tu lui confias, pour marque de Ta grace
 De Tes Oracles saints le dépôt précieux.

Enfin, au jour heureux marqué par Ta sagesse,
 Le Redempteur promis au monde fut donné;
 Mais dépourvu d'honneurs, & né dans la bassesse
 Les siens l'ont méconnu, proscrit, abandonné.

Ils devoient, ces ingrats, consulter Tes Oracles,
 De Ton amour pour eux les signalés effets,
 Ecouter ses discours, admirer ses miracles,
 Et du Messie en lui reconnoître les traits.

C'est en vain qu'en Jesus, de la gloire mondaine,
 Des titres, des grandeurs on recherche l'éclat;
 Ce Fils de Ton amour, pour finir nôtre peine
 A pris d'un vil mortel, la nature & l'état.

Ainsi l'avoient prédit de tout temps Tes Prophètes
 Mais ce peuple endurci dans son égarement,
 Etoit sourd à la voix de Tes saints Interprètes
 Et pour libérateur vouloit un Conquérant.

Contre Ton bien-aimé pleins d'une aveugle rage
 Les Juifs par mille cris signalent leur fureur;
 Le Juste est condamné; Sa mort est leur ouvrage;
 Et la nature entière en a frémi d'horreur.

Mais que l'homme est aveugle en sa foiblesse extrême!
 En commettant ainsi le plus grand des forfaits,
 Ils ont, sans le savoir, de Ta Bonté suprême
 Executé pour nous les éternels Decrets.

C'est donc pour apaiser envers nous Ta colère
 Que Ton fils a souffert un supplice odieux;
 C'est pour nous qu'il est mort; & de nôtre misère
 Nous sommes délivrés par son sang précieux.

Mais

Mais bientôt de la mort détruisant la puissance

En vainqueur glorieux il est ressuscité,
Et régnañt avec Toi, pour prix de sa souffrance
Il assure à jamais nôtre félicité.

Si du trépas encor nous ressentons l'atteinte,

Triste fruit du péché de nos premiers parens;
La mort de Ton cher Fils, dissipe nôtre crainte,
Nous soutient, nous console & nous rend triomphans.

Nous savons que par lui Ta justice apaisée

Veut bien de nos forfaits perdre le souvenir,
Et qu'a présent la mort n'est qu'une route aisée
Au bonheur que ce Fils a fû nous aquerir.

Ainsi pour Tes bienfaits pleins de reconnoissance

Nous Te célébrerons d'une commune voix :
Et montrant nôtre amour par nôtre obéissance
Nous ne vivrons, ô Dieu, que pour suivre Tes Loix.

C. D. Q.

*VERS adressés à M. DE VOLTAIRE;
par M. FRANÇOIS, de Neuschâteau en
Lorraine, âgé de quatorze ans, Associé des
Académies de Dijon, Marseille, Lyon &
Nancy, en lui envoyant un exemplaire de
ses ouvrages.*

RIVAL d'Anacréon, de Sophocle & d'Homère,
O toi, dont le génie a franchi tour à tour

C 4

De

De tous les arts l'épineuse carrière ;
 Toi, qui chantes les Dieux, les héros & l'amour,
 Pardonne à mon audace, ô sublime *Voltaire* !
 Et permets, qu'aujourd'hui ma Muse téméraire
 T'ose offrir ses simples accords :
 Daigne accepter cette offrande légère :
 Daigne sourire à mes premiers transports.
 Je fais que c'est un foible hommage ;
 Mais si ton indulgence approuve mes efforts,
 Un succès si flatteur excitant mon courage,
 M'inspirera de plus dignes accens ;
 Il saura m'élever au-dessus de mon âge. - - -
 Un coup d'œil de *Voltaire* enfante les talens.

A Neuschâteau, le 15 Juillet 1766.

REPONSE de M. DE VOLTAIRE.

Si vous brillez à votre aurore
 Quand je m'éteins à mon couchant ;

Si dans votre fertile champ
 Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
 Lorsque mon terrain languissant
 Est dégarni des dons de *Flore* ;

Si votre voix jeune & sonore
 Prélude d'un ton si touchant,
 Quand je fredonne à peine encore
 Les restes d'un lugubre chant ;

Si

Si des Grâces qu'en vain j'implore,
 Vous devenez l'heureux amant,
 Et si ma vieillesse déplore
 La perte de cet art charmant,
 Dont le Dieu des vers vous honore;

Tout cela peut m'humilier;
 Mais je n'y vois point de remède:
 Il faut bien que l'on me succède,
 Et j'aime en vous mon héritier.

Au Château de Ferney, le 6 Août 1766.

LETTRE à Madame DE - - - sur la
 DOUCEUR.

NE vous y trompez pas, Madame; cette douceur, dont nous nous entretenions hier, n'est pas cette foiblesse de caractère que l'on appelle abusivement *complaisance*, & qui est en effet l'un des vices de l'esprit. Il faut avoir de la fermeté dans l'âme pour y avoir en même temps une véritable douceur, & en voici la raison.

Si le seul tempérament nous rend doux, nous ne le sommes alors que machinalement, & le plus souvent mal à propos. Il est des cas & des conjonctures où le mépris l'indignation & la colère doivent agir en nous & hors de nous; autrement nous n'avons ni âme ni sen-

timent, & l'on pourroit nous demander si nous sommes de l'espèce humaine. Le vice, par exemple, osera vous faire fa cour; la médisance, l'injustice & la mauvaise foi feront cercle auprès de vous; elles ne ménageront dans leurs propos ou dans leurs procédés ni vos amis, ni la vertu en général, ni vos sentimens pour elle: fera-ce là le moment d'être douce & complaisante? Si vous l'êtes, quelle idée le vice prendra-t-il de votre cœur? quel honneur faites-vous à vos principes & à votre façon de penser? quelle ressource préparez-vous dans votre âme à vos amis & à la société? La douceur en ces occasions ne peut jamais être qu'une vertu fausse, une foiblesse, une pusillanimité qui deshonore.

Il en est de la douceur comme de l'inclination à faire du bien. Lorsque cette inclination, si belle d'ailleurs, n'a ni règles ni bornes, elle cesse d'être une vertu & n'est plus différente de cette facilité à obliger qui ne distingue & ne flatte personne, & qui par conséquent n'honore ni le bienfait ni le bienfaiteur. Oublier un ami pour s'intéresser à un étranger, traiter tout le monde comme on doit traiter ses amis; c'est ignorer les devoirs de l'amitié & l'usage vertueux de la bienveillance; c'est être l'ami banal d'un chacun, & ne l'être effectivement de personne: en un mot,

mot; il n'y a ni vertu, ni prudence, ni sentiment, ni égards dans cette *philantropie*.

Vous le sentez intimément, Madame; on ne peut être vertueux lorsqu'on se manque à soi-même. La fermeté est donc inséparable de la vraie douceur. Et pourquoi encore? Parce que la douceur, comme vertu, a mille obstacles à combattre, qu'elle ne peut vaincre sans donner la loi à nos passions. Tantôt ce sont les différens assauts de l'amour-propre qu'il faut qu'elle repousse; tantôt c'est au vice & à ses différentes illusions qu'elle est obligée de résister. On n'est véritablement doux que lorsqu'on l'est moralement, c'est-à-dire, quand il en coûte pour l'être.

Les caractères à qui tout est égal, que rien ne contrarie, qui trouvent dans leur insensibilité ou dans leur indolence une source inépuisable de complaisance & de bonté, qui ne sont affectés ni du vice ni de la vertu; croyez-vous, Madame, qu'ils aient la douceur en partage, & que nous devions leur en faire honneur? On peut, au contraire, leur appliquer le proverbe italien, *ils sont si bons qu'ils ne valent rien*; & la preuve qu'ils ne connoissent pas même cette vertu, c'est que dans les occasions où ils croient la pratiquer, ils en abuseroient s'ils la possédoient effectivement; car on abuse d'une vertu toutes les fois qu'on

qu'on la porte à l'excès ou qu'on l'a fait dégénérer de ses principes.

La douceur naît avec notre tempérament, mais alors elle n'est pas plus une vertu morale que la mélancolie ou la vivacité. Si nos passions, la réflexion & la religion ne la font pas naître une seconde fois dans notre âme, elle ne formera jamais qu'un caractère, ou facile, ou insipide, & conséquemment un cœur sans vie & sans délicatesse.

L'homme véritablement doux est celui qui, sans cesse aux prises avec l'amour propre, en réprime les humeurs, les bisarreries, l'orgueil & la colère; qui, malgré le ton des circonstances, impose à ses passions le joug du silence, & trouve plus de gloire à se taire par réflexion qu'il n'en auroit à répondre même avec raison. Tel fut *Socrate* chez les Grecs. Né violent & emporté, la philosophie le rendit le plus doux comme le plus sage des hommes. Si je ne venois pas de citer *Socrate*, je craindrois moins de vous nommer encore *Saint François de Sales*, le plus doux des Saints de ces derniers temps, & qui ne dut la douceur qui caractérise sa sainteté, qu'aux victoires habituelles que la vertu lui fit remporter sur son tempérament.

Ce n'est pas, Madame, qu'il soit absolument nécessaire que la douceur naturelle ait
mille

mille difficultés à combattre avant que de devenir une vraie vertu. Sans doute on en est plus sûr quand on l'a éprouvée. Car, dit un sage, *celui qui n'a point été tenté ne sait ce qu'il est, & l'on n'auroit peut-être pas de vertus si l'on n'avoit point de combats à soutenir contre les vices.* Mais s'il est vrai que l'on puisse être doux par l'unique bienfait du tempérament, & sans avoir passé par les épreuves de l'amour-propre, il ne l'est pas moins qu'on doit se défier de sa douceur quand la réflexion ne l'anime pas, & bien plus encore quand le vice ne l'excite pas à se changer en zèle pour les intérêts du sentiment & de la vertu.

Mais peut-être croirez-vous, Madame, que je confonds la *modération* avec la *douceur*, & que je ne raisonne, comme je fais de celle-ci, qu'en lui attribuant les caractères de celles-là. Je connois qu'il est aisé de confondre ces deux vertus, puisqu'elles ont l'une & l'autre la même origine & presque les mêmes effets. Il y a cependant des différences entr'elles que je saisis & que je vais vous mettre sous les yeux.

La douceur, soit qu'elle soit réfléchie ou purement naturelle, mais associée en même temps à la raison, aux sentimens & aux vertus d'une belle âme, nous rend attentifs
&

& prévenans dans le commerce de la société; elle nous fait pratiquer les déférences, elle chasse l'esprit de contradiction & l'esprit satyrique; elle nous donne ce ton affectueux qui nous concilie ceux qui vivent avec nous; elle nous inspire la bienveillance, la bonté, la sensibilité, la reconnoissance & l'amour de l'humanité. C'est elle qui soutient la raison contre les bisarreries de la société, qui lui fait supporter décemment l'ennui du persiflage, les étourderies d'un fat, l'air dédaigneux d'une coquette ou d'une prude, & qui l'empêche de se fâcher contre les accidens; de s'émouvoir, par exemple, & de s'impatientser pour un flacon cassé, une tabatière perdue, une aiguille égarée, & mille autres petits malheurs de cette espèce.

C'est elle encore qui corrige une personne raisonnable de son penchant à l'humeur & aux caprices, & qui lui fait comprendre que la vivacité cesse d'être un agrément dès qu'elle ressemble à l'impatience, & qu'elle ne respecte plus ni l'amitié, ni les ménagemens, ni les bienséances légitimes. Voilà, Madame, le portrait exact de l'aimable *douceur*. Examinez-en tous les traits, ils sont tous aussi frappans que charmans, & tous bien dignes que vous vous plaisiez toujours à leur faire ressembler les vôtres.

La

La modération se présente sous d'autres couleurs, & les voici. En général cette vertu fait fuir toutes fortes d'excès, & c'est en ce sens que M. de *Voltaire* l'a nommée *le trésor du sage*. Dans un sens plus particulier & relatif, ou à la douceur, ou à la vengeance & à la colère, c'est un effort de l'âme à réprimer un amour-propre vif & véhément, & à se contenir dans les bornes de la raison & de l'honnêteté. Une insulte excite d'abord le faux honneur à se venger; la raison & la réflexion parlent au contraire à une âme sensée, elles l'engagent à modérer ses premiers mouvemens, & lui persuadent qu'il y a plus de gloire à pardonner un outrage qu'à en punir l'auteur.

Vous savez, Madame, que *Louis XII*, devenu Roi de France, ne voulut point venger les querelles du Duc d'Orléans, & que, sollicité par les courtisans de punir des Comédiens qui avoient osé le jouer sur le théâtre, il répondit: *non, ils me rendent justice; ils me croient digne d'entendre la vérité*. Ces traits & cette réponse du Duc Régent à ses favoris qui l'excitoient à se venger d'un Gentilhomme qui lui avoit enlevé sa maîtresse: *je sais que la vengeance n'est facile; un mot suffit pour me défaire d'un rival, & c'est ce qui m'empêche de le*
pro-

prononcer: ces traits, dis-je, caractérisent la modération & la distinguent en même temps de la douceur. Celle-ci a moins d'efforts à faire, elle ressemble plus à l'humanité; celle-là a plus d'obstacles à surmonter, elle tient davantage de la générosité, & c'est aussi ce qui la rend plus chère que la douceur.

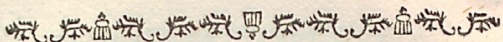
Il y a une modération de caractère comme une douceur de tempérament. Heureux ceux qui sont doués de l'une & de l'autre de ces qualités naturelles! plus heureuses encore les âmes qui s'en font des vertus morales & chrétiennes, & qui ne les avilissent jamais! J'appelle les avilir quand on les sépare de la fermeté & de la probité pour leur faire jouer le rôle honteux de la foiblesse & de la dissimulation *).

J'ai l'honneur, &c.

D. P. R. B.

ÉPÎTRE

*) Les Lettres adressées à des Dames, que nous avons données jusques ici au public, dans nos Collections précédentes & dans celle ci, tendent toutes à perfectionner le Caractère du Beau-Sexe. Nous pourrions en ajouter de nouvelles; & entr'autres, une qui vient de paroître, adressée à une Dame jeune & aimable, si deux Editions qui en ont été faites dans le cours d'une semaine, ne nous persuadoient qu'elle est suffisamment connue.



ÉPÎTRE aux malheureux.

MALHEUREUX, qui buvez le fiel jusqu'à la lie
 Dans le calice amer que vous tend la Pitié,
 Qui, courbés sous le poids de votre ignominie,
 Inclinez vers la terre un front humilié!
 Victimes que la mort abandonne à la vie!
 Si le Ciel m'eût ouvert les portes du bonheur,
 Vous affranchir du joug dont sa main vous accable,
 Eût été le devoir le plus cher à mon cœur.
 Eh! quel est le mortel farouche, impitoyable
 Qui peut voir, sans frémir, les maux de son sem-
 blable?

Duffé-je faire des ingrats,
 J'aurois du moins rempli ma plus douce espérance.
 Satisfait de leur joie, en leur tendant mes bras,
 Le plaisir d'obliger feroit ma récompense.

Philosophe orgueilleux, qui ne vis que pour toi!
 Si l'esprit de système étouffe la nature

Et concentre l'homme dans soi,
 Porte au fond des déserts cet esprit que j'abjure.
 Il se faut entr'aider; c'est la première loi.

Que je plains ces tyrans, dont l'oreille farouche
 Se ferme au cri de la douleur,
 Et qui n'entendent point le nom de bienfaiteur
 Avec leur nom cruel voler de bouche en bouche!

Que ne puis-je dans leurs esprits

Rec. XII.

D

Trans-

Transmettre le feu qui m'anime,
 Et du sentiment que j'exprime
 Les voir, ainsi que moi, pénétrés, attendris!
 Dans sa coupable léthargie
 Leur cœur est aussi froid que la cendre des morts;
 Ce n'est qu'auprès de leurs trésors
 Que s'éveillent en eux les germes de la vie,
 Dans l'ivresse d'un long festin;
 Près d'une table où tout abonde,
 Soupçonnent-ils qu'il soit au monde
 Un seul infortuné qui périsse de faim?
 Savent-ils qu'on gémit dans ces retraites sombres
 Où la triste indigence étale ses horreurs;
 Où, loin de l'œil mortel, dans l'épaisseur des ombres,
 Le pauvre en liberté s'abreuve de ses pleurs?
 Je m'arrête. . . A ces traits l'humanité murmure;
 La plume tombe de ma main.
 Homme, qui que tu sois, frémis si la nature
 A jamais parlé dans ton sein.
 Vois aux pâles reflets de cette lampe obscure,
 Sous un toit brisé par les ans,
 Ce vieillard qu'environne une foule d'enfants.
 Pour leur donner la nourriture,
 Il s'en prive lui-même, heureux de voir leurs jours
 Se soutenir encor par ce faible secours!
 Vois ces infortunés, dans les bras de leur père,
 Manger en soupirant le pain de la misère,
 Sortir avec la faim de ce triste repas.



Et, prosternés dans la poussière,
 Benir ce Dieu que tant d'ingrats
 Osent dans leur bonheur ne reconnoître pas.
 Vois la paille où gémit cette famille entière,
 Exposée à tous les frimats;
 Entends le cri plaintif de la douleur amère
 Qui s'élève de ces grabats.
 Des caprices du sort quel exemple terrible!
 O riche! en cet état contemple tes égaux!
 Viens. . . . L'homme, à l'école des maux,
 Doit apprendre sans doute à devenir sensible.
 Périsse le cruel qui ne daigna jamais
 Tendre à celui qui souffre une main secourable,
 Qui jamais ne connut la joie inalterable
 Que dans l'âme du juste enfantent ses bienfaits.
 Eh! quel spectacle est préférable
 Au spectacle touchant des heureux qu'on a faits?
 Quel plaisir de ne voir que des cœurs satisfaits,
 Dont la reconnoissance a fait naître l'hommage;
 De songer qu'ils vivent en paix,
 Et que leur paix est notre ouvrage!
 C'est créer, c'est construire un nouvel univers;
 C'est, en enchaînant les revers,
 Nous élever au Dieu dont nous sommes l'image.
 Peut-on de ses trésors faire un meilleur usage?
 Riches! consacrez-les à payer ces flatteurs
 Dont la foule à vos pieds incessamment croasse:
 De leurs éloges imposteurs

Vous vous rebuterez ; l'orgueil même s'en lasse.

Réunissez tous ces plaisirs

Que pour vous chaque jour un nouveau goût invente ;

Ils irriteront vos desirs ,

Sans laisser votre âme contente.

Mais tentez une fois de faire des heureux ;

Vous ne pouvez risquer que de l'être comme eux.

Il est si grand , si beau de se dire à soi-même :

„ Je règne sur les cœurs ; on me desire , on m'aime ;

„ Du timide orphelin ma main tarit les pleurs ;

„ Mes biens de l'indigent soulagent la misère ;

„ Et les infortunés , à qui je sers de père ,

„ Dans mon sein librement épanchent leurs douleurs.

„ J'entends de tous côtés leurs voix reconnoissantes

„ Elever mon nom jusqu'aux cieux.

„ Voilà , se disent-ils , cet homme précieux

„ Qui des familles gémissantes

„ Est l'ami , le soutien & le consolateur „.

La nature est sans fard , & tel est son langage.

Le tribut fastueux qu'on vend à la grandeur

Vaut-il ce modeste suffrage ?

Qu'il m'est doux de penser qu'il est dans l'univers

Des hommes vertueux à qui mes jours sont chers !

S'il arrive jamais que mon cœur s'avilisse ,

Dieu témoin des vœux que je fais !

Sauve-moi de l'opprobre & finis mon supplice.

Mais si je dois , par mes bienfaits ,

Arracher au trépas un seul de mes semblables ,

Etre

Etre conservateur! s'il est des misérables
Qu'un jour je doive rendre à la félicité;

Eloigne ma dernière aurore:

Qu'ai-je fait pour l'humanité?

Hélas! dans un seul cœur à peine ai-je existé;

A peine ai-je vécu. . . . laisse-moi vivre encore.

LEONARD.

Le mot de l'Enigme de la onzième Collection est *ruban*. Celui du Logogryphe est *Correspondance*. En combinant les Lettres on trouve *Enée, Caron, les Isles Açores, or, donc, cor, âne, re, Or, Rennes, Péronne, Canon, Perse, cèdre, Canard, César, André, & son*.

E' N I G M E.

Dans le siècle de l'ignorance

J'eus des Palais & des Autels;

J'exerce sur tous les Mortels

Une tyrannique puissance:

Que dis je! A d'invincibles Loix

Je soumets tout ce qui respire

Sur un lit de douleur le malade aux abois

Après moi sans cesse soupire.

Dans le sein des plaisirs les Princes & les Rois

Après bien des combats éprouvent mon Empire.

D 3

En-

Ennemi de l'activité
 J'asservis l'homme sous mes chaînes
 Et lui fais oublier ses peines
 Au sein de sa captivité;
 Je tire l'un de la misère,
 L'autre voit aux plaisirs succéder les douleurs
 Et tel rampoit dans la poussière
 Qui se voit par mon Art, au faite des grandeurs.
 Ce bonheur, il est vrai, Lecteur, est peu durable,
 Mais que peut on trouver ici bas de stable?

LOGOGYPHE,

Fait par une Dame.

Presque toujours couronnées
 Nous sommes environnées
 Ou de farouches Animaux
 Ou de Canons, ou de Drapeaux.
 Neuf pieds forment nôtre mesure
 Dans nôtre decoupure
 Quelle variété!

3. 5. 2. 4. 7. 6. Je peins sans imposture,
 Et j'irrite souvent par ma sincérité
 Mais mon sein est semblable au cœur d'une volage
 Qui de divers objets ne conserve l'image

Qu'autant de tems
 Qu'ils sont presens.

4. 2. 3. 8. Sous mon feuillage,
 En été les Bergers, suivis de leurs Troupeaux

Vien-

Viennent goûter un agréable ombrage,
Et là, sur l'herbe fraîche, enflant leurs chalumeaux
Du tendre amour ils chantent la puissance.

3. 8. 6. Ce fluide immense
Qui de Neptune fut le lot.

4. 6. Certain métal qui fait briller un sot
Et fait fourire une Coquette.

3. 4. 7. 9. L'An se complète
Quand je me suis reproduit douze fois.

1. 3. & 8. Je suis d'une essence immortelle
Le Dieu qui me créa, c'est le Dieu dont la voix
Epouvante l'impie, & flatte le fidèle.

2. 4. 9. 5. 8. 6. Cet arbruste épineux
Qui sert de Trône à la fleur la plus belle;

1. 3. 5. Homme dont le zèle
Prévient avec plaisir nos besoins & nos vœux.

9. 4. 7. 2. Je nais quand le jour tombe
Mais je finis; en ce moment
Dans tes yeux assoupis je lis distinctement
Que sous l'ennui ton cœur succombe:
Cédons. Dur sacrifice! Hélas en me taisant
Conçois tu bien Lecteur, à quel point je t'oblige;
Femme qui peut se taire est vraiment un prodige.



ARTICLE II.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRE de M. SAVERIEN à M. DE LA PLACE, auteur du Mercure de France, sur un écrit inséré dans le second volume de Juillet de cette année, Voir la 10me Coll. p. 83. sous ce titre: Ce qui fuit nous a été communiqué par un ami de M. CLAIRAUT.

Monfieur,

LA louange des grands hommes ne consiste pas en des choses communes, dit un célèbre moraliste; & ce n'est point les louer que de s'arrêter à de petits talens qu'ils pouvoient avoir, ou à des ouvrages frivoles qu'ils ont pu faire: *c'est produire contre eux le témoignage d'avoir mal dispensé leur loisir & leur étude, qui devoit être employé à des choses plus nécessaires & plus utiles* 1) Jugez donc, Monfieur, si le censeur anonyme de ma notice de la vie de M. Clairaut a raison de me faire un crime de ce que dans cette

no-

1) Essais de Montagne, liv. I, ch. 39

notice je n'ai point parlé de son goût pour la poésie, & des *très-jolis vers* qu'il lui attribue 2). Il ignore apparemment qu'on ne

D 5

peut

2) Les vers que le Censeur anonyme attribue à M. *Clairaut*, & qu'il veut bien trouver *très-jolis*, ne sont ni *très-jolis*, ni de ce grand Géomètre. Il eût été en effet ridicule que M. *Clairaut* se fût ainsi loué lui-même. Les vers sont de M. *Clément*, auteur de la seconde Tragédie de *Mirope*. Il les adressoit à M. de *Voltaire* pour l'inviter à quitter les sciences abstraites & à reprendre sa lyre.

Les voici tels qu'ils ont été imprimés avec la réponse de M. de *Voltaire* dans le premier volume des *Observations sur la littérature moderne*, par M. l'Abbé de la *Porte*, année 1752, pag. 301, 302. Voyez aussi les Oeuvres de M. de *Voltaire*, année 1761, à la table des matières, page 474. tome xix.

Laisse à *Clairaut* tracer la ligne

Du rayon qui frappe tes yeux :

Armé d'un verre *audacieux*

Qui aille au *cercle radieux*

Chercher quelque *treizième* signe :

Qu'il donne son nom *glorieux*

A la première tache *insigne*

Qu'il découvrira dans les cieux.

Toi, d'un plus aimable délire

Ecoute les tendres leçons ;

D'une autre Muse qui t'inspire

Ne dédaigne point les chansons.

Quitte le compas, prend la lyre ;

Je

peut louer dignement un homme tel que son ami & le mien, (*M. Clairaut*) qu'en se fixant à ses découvertes sur les mathématiques & sur l'astronomie physique, qui lui ont acquis tant de gloire, & à ses savantes méprises qui ont tant étendu sa réputation; mais il croit savoir que ces méprises n'existent pas; & il soutient que dans ma notice j'ai *présenté des faits auxquels je n'ai pas même pris la peine de donner un air de vraisemblance.* Voici les preuves de son assertion.

Il me reproche d'abord une contradiction : c'est d'avoir dit que *M. Clairaut* fit usage avec succès du calcul des infiniment petits, avant
que

Je donnerois tout *Pemberton*

Et tous les calculs de *Newton*

Pour un sentiment de *Zaire*.

REPONSE de *M. de VOLTAIRE*.

Un certain Chantre abandonnoit sa lyre ;

Nouveau *Kepler*, un télescope en main,

Lorgnant le ciel, il prétendoit y lire,

Et décider sur le vuide & le plein.

Un rossignol, du fond d'un bois voisin,

Interrompt son morne & froid délire.

Ses doux accens l'éveillèrent soudain :

(A la nature il faut qu'on se soumette)

Et l'Astronome, entonnant un refrain,

Reprit sa lyre & brisa sa lunette.

que d'aller voir le grand *Bernoulli* à Bâle, & d'avoir ensuite écrit qu'il ne fit ce voyage que pour s'en instruire; ce qui paroît en effet contradictoire: mais je n'ai ni dit, ni écrit cela. On lit dans mon livre, qu'il n'alla voir *Bernoulli*, que pour apprendre de lui *toutes les finesſſes & tous les artifices* de ce calcul. C'est ce que je fais de *M. Clairaut* lui-même, qui me l'a répété plusieurs fois avec une modestie & une candeur digne de sa belle âme; & ce trait de sa vie met sans doute le comble à sa gloire.

Le censeur veut que ce grand Géomètre n'alla à Bâle que pour apprendre de *Bernoulli* même les objections qu'il pouvoit faire *contre le système de Newton*, pour tâcher de les prévenir; & le censeur se trompe. Qu'il ouvre le deuxième tome des *Mélanges de Littérature* de *M. d'Alembert*, il lira dans l'éloge de *Bernoulli*, publié du vivant de *M. Clairaut*:
 „ *MM. de Maupertuis & Clairaut*, célèbres
 „ Géomètres François, ont fait l'un & l'autre
 „ le voyage de Bâle pour profiter des lumières
 „ de *M. Bernoulli*: semblables à ces anciens
 „ Grecs qui alloient chercher les sciences en
 „ Egypte, & revenoient ensuite les répandre
 „ dans leur patrie avec leurs propres richesses „ *M. d'Alembert* auroit pu ajouter:
 semblables encore à l'illustre Marquis de l'*Hopital*,

pital, qui emmena *Bernoulli* dans ses terres pour étudier plus paisiblement sous lui le calcul des infiniment petits, & à M. *Hughens*, un des plus grands Mathématiciens de son temps, qui l'apprit de M. le Marquis de l'*Hopital* 3).

A son retour de Bâle, continue l'anonyme, M. *Clairaut* ne s'occupa plus que de l'astronomie physique. Mais il ne faut pas croire cela; car peu de temps après ce retour, M. *Clairaut* publia un Mémoire fort savant sur le calcul intégral, dans lequel il enseigna comment on pouvoit connoître si une différentielle est intégrable ou non. (*Voyez les Mémoires de l'Académie des Sciences de 1740*) Il mit ensuite au jour (en 1741) ses *Elémens de Géométrie*; deux ans après, sa *Théorie de la figure de la terre*; en 1746 ses *Elémens d'Algèbre*, & presque en même temps il enrichit le Recueil de l'Académie de beaux mémoires sur la dynamique. Ce ne fut qu'environ en 1748, qu'il ne s'occupa plus que de l'astronomie physique.

En parlant du travail de M. *Clairaut* sur le mouvement de l'apogée de la lune, j'ai ignoré

3) Voyez l'Eloge du Marquis de l'*Hopital* par M. de *Fontenelle*, qui dit que ce trait de la vie de M. *Hughens* lui fait encore plus d'honneur qu'à M. le Marquis de l'*Hopital*.

ignoré ou du moins j'ai négligé, suivant mon critique, les *circonstances* & le *résultat* de ce travail. Oui sans doute, je les ai négligées, ces circonstances, parce que dans une notice on est trop resserré pour s'attacher aux accessoires d'un fait. C'est bien assez de l'exposer brièvement & avec clarté. A l'égard du résultat, je n'en connois pas d'autre que l'aveu fait par M. *Clairaut* de sa méprise touchant la gravitation universelle dont il avoit infirmé la loi: avoué qui lui est aussi honorable, que celui que fit *Newton* de son erreur sur le problème inverse des forces centrales 4).

J'ai écrit que M. *Clairaut*, malgré un travail prodigieux & digne de la plus grande estime, annonça le retour de la comète de 1682, en 1758, trois mois trop tard; & j'ai eu tort, si l'on en croit le censeur. Je devois dire qu'il l'annonça trente-trois jours trop tard; car il avertit (selon ce censeur), au mois de Novembre 1758, que la comète passeroit par son périhélie le 15 Avril 1759; & elle y passa le 12 Mars.

Mais s'il avoit fait cette annonce, il auroit fixé le temps de son apparition au mois de
Fé.

4) Ce fut le grand *Bernoulli* qui découvrit cette méprise. *Newton* reconnut sa faute, & se corrigea, sans répondre.

Février 1759, puisque la comète qui a passé par son périhélie le 12 Mars, a paru à la fin du mois de Décembre 1758. Les Astronomes n'auroient donc pu se tromper sur le temps de cette apparition, annoncée pour le mois de Février. Cependant un Disciple de M. Clairaut fit imprimer dans le Journal de Trévoux, du mois de Mars 1759, un avis aux Astronomes sur la prochaine apparition de cette comète. On ne l'attendoit donc point au mois de Février. D'ailleurs on fait que M. de Lile surprit beaucoup les Astronomes quand il leur apprit dans le mois de Mars, que la comète paroïssoit depuis le mois de Décembre 1758, & qu'elle alloit passer par son périhélie. Ces faits, & ce qui s'en est suivi, sont très-bien connus de tous les savans.

Il seroit difficile de justifier M. Savérien, lorsqu'il avance, sans fondement, que M. Clairaut est mort de chagrin de ce que la Société Royale (de Londres) n'avoit pas jugé ses tables (du mouvement de la lune) dignes de concourir au prix des longitudes. Le fait est que le prix étoit donné lorsque les tables de M. Clairaut arrivèrent à Londres. C'est ainsi que parle l'Anonyme. Cette justification est pourtant fort aisée.

Premièrement je n'ai pas dit ce que l'on me fait dire. On lit à la page 500 de *l'Histoire*
des

des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes, "ses tables (de M. *Clairaut*) lui", furent renvoyées sans récompense. Il fut", très-affligé de cette espèce de refus. On dit", même que le chagrin qu'il en eut influa sur", sa santé. Une fièvre se joignit à cette in-", disposition, & le conduisit en huit jours", au tombeau „.

En second lieu le prix des longitudes, proposé par les Anglois, n'est pas encore donné, parce qu'on n'a point jusqu'à ce jour pleinement satisfait aux conditions de ce prix 5). Seulement quelques savans, pour en avoir approché, ont reçu des récompenses 6).

Enfin l'anonyme, après avoir relevé les erreurs que je n'ai pas comises, blâme mon in-

5) Voyez l'acte du Parlement d'Angleterre pour récompenser publiquement quiconque découvrira les longitudes en mer.

6) On ne doit point inférer de ce que je dis ici, que les tables de la lune de M. *Clairaut* ne méritassent une récompense. Je sais qu'elles sont très-exactes; qu'elles ont le suffrage de tous les Astronomes, & que plusieurs Anglois en font grand cas. Si on veut lire avec attention ma notice de la vie de M. *Clairaut*, on verra que je regardé cette espèce de refus comme une injustice; puisque je fais entendre qu'il pouvoit bien être une suite de la dispute sur sa théorie de la figure de la terre, qu'il avoit eue avec M. *Muller*, Directeur de l'Ecole Royale d'Artillerie de Wolvich, & Professeur de Mathématiques à cette Ecole.

intention qu'il ne connoît point. Par un intérêt mal entendu pour la gloire de M. *Clairaut*, il présume qu'on *feroit tenté* de croire que je regarde ce grand Mathématicien *comme un simple calculateur*, & que je *lui refuse un rang parmi les hommes de génie*. En vérité cette présomption est bien injuste.

N'est-ce pas regarder M. *Clairaut* comme un homme de génie quand je l'associe aux *Archimède*, aux *Galilée*, aux *Newton*, aux *Leibnitz*, aux *Bernoulli*, &c? D'environ trois cents savans qui ont écrit sur les sciences exactes, je ne donne l'abrégé de la vie que de quarante-huit. M. *Clairaut* se trouve parmi ces savans d'élite, & on veut que je lui refuse un rang parmi les hommes de génie! On ne voit dans mes notices ni *Viviani*, ni *Cotes*, ni *Moirre*, &c. tous Mathématiciens du premier ordre. Je mets M. *Clairaut* au dessus de ces hommes célèbres; & on est tenté de croire que je le regarde *comme un simple calculateur*! Assûrément le censeur m'auroit rendu plus de justice, si son amitié, bien louable pour M. *Clairaut*, ne l'eût induit en erreur sur les propres intérêts de cet illustre Savant. Voici un dernier trait qui prouve combien grande a été son illusion.

Il se fâche de ce que mon abrégé de la vie de M. *Clairaut* est un abrégé, c'est-à-dire,
de

de ce qu'une chose est ce qu'elle doit être. Il auroit voulu que je n'eusse omis ni les détails de sa maladie, ni les circonstances de sa mort.

Il est certain que si j'eusse écrit l'histoire de ce grand Mathématicien, je me serois étendu avec complaisance sur ces détails & sur ces circonstances; que j'aurois nommé ceux qui ne l'ont point quitté dans ces tristes momens, & que je me serois fait un devoir d'instruire le public des soins particuliers qu'a eu pour lui une personne de considération (M. de Montigni, Intendant des Finances), chérie & respectée de tous les savans, dont elle est l'appui & le bienfaiteur; mais il n'entroit pas dans le plan de mon *Histoire des progrès de l'esprit humain dans les sciences exactes*, d'écrire l'histoire des Auteurs les plus célèbres dans ces sciences; je ne devois qu'indiquer les principaux traits de leur vie.

Je vous avoue, Monsieur, qu'après avoir parlé de M. Clairaut dans mon *Dictionnaire universel de Mathématique & de Physique* en termes les plus obligeans, & après l'avoir comparé à Newton & à Leibnitz 7), après lui avoir donné une place distinguée dans mon *Histoire des progrès de l'esprit humain*, après l'avoir mis en parallèle avec le grand Pascal,

Rec. XII.

E

après

7) Voyez les articles *Calcul intégral* & *Aberration* de ce Dictionnaire.

après avoir dit que ses premières productions auroient fait honneur au Mathématicien le plus profond. après avoir écrit que c'étoit un prodige, enfin après avoir comblé d'éloges les qualités de son esprit & celles de son cœur, je ne m'attendois pas qu'on m'accuseroit de manquer d'estime pour lui & d'insulter à sa mémoire 8).

Mais il faut attribuer cela à l'amitié du censeur pour M. Clairaut; & on fait ce que peut un tendre attachement sur une âme sensible: aussi je lui pardonne de bon cœur son injustice à mon égard en faveur de ce sentiment.

J'ai l'honneur d'être, &c. SAVERIEN.

LA CACOMONADE, hisloire politique & morale, traduite de l'allemand du Docteur PANGLOSS, par ce Docteur lui-même depuis son retour de Constantinople; brochure in-12. chez les Libraires où se vendent les nouveautés,

CETTE production légère, & du meilleur ton de plaisanterie, est faite pour figurer avec l'ingénieux roman de *Candide*, dont elle semble

8) *Journal Encyclopédique*, premier volume du mois de Juiller 1766, page 116.

semble être la fuite. Ce n'est pourtant pas, comme *l'Optimisme*, un tableau varié des différens accidens de la vie humaine. C'est l'histoire d'un seul de ces accidens, dont les exemples ne sont que trop multipliés, quoique l'époque n'en soit pas fort ancienne. Ce sujet, malgré sa tristesse apparente, a donné lieu au badinage le plus agréable, aux allusions les plus fines & les plus piquantes.

Voici la manière dont on l'annonce.

“ Il existe dans le monde deux sœurs fameuses qui y règnent avec empire. On se propose ici de donner l'histoire de l'une des deux. Le lecteur n'aura pas de peine à deviner qui est celle dont on parle, quand il saura que celle dont on ne parle pas se nomme ordinairement parmi nous *la petite-vérole*. „

C'est donc la sœur de la petite-vérole qu'on appelle ici *Cacomonade*, nom fort bien imaginé, très-convenable dans la bouche d'un disciple de *Leibnitz* qu'on fait parler, & très-fait en même temps pour expliquer les propriétés de la chose désignée.

Le Docteur *Pangloss* dédie avec raison à Mlle *Paquette* un ouvrage qui a pour objet le fruit de ses anciennes leçons de physique expérimentale. “ Vous avez trouvé, lui dit-il, dans un gros livre de philosophie, im-

primé de nos jours, que les *Phriné*, les *Aspasie*, valaient bien les *Socrate* & les *Platon*. Ce propos galant vous a enflé le courage avec justice. „

“ *Aspasie* n'étoit probablement pas si belle que vous. *Phriné* avoit moins de grâces & d'adresse. Vous tournez les têtes à Paris, comme elles le faisoient à Athènes ou à Thèbes. Ainsi ce n'est pas sans raison que vous vous croyez héritière de ces beautés célèbres. Vous voulez succéder à leur gloire comme à leurs talens, à leur réputation comme à leurs succès. „

“ L'une donnoit, comme on fait, des leçons d'éloquence aux philosophes de son temps. Elle leur apprenoit à manier délicatement les esprits. Le fameux maître d'*Alcibiade* étudia sous elle. Il ne rougissoit pas d'avouer combien il lui avoit d'obligations. C'est d'elle que *Socrate* recevoit les préceptes admirables qu'il avoit soin d'inculquer ensuite à son jeune disciple. „

“ L'autre vouloit que ses amans, en se présentant, lui remissent entre les mains une pierre bien dure. C'étoit là le signal auquel sa porte s'ouvroit. Elle en conservoit même, dit-on, soigneusement les modèles. De cet amas prodigieux elle fit bâtir, pour l'amusement de sa vieillesse, une pyramide
fort

fort élevée; & les voyageurs ont mis, avec raison, ce monument au rang des sept merveilles du monde. „

“ Pour vous, Mademoiselle, vous n'enseignerez point par des paroles à surprendre les cœurs. Si vous donnez des leçons de ce grand art, c'est à vos compagnes, & par des exemples. Vous n'exigez pas tout-à-fait une pierre de ceux qui recherchent vos faveurs. Ce n'est pas peut-être que vous soyez moins curieuse qu'une autre de pyramides, ni moins propre à les faire élever; mais les usages & le climat sont différens en France & dans la Grèce. „

“ L'Attique, la Béotie, étoient des pays arides & stériles. Les pierres y croissoient abondamment. Une jolie femme n'avoit qu'à avancer la main pour en trouver. Les marbres, si l'on peut ainsi parler, s'élançoient d'eux-mêmes à sa rencontre. „

“ Sur une terre plus heureuse vous n'avez pas les mêmes ressources. Les pierres s'éclaircissent tous les jours dans Paris & aux environs. La grande consommation qui s'en fait journellement dans les palais de cette Capitale en anéantit l'espèce. Si l'on n'y en transportoit pas de temps en temps quelques-unes du fond des provinces, il est à croire que cette ville s'en trouveroit bientôt entièrement dépourvue. „

E 3

M.

M. le Docteur passe en revue les différens systêmes sur l'origine & le principe de la *Cacomonade*. Il examine si nous avons à nous plaindre de la nature à ce sujet, si *Job* a été au rang des victimes de la *Cacomonade*, comme l'a prétendu un célèbre Bénédictin; si les anciens ont connu la *Cacomonade*. Il en fixe l'époque précise. C'est à elle qu'il rapporte l'invention des perruques. Il développe les différentes façons de la traiter. Cela donne lieu à une conversation très plaisante entre un Mandarin & M. le Baron de *Thunderteutrank*, Jésuite à la Chine. Les dragées de M. *Keiser* y sont données comme l'antidote le plus sûr; mais, ce qui vaut encore mieux, on y trouve un dialogue très-vif avec la gaieté la plus amusante. Le Docteur finit par indiquer un préservatif général contre les ravages de la *Cacomonade* & un moyen sûr de les faire cesser. Il faut voir tout cela dans l'ouvrage même, qui est court & peu susceptible d'un extrait. Nous citerons seulement le chapitre XI pour donner un échantillon du style, qui joint souvent la plus grande force à la plus grande finesse, & qui est pourtant aussi nerveux qu'agréable. Ce chapitre est intitulé, *Reffources dont on se sert contre les attentats de la Cacomonade. Pourquoi ce ne sont pas*

pas les Médecins qui entrent en lice avec elle ?

“ L’histoire raconte qu’à la première bataille entre les Romains & les Grecs, ceux-ci étant restés vainqueurs, s’amusèrent à examiner les blessures qu’avoient reçues leurs camarades tués dans la mêlée. Ils virent des têtes fendues, des bras coupés, des corps percés de part en part. L’histoire ajoute que, comme leurs armes à eux ne faisoient que des égratignures, ils ne purent soutenir l’idée de se battre contre des hommes qui donnoient de pareils coups. La vue seule d’un fabre italien les fit trembler dans la fuite; & cette frayeur ne contribua pas peu à faire tomber la Grèce entière au pouvoir des Romains. „

“ On peut dire qu’il en fut de même à l’arrivée de notre voyageuse. Les Docteurs étoient familiarisés avec les citoyennes de nos climats. Ils traitoient sans répugnance les indigestions, la fièvre & les autres infirmités qui affermissent leurs fortunes en excitant nos allarmes; mais leur confiance tomba à l’aspect d’un visage dont *Hypocrate* n’avoit pas anatomisé les traits. On les vit fuir à l’approche de cet ennemi redoutable & inconnu. „

“ Il est vrai que sa présence s'annonçoit par des signes un peu effrayans. On laissoit son nez dans son mouchoir. On crachoit sa langue & les glandes qui la rafraîchissent. En voulant jeter une pierre on étoit tout surpris d'avoir lancé son bras. On se trouvoit en moins de rien réduit à l'état de ces gardiens des fersails, à qui la prévoyance des Turcs ne laisse pas de quoi exciter même l'ombre d'un soupçon. On crut qu'une nouveauté si terrible étoit la dernière ressource de la mort. On se persuada que le genre humain alloit périr par cette nouvelle façon de l'attaquer. „

“ Pour compléter l'effroi, on s'imaginait qu'elle étoit contagieuse comme la peste. On ne savoit pas qu'il n'y eût qu'une façon de s'y exposer, & qu'on fût toujours libre de s'en défendre. La défiance étoit répandue dans toute la société. Chacun trembloit pour soi. On s'écartoit impitoyablement des malheureux qui paroissent frappés. Des Auteurs contemporains avouent qu'il en périt plusieurs au milieu des bois, ou la terreur publique les faisoit abandonner.

“ Dans cette consternation générale la Faculté perdit la tête. *Esculape* dérouteré cessa de rendre des oracles. Ce n'étoit plus le moment où avec de l'eau tiède & de l'élo-

quen-

quence un Docteur parvenoit à se faire honneur des efforts de la nature. Ici elle restoit dans l'inaction; elle étoit accablée sur le champ. Elle imploroit à grands cris le secours de l'art; & l'art interdit, humilié, ne lui prodiguoit qu'une compassion inutile. Il étoit loin de songer à poursuivre un antagoniste qu'il n'osoit pas même envisager „

“ Cependant, avec le temps, l'habitude du spectacle en diminua l'impression. Des hommes sans titres, des charlatans plus hardis ou plus avides que les Docteurs, se présentèrent pour un combat où la victoire devoit être fort lucrative. Ne pouvant assurer le succès, ils vendoient au moins l'espérance „

“ On fit des épreuves; on risqua des infusions de végétaux; on conseilla des préparations chymiques; on mit à contribution la Chine & l'Amérique; on cita *Hypocrate*; on n'avoit aucunes lumières; & déjà on disputoit avec aigreur sur les moyens d'en acquérir „

“ Enfin dans cette occasion, comme dans toutes les autres, le hasard vint au secours de la science. On avoit sous la main un fluide blanc comme l'argent, plus pesant que lui, mais connu par sa propriété de s'attacher aux autres métaux, & compté parmi les métaux lui-même sans qu'on sache trop pourquoi. Personne ne pouvoit imaginer qu'en le broyant

avec de la graisse, & l'appliquant ensuite sur la peau, ou en le donnant à boire mêlé avec d'autres ingrédiens capables de tempérer son activité, on réussiroit à mettre en fuite cette étrangère, dont le séjour devenoit si funeste à ses hôtes „.

“ A la vérité on prétend que plusieurs Arabes très-experts s'en étoient déjà servis dans quelques circonstances. Ils l'employoient, dit-on, pour tuer les poux, pour chasser les dartres, pour appaiser les démangeaisons & pour d'autres maladies de la peau; mais leur méthode n'étoit point connue en Europe. Quand *Avicenne* ou *Serapion* en auroient parlé, il n'en étoit pas plus facile à nos ancêtres de deviner que ce qui étoit bon contre les poux devoit l'être contre la Cacomonade. Ce qu'il y a de sûr pourtant, c'est que la découverte en fut faite, qu'on l'adopta, & qu'elle réussit „.

“ Le bruit ne tarda pas à s'en répandre. On en profita de tous côtés. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que la Faculté s'y opposa de toute sa force. Elle n'avoit point voulu chercher de ressource. Elle ne parut s'animer que pour combattre, suivant son usage, celle qu'on venoit de trouver. Elle fit retentir l'Europe de ses déclamations contre ce fluide utile qu'elle vouloit reléguer dans les baromètres

mètres. Il ne tint pas à elle que l'autorité civile ne s'interposât pour en interdire l'usage,,

“ C'est ainsi qu'on a vu l'émétique décrié avec violence par les prédécesseurs de ceux qui l'ordonnent aujourd'hui. C'est ainsi qu'on a tonné avec emportement contre le quinquina, contre l'ipécacuana, &c. dans les mêmes chaires où on en détaille à présent les vertus avec enthousiasme. C'est ainsi que de nos jours l'inoculation a trouvé des ennemis implacables parmi des gens qui passent pour sages. Des Médecins, reçus Docteurs, ont signé un mémoire où l'on disoit qu'il falloit laisser les étrangers en faire l'expérience à leurs dépens. ,,

“ On auroit peine peut-être à citer des exemples plus frappans des inconséquences où la passion & l'entêtement peuvent porter même les gens instruits. La mode & l'opinion sont en tout les reines du monde; mais le vif-argent, par son utilité, ne méritoit pas d'être soumis à leur caprice ,,

“ On ne le combattit pas long-temps. Il fallut bientôt s'en servir après avoir essayé de le faire condamner. La Faculté, rassurée par ce secours, voulut se rapprocher des infortunés qu'elle avoit trahis en quelque sorte; mais la place étoit prise. Une rivale, long-temps

temps méprisée par elle, avoit saisi le moment de son effroi „

„ Comme les signes du désastre auquel il falloit remédier étoient extérieurs, & que la Faculté régente avoit paru les craindre, une autre Faculté, moins timide & plus active, se les étoit attribués. Celle-ci hasarda la première avec quelque méthode, l'usage de la liqueur argentée qui, dans les mains des empiriques, produisoit peut-être autant de mauvais effets que de bons. Elle s'empara de la confiance du public; & quand les autres, revenus de leur effroi, voulurent reprendre un poste dont ils croyoient pouvoir disposer, leurs efforts furent inutiles. „

„ C'étoit une mine plus riche que celle du Pérou qui s'ouvroit. Les usurpateurs ont conservé jusqu'aujourd'hui le droit d'y travailler presque seuls. Les Docteurs-Régens se voient avec regret exclus de la source de tant de richesses. Ils essaient souvent de s'y glisser; mais on ne leur permet point de manier la composition précieuse qui détrône l'étrangère & attire l'argent des malades; on leur permet seulement de raisonner sur la théorie qui ne rend rien. On les laisse aborder à l'entrée de la mine. On souffre qu'ils éclairent les ouvriers, s'ils le peuvent; mais
on

on leur interdit totalement la fouille qui seule est lucrative „

Il y a long-temps que nous n'avons rien lu d'aussi léger, d'aussi bien fait en général, & ce qui nous paroît un vrai prodige, cest que dans une abondance aussi singulière de plaisanteries, il ne s'en trouve pas une seule de languissante. Il seroit difficile d'imaginer, en lisant l'histoire *des Révolutions de l'Empire Romain*, que celle de la *Cacomonade* soit dûe à la même plume.

ANNONCES DE LIVRES.

RECUEIL d'observations de Médecine des hôpitaux militaires, fait & rédigé par M. Richard de Hautefierck, Etc. Ecuyer, tome premier. A Paris, de l'Imprimerie Royale; & se vend chez Panckouke, 1766: un vol. in 4.

La vue des soldats blessés à la célèbre journée de Fontenoi en combattant sous les yeux de Sa Majesté, a excité sa tendre sensibilité à veiller plus que jamais sur une science qui peut lui conserver la portion de ses sujets la plus noble & la plus utile. C'est pour remplir les intentions bienfaisantes de Sa Majesté, que M. le Duc de Choiseuil, aussi zélé pour l'exécution de ses ordres, qu'éclairé sur le choix des moyens, a ordonné l'établissement

fement d'une correspondance de tous les hôpitaux militaires du Royaume. Le Roi, par l'organe de ce Ministre, veut que tous les Médecins & les Chirurgiens de ces hôpitaux donnent des Mémoires sur la nature de l'air, des eaux, du sol, & autres circonstances du pays qu'ils habitent, relativement à leur effet, pour la perte, la conservation, & le rétablissement de la santé. Il leur enjoint de lui envoyer tous les mois des observations sur les maladies régnantes, sur les épidémies, sur les cas particuliers & nouveaux qui se présenteront dans la pratique, en marquant le rapport que toutes les maladies pourront avoir avec l'état de l'atmosphère. Parmi ces Mémoires, M. *Richard*, Auteur de ce premier volume, a choisi les plus solides & les plus utiles pour les faire imprimer. Nous n'avons pas besoin de faire valoir ici les avantages d'un pareil établissement; il n'est point de lecteur qui ne les saisisse au premier coup d'œil. On sent que par là, la communication des lumières deviendra plus générale; Paris sera le foyer où viendront se réunir tous les moyens, & qui delà se réfléchiront sur le reste du Royaume, & même sur les pays étrangers. Les six Mémoires que contient ce premier volume, pourront utilement ébaucher la topographie médicale de la France. Ils ont pour ob-

jet

jet fix contrées du Royaume, prises dans des points très-éloignés. Et quoique les Mémoires ne soient pas également détaillés sur toutes les circonstances demandées, on doit cependant rendre cette justice à leurs Auteurs, que chacun fournit, du moins pour quelques-unes, des modèles pour les Médecins qui desirent être utiles à leurs Compatriotes.

E'LOGE historique de *Stanislas*, Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, &c. &c. &c. prononcé le 11 Mai 1766, en la séance publique de l'académie royale des sciences & belles-lettres de Nanci; chez la veuve & *Claude Lefebvre*, Imprimeur ordinaire du Roi; in 4.

Personne n'étoit plus en état que M. de *Salignac*, de faire l'éloge du Roi *Stanislas*. Attaché à ce Prince pendant un grand nombre d'années, il a eu le loisir de contempler de près les sublimes vertus du Roi de Pologne; sa longue expérience dans l'art d'écrire, où il s'est signalé par des succès, lui a rendu familier ce genre de travail; & sa qualité de Secrétaire d'académie, lui a facilité la pratique des éloges.

E'LOGE historique de M. Rameau, compositeur de la musique du cabinet du Roi, &c. lu à la séance publique de l'Académie, des
Scien-

Sciences, Arts & Belles-Lettres de Dijon le 25 Août 1765 ; par M. Maret, à Dijon, chez Cauffe, & se vend à Paris, chez Delalain, 1766. in 8. de 80 pages.

On a déjà donné plusieurs éloges de M. Rameau ; celui que nous annonçons aujourd'hui a sur les autres de grands avantages. 1. Il contient des détails plus exacts, plus curieux, plus instructifs. 2. Il est enrichi de notes qui présentent grand nombre d'anecdotes. 3. Il caractérise plus spécialement l'Artiste célèbre qui fait l'objet de ce discours. Nous ne parlons pas du style, qui ne le cède à aucun de ceux qui ont précédé ; & cet ouvrage est un morceau à garder dans le cabinet des amateurs de musique, du théâtre, de science & de littérature.

CONTINUATION des causes célèbres & intéressantes, avec les jugemens qui les ont décidées ; par M. J. C. de la Ville, Avocat au Parlement de Paris, & Associé de l'Académie des Belles-Lettres de Caën ; à Paris, chez Desaint, Libraire, 1766 : avec approbation & privilège du Roi ; in-12.

Le titre de cet ouvrage annonce assez le dessein qu'à eu l'Auteur en le donnant au public. Nous sommes dispensés de dire qu'il succède à M. Gayot de Pitaval dans le recueil
des

des causes célèbres; mais contre l'ordinaire des continuateurs, M. de la Ville l'emporte infiniment sur son prédécesseur, par le goût, le choix, la précision. C'est ce que nous ferons voir dans un extrait que nous donnerons de cet ouvrage curieux & intéressant.

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

L'Académie des Belles-Lettres de Montauban distribuera le 25 Août 1767, fête de Saint Louis, un prix d'éloquence fondé par M. de la Tour, Doyen du Chapitre de Montauban, l'un des trente de la même Académie, qu'elle a destiné à un discours dont le sujet sera,

La frivolité n'est pas moins nuisible aux lettres qu'aux mœurs :

conformément à ces paroles de l'Ecriture : *Fascinatiō enim nugacitatis obscurat bona.* Sap. IV, XII.

Ce prix est une médaille d'or de la valeur de deux cens cinquante livres, aux armes de l'Académie. Les Auteurs sont avertis de s'attacher à bien prendre le sens du sujet qui leur est proposé, d'éviter le

Rec. XII.

F

ton

ton de déclamateur, de ne point s'écarter de leur plan, & d'en remplir toutes les parties avec justesse & avec précision.

Les discours ne feront, tout au plus, que de demi-heure de lecture & finiront par une courte prière à JESUS-CHRIST.

On n'en recevra aucun qui n'ait une approbation signée de deux Docteurs en Théologie.

ARTICLE IV. B E A U X - A R T S.

D E S S E I N.

LE sieur *François*, Graveur du Cabinet du Roi, inventeur de la manière de graver des estampes qui imitent toutes sortes de desseins, & en conséquence pensionnaire de Sa Majesté, annonce qu'il vient de graver un très-beau croquis au crayon noir de *Parocel*, représentant une marche de cavalerie qui va joindre une armée. Cette gravure n'a point été faite au marteau & au ciselet, comme il en a montré la manœuvre aux autres Graveurs dans le goût du crayon, mais de la manière qu'il s'est conservée secrète pour la perfection.

tionner. C'est un travail qui n'est point du tout mécanique, & qui se fait comme si on desinoit, & dont il ne communiquera le secret qu'aux Artistes de l'Académie Royale de Peinture. Et s'il a été honoré d'une pension pour avoir procuré au Public des copies de Graveurs pour leçons de dessein, il marque du moins sa reconnoissance en cherchant à lui procurer des originaux par les plus grands hommes. Ceux qui ont vu cette gravure conviennent qu'on ne peut imiter plus parfaitement le dessein; & les plus habiles Dessinateurs se sont trompés en la comparant avec le dessein même. Le prix de cette estampe est de 40 sols.

A R T I C L E V.
S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'academie Royale de Musique a donné depuis quelque tems les *Fêtes lyriques*, nouveau ballet héroïque. On a réuni sous ce titre trois actes de différens Auteurs. Le premier a été détaché d'un Opéra intitulé *le Ballet des Romans*, dont l'Autenr étoit feu M. de Bonneval. *Anacréon*, le second acte du spectacle, poëme

F 2

de

de feu *Cahusac*, & musique du célèbre *Rameau* n'avoit été encore représenté que sur le théâtre du Roi à Fontainebleau en 1754. En admirant le chant & la voix de M. l'*Arrivée* dans le rôle d'*Anacréon*; un grand nombre de gens attachés aux vérités de représentation desireroient qu'il eut mis un peu plus d'attention à se conformer au *costume*. *Erosine* troisième acte de ce ballet est un des plus agréables drames héroïques, qui ait paru sur ce théâtre. Le poëme est de M. de *Moncrif* lecteur de la Reine &c. & la musique de M. le *Berton*.

Mlle *Allard* a reparu dans cet Opéra avec un nouvel éclat, & l'on pourroit dire de nouveaux talens: au moins les plaisirs qu'ils procurent les font-ils paroître tels. Il en est de même de M. *Vestris*; les connoisseurs dans son art croient pouvoir assurer que s'il a été aussi admiré dans beaucoup d'autres Opéras, il n'a jamais été plus admirable que dans celui-ci.

COMÉDIE FRANÇOISE.

EXTRAIT d'ARTAXERCE, Tragédie nouvelle, par M. LE MIERE, dont on a donné dix représentations.

PERSONNAGES PRINCIPAUX.	ACTEURS.
ARTABAN,	M. BRISART.
ARBACE, fils d'ARTABAN,	M. LE QUAIN
	AR

ARTAXERCE,

M. MOLE'

EMIRENE, sœur d'ARTAXERCE,

Mlle DUBOIS.

Etc.

&c.

*Le sujet de cette Tragédie est en partie tiré de
JUSTIN.*

ARTABAN, Ministre de *Xercès*, Roi de Perse, voyant diminuer tous les jours la puissance de ce Monarque par les défaites successives qu'il avoit essuyées dans ses combats contre les Grecs, prend la résolution de faire périr *Xercès* & toute la famille royale pour mettre sa race sur le trône. Il entre la nuit dans l'appartement du Roi & l'assassine. Il accuse ensuite *DARIUS* frère de *Xercès*; en les armant ainsi l'un contre l'autre, il parvient à se défaire de *DARIUS*, d'autant plus facilement que ce Prince étoit d'un caractère ambitieux & inquiet, & qu'il régnoit dès long-temps entre les deux frères une méfintelligence que le Ministre avoit fomentée; il ne lui restoit plus qu'à faire périr *Artaxerce*; ce sont les obstacles qu'il y trouve qui forment l'intrigue de la tragédie de M. LE MIERE.

ARTABAN ouvre la scène vers la fin de la nuit, tenant l'épée ensanglantée dont il a tué *Xercès*, & qui est celle du Roi même; il rencontre son fils *Arbace* &, sans l'éclaircir, lui ordonne de partir pour l'exil auquel *Xercès*

F 3

l'a-

l'avoit condamné pour avoir porté ses vœux jusqu'à sa fille *Emirene*, dont il est aimé. *Arbace*, effrayé du désordre où il voit son père, lui arrache l'épée & sort du palais; le Confident d'*Artaban*, surpris d'avoir rencontré *Arbace*, qu'il croyoit dans son exil, vient en témoigner son étonnement au Ministre; *Artaban* lui fait le plan de son complot, il va jeter les soupçons sur *Darius*, il a élevé *Artaxerce*, il est sûr de sa crédulité. Il a les troupes à sa disposition. Il n'a écarté son fils que par la connoissance qu'il a de son caractère, & dans la crainte qu'il ne troublât son entreprise; il se flatte que son fils, aimé d'*Emirene*, ne pourra refuser un trône qui n'aura rien coûté à sa vertu. Cependant le jour paroît, *Artaxerce* arrive éperdu, croit apprendre à *Artaban* le sort de son père. *Artaban* feint d'être étonné, &, sur les instances que lui fait le Prince pour chercher à découvrir l'auteur de l'attentat, il accuse *Darius*. *Artaxerce* se refuse à ce soupçon, il fait qu'il est haï de son frère, que *Xercès* l'étoit aussi, mais il ne peut penser que la haine ni l'ambition l'ait pu pousser à un si grand crime. *Artaban* insiste & fait valoir les sujets d'ombrage que le jeune Roi doit avoir contre son frère. *Artaxerce* se détermine à le faire seulement observer & à se mettre à couvert de ses menaces ambitieuses.

bitieuses, dans le cas où il oseroit lui disputer le trône.

La sœur d'*Artaxerce* vient annoncer à son frère une fermentation secrète dans le palais; les inquiétudes du Prince augmentent & il les laisse voir à sa sœur. Il sort pour remédier à ces troubles; la Princesse reste avec sa confidente. Elle ne doute point qu'*Artaban* ne machine la perte de son frère en le faisant soupçonner du meurtre de son père pour pouvoir gouverner *Artaxerce* & régner sous son nom. Elle hait déjà *Artaban* d'avoir porté *Xercès* à exiler *Arbace*; elle n'ose nommer son amant, elle veut être toute entière à la nature, & se reprocheroit tout autre sentiment; elle s'en explique ainsi avec sa confidente:

- - - Ah! j'ai long-temps murmuré contre un père;
Je ne connoissois pas, excitant son courroux,
Tout ce que la nature a d'empire sur nous.
Il est des temps, *Elise*, où sa voix nous rappelle
Où tous les sentimens sont suspendus par elle,
Où le cœur reconnoît, tout-à-coup éclairé,
Que de tous nos liens c'est là le plus sacré.

Cependant *Artaxerce* rentre sur la scène & confirme à sa sœur les projets ambitieux de *Darius*; que ce Prince a donné des ordres secrets, & que, sans le soupçonner d'un parricide, il craint d'être obligé de le punir comme rebelle. Il termine l'acte en s'occupant du

retour d'*Arbace*, il a besoin d'un ami parmi tant de malheurs, & il veut qu'il lui tienne lieu d'un frère ennemi dont il a tout à craindre, & qu'il se prépare à punir.

A C T E I I.

Artaban a porté *Artaxerce* à faire arrêter son frère. *Darius*, en se défendant contre la garde, a rencontré la mort, & *Artaban* s'applaudit que ce hasard l'ait si-tôt défait d'un rival d'ambition qu'il peut accuser désormais de son propre crime avec une sorte d'apparence, sur-tout avec sûreté. Il reproche à *Artaxerce* les remords qu'il fait paroître sur la mort d'un rebelle; mais, comme il triomphe de cet événement, qui semble devoir à jamais ensevelir son crime, arrive inopinément *Emirene*; elle annonce qu'on a arrêté le meurtrier, qu'on ignore son nom, mais qu'on l'a vu jeter l'épée du Roi encore toute sanglante de peur d'être reconnu.

Ne sachant où cacher le plus affreux des crimes,
Il restoit arrêté comme entre deux abîmes,
Tant la terreur sur lui, tombant du haut des cieux,
Manifestoit déjà les vengeances des Dieux.

On amène l'assassin; la Princesse s'avance vers lui, reconnoît *Arbace*, jette un cri, tombe évanouïe; on l'entraîne. *Arbace*, interrogé, répond seulement qu'il est innocent; son père feint de le croire coupable, & demande au Roi le supplice de son fils & le sien; &, comme *Artaxerce* veut faire emmener *Arbace*, son père implore le Roi pour qu'il lui permette de parler à son fils; il espère, dit-il, vaincre ou pénétrer son silence obstiné. Le Roi consent à cet entretien & ordonne aux gardes de veiller à la porte; c'est alors qu'*Arbace*, qui avoit été comprimé par la présence d'*Artaxerce*, s'écrie:

Ah!

Ah! je respire enfin, dans ma fureur extreme;
Je puis, barbare.

A R T A B A N.

Ecoute.

A R B A C E.

Ecoutez-moi vous-même.

J'ai droit de l'exiger, assez je me suis tû,
Assez j'ai pu laisser outrager ma vertu,
J'ai gardé le silence en ce comble d'injure,
J'ai payé plus qu'un fils ne doit à la nature,
Arbace maintenant vous doit la vérité:
Qu'avez-vous fait, cruel? - - - - -

A R T A B A N.

Ingrat! & c'est pour toi que j'ai commis ce crime.

A R B A C E *interdit.*

Pour moi! - - - - -

Je suis votre victime & non votre complice,
Je pleure sur vos soins, j'abjure vos bienfaits,
Je déteste le trône acquis par des forfaits;
Je préfère la mort & honteuse & cruelle,
Je me sauve en ses bras de l'amour paternelle:
L'honneur étoit un bien dont j'eusse été jaloux,
Mais qu'on pouvoit m'ôter, qui ne tient point à nous.
Ma vertu n'est qu'à moi; si dans ce jour funeste
J'en perds la renommée, elle-même me reste.

Artaban, irrité des obstacles que lui oppose son
fils, est prêt à l'abandonner au supplice, lorsque,
par un retour d'intérêt pour lui, il le conjure de
prendre pitié de lui-même & de le suivre par une se-
crete issue que lui seul connoît; mais le fils, indigné

F 5

de

de cette proposition, fait avancer les gardes; il quitte son père & se remet dans leurs mains. Le père sort, outré de fureur, & l'acte finit.

A C T E I I I.

Emirene, revenue d'un long évanouissement, rentre sur la scène; ses yeux ne se sont r'ouverts que sur le corps sanglant de son père & sur les malheurs d'*Arbace*; elle est sûre qu'il est innocent, elle soupçonneroit toute la terre plutôt que lui: c'est dans ces dispositions qu'elle a demandé à voir l'accusé; *Arbace* arrive qui persiste avec elle dans le même silence. Quelques instances que lui fasse la Princesse, rien ne peut l'engager à s'expliquer. *Emirene*, à la fin, le pénètre, d'après ses réponses pleines de trouble, & lui dit,

Par ton silence même un perfide est nommé,
Le coupable est ton père,

Elle fonde ses soupçons sur la dureté qu'a montrée *Artaban* en le faisant exiler de la Perse, sur la barbarie qu'il a eue de l'accuser lui-même; elle court communiquer ses craintes à son frère. *Arbace*, effrayé, l'arrête, & ce nouveau trouble ne fait qu'appuyer encore ses soupçons; elle le quitte en le menaçant de déferer *Artaban* à toute la Perse si, de quelque manière que ce soit, il ne réussit à sortir des fers & à se justifier. *Arbace* reste en proie aux plus grandes perplexités.

A R B A C E.

En est-ce assez, destin! on soupçonne mon père;
A force de cacher son crime, je l'éclaire;
Peut-être l'avertir d'un soupçon si fatal,
De nouvelles fureurs c'est donner le signal.
Ne le point avertir c'est le livrer moi-même.

Com-

Comment servir mon père & le Prince que j'aime ?
 Les sauver l'un de l'autre ? Et quel courage humain
 Sous tant d'assauts divers ne tombe pas enfin ?
 Résister à l'amour ! quelle affreuse contrainte !
 Ne savoir où fixer mon devoir ni ma crainte ,
 Sentir à tout moment mes fers s'appesantir ,
 Voir l'excès de ma honte, & trembler d'en sortir !

 Comme il flotte dans ces incertitudes, *Artaxerce*
 & *Artaban* entrent sur la scène ; le Prince lui ordonne
 de s'expliquer, ou son supplice est prêt. Il cherche
 à l'attendrir, à l'effrayer ; il a soupçonné *Darius*
 plutôt que lui, & *Darius* est mort. *Artabace* pâlit en
 voyant que son père a pris encore cette victime.
 Ses alarmes pour *Artaxerce* redoublent ; il voit son
 père sur le point d'accomplir tous ces affreux desseins,
 &, d'un côté, il cherche à écarter son père de la
 Cour ; il lui parle des soupçons d'*Emirene* de manière
 à n'être intelligible qu'à lui ; d'un autre côté, il cher-
 che à sauver son Prince par ces vers :

Seigneur, changez la garde & craignez mon trépas ;
 Que tout mon sang versé ne vous rassure pas.

On le remène en prison : le Prince s'étonne de
 l'intérêt que le prisonnier semble prendre à lui ; &
Artaban, qui craint dans ce moment les soupçons du
 Prince, les détourne sur la Princesse même, en re-
 présentant à *Artaxerce* qu'elle est la seule qui s'in-
 téresse à son fils. *Artaxerce* repousse avec indigna-
 tion ce soupçon d'*Artaban*, lui ordonne d'assembler
 le Conseil. Le confident d'*Artaban*, qui entend cet
 ordre, témoigne à *Artaban* sa crainte sur le sort d'*Ar-
 tabace* ; mais *Artaban*, après un intervalle de silence,
 termine l'acte par cette heureuse suspension : *Suis-
 moi.*

ACTE

A C T E I V.

Artaban s'est assis au rang des Juges ; il a condamné son fils , il a signé son arrêt de mort. Il vient en informer le Prince & se retire. *Artaxerce* se reproche un mouvement de pitié que lui arrache le dessein d'*Arbace*

Ah ! si dans les accès de sa témérité

Sa rage eût à mes jours seulement attéré,

J'aurois laissé briser, des mains de la clemence,

Le glaive dont les loix ont armé ma puissance.

O de mon cœur trahi sentimens superflus !

Charmes qui m'abusiez, qu'êtes-vous devenus ?

Quand, sujets l'un & l'autre & sous des loix communes,

Un sort moins inégal rapprochoit nos fortunes,

Sur quelle foi trompeuse, hélas ! trop endormi,

J'avois cru, pour le trône, acquérir un ami.

- - - - -

Lui, que j'ai vu sensible autant que magnanime,

Un cœur change à ce point, un moment même au crime !

La Princesse a appris la condamnation d'*Arbace*. Elle vient trouver son frère ; &, après lui avoir présenté fortement toutes les raisons qu'elle a de croire *Arbace innocent* ; lorsqu'elle voit qu'elle ne peut vaincre l'opiniâtreté de son frère à le croire coupable, elle accuse *Artaban* ; celui-ci arrive en ce moment avec précipitation, donne avis au Prince d'une conspiration, & des soins réels qu'il a pris pour l'arrêter ; il presse le moment du couronnement, sous prétexte d'échauffer les sujets du Prince par un serment de fidélité dans des circonstances où il est entouré de rebelles. Le prince sort avec lui & s'écrie :

Allons, voyons quels coups il nous faut prévenir.

Ciel ! être à peine au trône & n'avoir qu'à punir.

Emi-

Emirene est restée muette en voyant la fourberie d'*Artaban*; elle n'a point été la dupe de ce faste de zèle: il n'a point sur son esprit les mêmes droits qu'il a sur le Prince, elle ne voit plus qu'un monstre dans le Ministre; elle sort pénétrée d'effroi, demandant au Ciel de lui inspirer les moyens de sauver *Arbace*.

A C T E V.

Le trône est préparé, la coupe est sur l'autel, le feu y est allumé comme un objet d'adoration chez les Perses. *Artaban* tire son fils de prison, lui propose encore de régner, &, sur son nouveau refus, l'intimide par une menace qui regarde *Emirene*. *Arbace* éperdu, ne voyant plus que l'image douloureuse de la Princesse, peut-être prête à périr, consent à sortir des fers; mais il fait connoître, par un *à part* que son cœur n'est point changé, & qu'il ne sort que pour s'opposer de tout son pouvoir aux machinations de son père.

Artaban s'applaudit d'avoir mis son fils en sûreté, d'avoir hâté le moment de se défaire d'*Artaxerce*. Le Prince entre avec les Satrapes pour la cérémonie du couronnement.

Puisse (*dit-il*) mon règne, ouvert sous de si noirs
auspices,

Vous donner d'autres jours plus doux que les pré-
mices!

Je jure le premier, sur la coupe des Rois,

Je jure d'être juste & d'obéir aux loix.

Il est interrompu par l'arrivée de la Princesse qui se fait jour à travers la garde. *Arbace* a fait quitter les armes au parti des conjurés, & ils sont rentrés dans le devoir. Lui-même il arrive au grand éton-
ne-

nement d'*Artaxerce* & se jette aux pieds du jeune Roi, prêt a retourner en prison si les soupçons restent toujours sur lui. Le Prince est interdit ; &, loin que ce service d'*Arbace* le lui montre comme innocent, le crédit qu'il a eu d'arrêter la sédition lui fait craindre qu'il n'ait cherché seulement qu'à recouvrer sa gloire devant le peuple & n'ait calmé la révolte que pour achever son dessein plus sûrement par le poison ; il lui propose de jurer sur la coupe & d'y boire. *Arbace* saisit un moment qu'il croit heureux pour sa justification, vole à l'autel. Son père lui arete le bras ; le Roi s'étonne, la Princesse alors prend la parole & propose au Ministre de boire dans la coupe, mais *Artaban* lève le masque & fait l'aveu de tous ses crimes. *Artaxerce* veut le faire arrêter, mais il a gagné une partie de la garde même ; il tire son poignard pour signal, les conjurés titent alors tous leurs épées contre le Roi. *Arbace* se jette entre *Artaxerce* & eux ; mais voyant que son père poursuit son affreux attentat, il se précipite sur l'autel, prend la coupe & menace son père de la boire s'il ne pose les armes lui & tous ses complices. Ce dévouement héroïque arrête *Artaban*, qui se poignarde en faisant ce reproche à son fils.

— — — — — Ingrat, tu fais mon désespoir ;

Va, rampe aux pieds du trône où tu pouvois t'asseoir.

OBSERVATION sur la nouvelle Tragédie d'ARTAXERCE.

LE même sujet avoit été traité par CREBILLON, sous le titre de *Xercès* ; par THOMAS CORNEILLE, sous celui de *Stilicon* ;
d'a-

d'après lequel METASTASE semble avoir conçu les motifs de son *Artaxerce*. Le génie ferme de l'Auteur de *Xercès*, dont le caractère propre étoit d'aller au but par les voies les plus directes quelques âpres qu'elles pussent être, a dû le porter à faire commettre tant de crimes atroces à *Artaban*, tout simplement pour monter lui-même sur le trône; au lieu que dans la tragédie nouvelle, le père, comme on vient de le voir, veut couronner son fils, espérant maintenir mieux sa race en conservant son autorité sous le nom d'un jeune Prince éclatant de gloire & par-là déjà cher au peuple, & sous le joug duquel, d'ailleurs, la génération naissante se familiariserait plus facilement: c'est en quoi M. le MIERE s'est plus rapproché de THOMAS CORNEILLE & de l'*Artaxerce* de METASTASE.

Le Lecteur est prié de vouloir bien mettre à la page 59 ligne 2. de la onzième Collection, plus *attrayante*, à la place de plus *effrayante*.



TA.

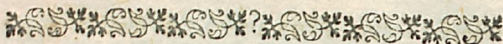


TABLE DES ARTICLES.

ART. I. <i>Pièces fugitives en Vers ou en Prose</i>	
L'INCONNUE, nouvelle Angloise	pag. 3
MEDITATION Sur la Bonté de Dieu, &c.	32
VERS adressés à <i>M. de Voltaire</i> , par <i>M. François</i>	39
REPONSE de <i>M. de Voltaire</i> à <i>M.</i> <i>François</i>	40
LETTRE sur la douceur	41
EPITRE aux malheureux	49
ENIGME	53
LOGOGYPHE	54
ART. II. <i>Nouvelles Litteraires.</i>	
LETTRE de <i>M. Savérien</i> à <i>M. de la Place</i>	56
LA CACOMONADE, histoire politique & morale	66
ANNONCES DE LIVRES	77
ART. III.	
SCIENCES & BELLES-LETTRES	81
ART. IV. <i>Beaux-Arts.</i>	
DESSEIN.	82
ART. V. <i>Spettacles.</i>	
OPERA	83
<i>Comedie François.</i>	
EXTRAIT d' <i>Artaxerce</i> Tragedie nouvelle	84.
OBSERVATION sur <i>Artaxerce</i>	94

F D l . 2 l 107 J

De 1885
(10. M. 12.) ✓

X 2365694

RECUEIL
DES MEILLEURES PIÈCES
DU
MERCURE DE FRANCE
ET DE QUELQUES AUTRES
OUVRAGES PERIODIQUES
AVEC
LE PRECIS DES NOUVELLES
ET ANECDOTES LITTERAIRES.

